



BIBLIOTECA

NAZIONALE

B. Prov.

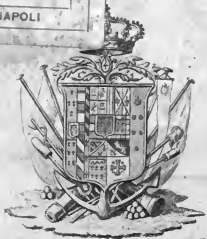
XII

4

NAPOLI

VITT. EM. III.

TOPOGRAFICO

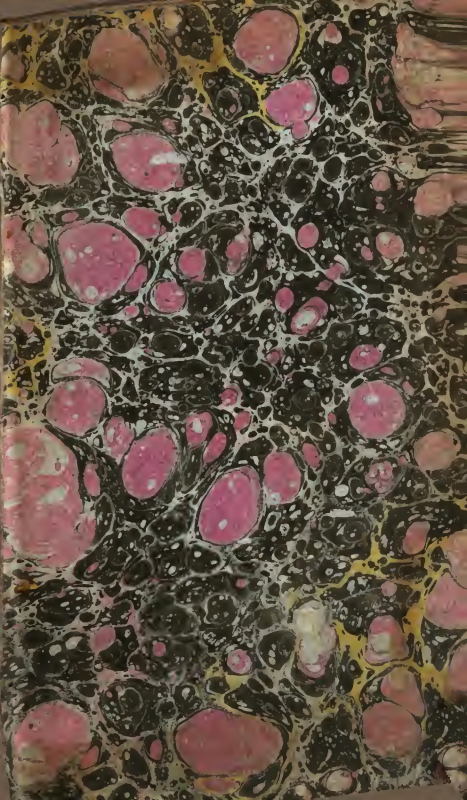


22. Armadio

Scienze Fisiche

N^o 10

24A



FONDO PIZZOFALCONE



BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VI



Palchetto

Num.º d' ordine

8

05

B. Prov.
XX
4

123.

1

21



HISTOIRE
DE LA VIE
DE HENRI IV:

TOME QUATRIEME.

G440H7

HISTOIRE
DE LA VIE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:
DÉDIÉE
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ;
PAR M. DE BURI.

Troisième Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
quartier S. André, vis-à-vis l'Imprimeur
du Parlement.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





HISTOIRE

DE

HENRI IX.



IL se forma quelques complots contre l'état, mais le roi, toujours actif, toujours prudent, sut les arrêter dès leur naissance.

1605.

Plusieurs seigneurs protestans, piqués de ce que le roi ne leur donnoit pas assez de part aux affaires, marquoient leur mécontentement en public.

Depuis l'édit de Nantes, les protestans étoient dans l'usage de tenir près de la personne du roi deux députés pris dans leur corps, pour traiter avec les ministres, ou avec le roi même, des affaires qui les regardoient. On changeoit ces députés tous les trois ans; & alors on nommoit

A iij

six personnes, & le roi en acceptoit deux.

1605.

Les protestans avoient demandé au roi la permission de tenir cete année leur assemblée à la Rochelle. Ce prince avoit été informé qu'outre l'élection des députés, on devoit y agiter plusieurs matieres qu'il n'approuvoit pas. Il ordonna que cette assemblée se tint à Châtelleraut, parce que cette ville étoit de la province de Poitou, dont étoit gouverneur M. de Rosny, qu'il avoit nommé pour assister de sa part à cette assemblée. Comme ce seigneur, qui étoit huguenot, connoissoit toutes les brigues qui se faisoient dans le parti par plusieurs seigneurs puissans; le roi l'avoit choisi préféablement à tout autre, afin d'empêcher qu'il ne s'y passât rien de contraire à ses intentions, & au bien de l'état. Le roi lui donna dès le 10 décembre 1603, le gouvernement de cette province, & lui dit en présence de la cour : « Quoique vous soyez un des plus » opiniâtres huguenots de mon royaume, » je vous donne le gouvernement de la » province de Poitou, qui en est remplie, » parce que vous êtes huguenot raisonna-

» ble & zélé pour le bien de votre patrie.
 » Les protestans ne peuvent être que fort
 » contens de mon choix. Je compte que
 » tout le royaume ne le fera pas moins;
 » parce que vous saurez leur inspirer de
 » meilleurs sentimens; vous leur ferez
 » connoître votre roi; vous leur appren-
 » drez à le respecter, à se fier en lui, &
 » à l'aimer ».

1605.

Quoique le duc de Bouillon, que le roi regardoit comme criminel d'état, fût hors de France; cependant il prétendoit diriger toutes les opérations de l'assemblée. Ce seigneur avoit écrit une lettre aux députés, par laquelle, comme s'il eut été le chef du parti, il leur donnoit des avis sur la conduite qu'ils devoient tenir. Lesdiguieres, Rohan, Châtillon, Dupleffis-Mornay, mettoient en usage tous les moyens possibles pour obtenir des choses que le roi ne vouloit pas accorder; & c'étoit principalement à quoi M. de Rosny devoit s'opposer suivant ses instructions.

S'étant rendu à l'assemblée, il en fit l'ouverture par un discours dans lequel

A iv

1605.

il déclaroit à ceux qui l'écoutoient , que ,
parmi toutes les personnes dévouées aux
volontés du roi , S. M. , pour traiter avec
eux , n'auroit pas jetté les yeux sur un
homme connu par une fermeté inébran-
lable dans sa croyance , si elle avoit eu
dessein de soutenir & d'augmenter ses
droits , plutôt que de gagner leurs cœurs
& de persuader leurs esprits. Il ajouta que
cette raison devoit être suffisante pour
leur faire prendre une entière confiance
en lui ; mais il déclara en même-tems
qu'ils devoient s'attendre à lui voir cette
même ardeur pour les intérêts de son
prince , lorsqu'ils n'auroient rien de con-
traire au bien général & à la religion
qu'il professoit avec eux.

L'assemblée dans les premières séances
fut extrêmement tumultueuse. Il s'y
étoit formé différens partis qui n'étoient
pas d'accord entr'eux ; mais M. de Rosny
trouva le moyen de gagner le plus grand
nombre des députés , & vint à bout de
ce qu'il desiroit ; c'est-à-dire qu'il les en-
gagea d'obéir avec d'autant plus de sou-
mission aux intentions du roi , qu'elles

étoient conformes à la raison & à la justice , compatibles avec les intérêts du parti , & seulement contraires aux idées de ceux qui voudroient causer des brouilleries. Ces intentions étoient que l'assemblée se séparât aussi-tôt qu'elle auroit fait le choix des députés qui devoient être envoyés à la cour , & qu'elle auroit dressé les cahiers des demandes qui devoient être faites au roi.

1805.

M. de Rosny défendit expressément de la part du roi aux protestans de convoquer de leur chef, à l'avenir, aucune assemblée générale ; il ajouta cependant qu'il leur seroit permis d'en convoquer toutes les fois qu'on jugeroit qu'il y auroit nécessité ; mais il leur fit sentir que ces assemblées seroient plus rares par la suite que par le passé , sans préjudice néanmoins à la tenue des sinodes particuliers & des colloques ordinaires , restreints purement aux affaires ecclésiastiques. Il leur témoigna le mécontentement que le roi avoit eu de la conduite qu'on avoit tenue dans l'assemblée de Gap , où l'on avoit mis au nombre des articles de

1605.

foi, que le pape étoit l'Antechrist. Il leur fit défenses d'avoir aucun commerce avec les personnes suspectes à S. M.; enfin il leur fit comprendre qu'étant en état de se faire obéir, elle prendroit toutes les mesures nécessaires pour faire exécuter ses volontés. Ensuite, pour adoucir en quelque façon la fermeté avec laquelle il avoit parlé à l'assemblée, il lui déclara que le roi prolongeoit, pour quatre années, la possession des places de sûreté, avec l'entretien de leurs garnisons: & comme il étoit le maître de disposer de certaines gratifications en faveur de ceux qui se conformeroient aux intentions du roi, la distribution qu'il en fit mit la tranquillité dans l'assemblée, qui parut se terminer à la satisfaction de tout le monde.

Pendant que M. de Rosny se dispoisoit pour aller à l'assemblée de Châtelleraut, le roi avoit reçu différens avis de plusieurs complots qui se tramoient contre l'état, du côté du Poitou. Le sieur Murat avoit écrit à M. de Rosny, qu'il avoit appris des particularités de si grande importance, qu'il avoit cru devoir l'en informer,

& il avoit chargé le dénonciateur de lui remettre la lettre qui devoit l'en instruire. Cet homme fut entendu par le roi , en présence du baron de Rosny. Il impliqua dans la conjuration un si grand nombre de personnes de la cour qui avoient , disoit-il , des intelligences dans les principales villes des côtes de la Provence & du Languedoc , pour les livrer aux Espagnols , que M. de Rosny doutoit de la vérité des accusations. Il étoit bien vrai qu'il y avoit dans ces provinces des mécontents catholiques & huguenots ; car M. de Rosny , ayant approfondi cette affaire , avoit découvert quelques mouvemens ; mais ceux qui les excitoient étoient en si petit nombre , ils étoient si peu soutenus , & avoient si peu de crédit , qu'il crut devoir tranquilliser l'esprit du roi sur ce sujet.

M. de Rosny , étant parti le 6 juillet pour se rendre à Châtelleraut , reçut le lendemain une lettre du roi , qui lui marquoit qu'il lui feroit plaisir de voir en passant la reine Marguerite à Orléans , & même de se détourner de son chemin s'il le falloit.

A vj

1605.]

Cette princesse avoit jusqu'alors continué son séjour au château d'Usson en Auvergne, ce qui l'avoit mise à portée de s'instruire de ce qui se passoit dans les provinces voisines. Ayant beaucoup d'esprit, étant d'ailleurs assez intrigante, elle avoit découvert une partie des complots qui se tramoient contre le roi. Elle apprit que M. de Rosny se dispoisoit à se rendre en Poitou, & alla jusqu'à Toury, d'où elle manda au roi qu'elle desiroit entretenir ce seigneur sur son passage pour lui découvrir ce qu'elle avoit appris; le roi envoya sur le champ la lettre de la reine à M. de Rosny: celui-ci, ayant pris le chemin d'Orléans, arriva à Cercote, où il trouva cette princesse. Elle avoit avec elle un nommé Rodelle, son écuyer, qui avoit été lui-même de cette cabale, & s'en étoit retiré. Rodelle informa M. de Rosny, que la Chapelle-Biron, & plus de trente gentilshommes de sa connoissance qui s'étoient pareillement écartés de leur devoir, avoient aussi pris le parti d'y rentrer; ce qu'il justifioit par leurs lettres, dont il étoit porteur; qu'ils avoient engagé la reine Marguerite

à faire part à M. de Rosny de leurs dispositions, du desir qu'ils avoient de faire oublier leurs fautes & d'en obtenir le pardon. Il convint avec la reine qu'il falloit envoyer ces gentilshommes au roi. Ce prince, après les avoir entendus, leur pardonna, les renvoya sur les lieux pour y veiller au bien de son service & l'informer de ce qui se passeroit.

1605.

Ces connoissances parvenues au roi par le moyen de la reine Marguerite, procurerent à cette princesse l'occasion de revenir à la cour, d'où elle étoit absente depuis près de vingt ans. Elle avoit cependant obtenu la permission d'y revenir, lorsqu'elle donna son consentement pour la cassation de son mariage avec le roi. On ignore la raison qui l'avoit empêchée d'en profiter. Elle y fut fort bien reçue : elle alla loger au château de Madrid dans le bois de Boulogne. Aussi-tôt qu'elle fut arrivée, le roi l'envoya visiter par M. de Vendôme & par Roquelaure. La reine envoya faire la même civilité à cette princesse par Château-Vieux. Le roi alla la voir ensuite, lui fit beaucoup d'accueil,

1605.

& cette entrevue se passa avec une égale satisfaction de part & d'autre. Elle vint à son tour à Paris voir la reine, qui la reçut avec beaucoup de distinction, & elle alla rendre le même devoir à M. le dauphin à S. Germain, où elle passa quatre ou cinq jours avec LL. MM.

Quelque tems après elle vint demeurer à Paris, logea à l'hôtel de Sens qu'elle quitta ensuite, de chagrin de la mort d'un homme qui lui étoit fort attaché, & qui fut assassiné à la portiere de son carrosse par un jeune homme, désespéré de ce que ce favori avoit indisposé l'esprit de cette princesse contre sa famille. Elle logea au fauxbourg Saint-Germain, dans une rue appelée depuis la rue des Petits-Augustins, à cause de la fondation qu'elle fit en faveur des religieux de cet ordre, auxquels elle laissa son hôtel après sa mort. Elle se conduisit le reste de ses jours avec beaucoup de sagesse & de discrétion.

Entre les historiens de son tems, les uns lui ont donné de grands éloges, les autres, sur-tout les huguenots, en ont dit tout le mal possible. Cette princesse avoit

beaucoup d'esprit ; elle parloit & écrivoit plus poliment & plus éloquemment qu'aucune personne de son sexe & de son tems : elle aimoit les gens de lettres , elle se plaisoit à leur conversation : elle étoit très-instruite sans paroître être savante ; elle étoit libérale & charitable. Les véritables causes qui lui avoient donné de l'éloignement pour son mari , ne sont pas entièrement parvenues jusqu'à nous. On l'a beaucoup accusée d'irrégularité dans sa conduite , sans en donner des preuves convaincantes , mais elle sera toujours blâmable d'avoir demeuré si long-tems éloignée de son mari , & d'avoir fait si peu d'efforts pour se réunir avec lui , ce qui ne pouvoit manquer de donner lieu à des interprétations défavantageuses de sa conduite.

1605.

Pendant que M. de Rosny étoit occupé à présider à l'assemblée de Châtelleraut , le roi n'étoit pas sans inquiétudes ; outre les connoissances que lui avoit procurées la reine Marguerite , il recevoit continuellement , des provinces méridionales , des avis qui lui faisoient appréhender une

1605.

révolte générale. Ceux qui les lui donnoient grossissoient les objets pour se rendre nécessaires ou mériter des récompenses , pendant que d'autres mal-intentionnés faisoient courir dans le public de faux bruits , exprès pour lui causer de la terreur. Il avoit fait part de ses craintes à M. de Rosny , qui faisoit tous ses efforts pour le rassurer , surtout après avoir examiné sérieusement ce qui se passoit en Poitou & dans les provinces voisines , & après avoir connu que s'il y avoit quelques mécontents , il seroit aisé de les réduire en usant de sévérité contr'eux ; mais qu'il y auroit peu de chose à craindre si l'on pouvoit s'assurer de quelques-uns des principaux féditieux.

Effectivement le chevalier de Montmorency , qui commandoit en Languedoc , ayant , par ordre du roi , fait arrêter les deux freres Luquisses , Genoïs , avec dix ou douze personnes de leur cabale , ils avouerent qu'ils étoient d'intelligence avec les Espagnols , & découvrirent les complots qui se tramoient pour leur livrer quelques villes de Provence.

Les éclaircissemens qu'ils donnerent firent prendre au roi la résolution de ne pas différer plus long-tems le voyage qu'il avoit projeté de faire dans le Limousin, l'Auvergne & le Périgord ; & quoique plusieurs personnes de la cour voulussent l'en détourner , il partit avec son régiment des gardes & neuf cents chevaux , auxquels se devoient joindre trois mille hommes que le duc d'Epéron avoit eu ordre de lever. Outre le dessein de faire punir les séditieux , il vouloit encore faire rentrer dans le devoir le maréchal de Bouillon qui persistoit dans sa révolte , & qui étoit l'auteur de tous ces complots. Celui-ci reconnut aisément que tout cet appareil étoit principalement destiné contre lui (il en avoit été averti par les amis qu'il avoit en cour) ; il écrivit au roi une lettre fort soumise ; mais cette lettre n'empêcha pas le roi de continuer sa route ; & afin de ne point effrayer le parti protestant , il prit la précaution d'envoyer des capitaines huguenots pour s'emparer des places du maréchal de Bouillon : elles se rendirent au

1605.

premier ordre. Le château de Turenne voulut se défendre ; mais ceux que le maréchal y avoit mis , voyant arriver du canon , se soumirent , & la plupart des gentilshommes qui avoient eu part à toutes ces intrigues , vinrent se jeter aux pieds du roi , qui leur pardonna.

Celui de tous que le roi désiroit le plus de voir , étoit Jean Blanchard , intendant du maréchal de Bouillon , qui avoit le secret de tous ces mouvemens : il vint trouver le roi à Blois ; & ce qui fit le plus de plaisir à ce prince , c'est qu'il y vint de son chef sans y être contraint , & dans le dessein d'obtenir son pardon par sa sincérité. Il dévoila en effet au roi tout le mystère de l'intrigue. Il convint qu'en secondant de toutes ses forces les intentions du maréchal son maître , il avoit toujours été réduit à la ruse d'exagérer les faits , de grossir les objets , & de faire des promesses mille fois au-dessus de celles qu'on pouvoit tenir , en sorte que l'exécution avoit toujours été aussi éloignée qu'on avoit affecté de la faire croire prochaine & avancée.

Cette déposition fit connoître au roi l'impuissance de cette faction, & lui fit espérer qu'il la dissiperoit par sa seule présence : il continua donc son voyage, & se rendit à Limoges. Il s'étoit fait précéder dans ces provinces par Jacques de Mesmes, seigneur de Rossy, & par le sieur de Feuillas, tous deux maîtres des requêtes, qui s'étoient rendus le premier en Auvergne & l'autre en Périgord, pour informer contre les plus coupables. On remonta jusqu'à la source de la révolte, dont on chercha les premiers moteurs. Il parut suffisant d'abattre dix ou douze têtes des plus échauffées, du nombre desquelles furent celles des deux freres Luquisses. Ceux qui vinrent demander grace au roi obtinrent leur pardon : &, sans avoir fait usage d'autre épée que de celle de la justice, la tranquillité fut si bien établie dans ces provinces, que personne ne remua dans la suite. Le maréchal de Bouillon persistoit dans la révolte, & le roi étoit indigné contre lui ; mais ce monarque attendoit le printems pour le punir des maux qu'il en avoit reçus, &

— d'avoir été l'auteur des derniers désordres.
1605.

On découvrit encore dans le même tems une conspiration formée pour livrer la ville de Marseille aux Espagnols, qui continuoient à corrompre les sujets du roi, & avoient gagné Louis d'Alagon, baron de Meyrargues, un des plus grands seigneurs de Provence. Cet homme eût l'imprudence de confier son secret à un forçat dans lequel il avoit trouvé de l'esprit & de l'intelligence. Celui-ci, aimant mieux acheter sa liberté & obtenir une bonne récompense, en décelant ce traître, fit avertir de ce complot le duc de Guise, gouverneur de la province. Celui-ci en avertit le roi, qui lui ordonna de ne rien précipiter, & d'attendre qu'on eût des preuves plus convaincantes. Il le chargea de faire cependant éclairer la conduite de Meyrargues, & de prendre toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la ville.

On tenoit dans ce tems-là les états de la province; le duc de Guise, dans la vue d'attirer Meyrargues à Paris, trouva le moyen de le faire comprendre parmi les

députés qui furent nommés pour venir présenter au roi le cahier des états. Lorsqu'il y fut arrivé, on le suivit de si près qu'on découvrit qu'il avoit pendant la nuit des conférences avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne. On les arrêta tous deux le 5 décembre : on les trouva saisis de papiers qui découvroient tout le complot. Meyrargues, convaincu de trahison, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'ambassadeur d'Espagne demandoit son secrétaire avec beaucoup d'instance : mais on lui fit voir les informations qu'on avoit faites contre ce dernier. Pendant qu'on examinoit s'il étoit permis de faire le procès à un ambassadeur étranger, & à ceux de sa suite, lorsqu'ils violent le droit des gens, le roi le fit mettre en liberté.

Le même jour que Meyrargues fut exécuté, le roi pensa périr. Comme il passoit sur le Pont-neuf, un homme ayant pénétré au travers des gardes, le saisit par son manteau, le tenversa sur la croupe de son cheval, & l'auroit assassiné, s'il n'avoit été arrêté dans l'instant par les valets de pied.

1605.

On trouva une bayonnette sur lui : ce paricide qui s'appelloit Jean de Lisle, étoit natif de Vimeux, près Senlis. Ayant été interrogé, il ne fit que des réponses extravagantes ; il dit entr'autres choses qu'il étoit roi de tout le monde, & qu'il avoit voulu tuer Henri, parce qu'il lui retenoit une partie de son empire. On fit des informations sur le lieu de sa naissance, & il fut attesté que depuis long-tems il étoit véritablement fou & furieux. Le roi ne voulut pas qu'il fût mis à mort : on le condamna à une prison perpétuelle. Il y mourut quelque tems après.

L'église vit, cette année, sur le trône pontifical trois papes ; savoir, Clément VIII, qui mourut le troisiéme jour de mars, fort regretté du roi pour la sage conduite que ce pontife avoit tenue à l'égard de la France. Il eut pour successeur Alexandre de Médicis, parent de la reine. Celui-ci avoit été légat en France, où il avoit acquis une grande réputation de sagesse & de prudence, sur-tout au traité de Vervins entre la France & l'Espagne, dont il avoit été le médiateur ;

mais il mourut le vingt-cinquième jour après son exaltation. Camille Borghese fut élu en sa place à l'âge de cinquante-trois ans, & prit le nom de Paul V.

1605.

En écrivant la vie de Henri IV, je me suis proposé de faire connoître le véritable caractère de ce prince; dans cette idée j'ai réservé pour la fin de cette année un fait dont le recit fera voir que, si la vivacité de son esprit l'emportoît quelquefois au-delà des bornes, sa prudence & sa bonté le ramenoient toujours à la réflexion, & l'empêchoient de faire des fautes dont il eût sujet de se repentir.

C'est toujours avec un nouvel étonnement qu'on voit Henri IV au milieu d'une cour agitée par la haine, la jalousie, & remplie de divisions, causées par la diversité des religions & la différence des intérêts, qui, comme nous l'avons fait voir, y excitoient souvent de furieuses tempêtes: la prudence est toujours son guide; il ne se laisse jamais surprendre ni prévenir par les faux rapports & les calomnies. Il étoit continuellement en garde contre ce poison, que l'adresse & la malignité des courtisans

1605.

rendent si subtil, qu'il est bien difficile qu'un prince, quelque habile qu'il soit, & quelques bonnes intentions qu'il ait, n'en ressente les atteintes. J'en pourrois citer mille exemples, mais je me contenterai de celui-ci; il regarde M. de Rosny: on y voit briller dans tout leur éclat la sagesse & la prudence de notre héros.

M. de Rosny, qui, comme nous avons vu, ne s'étoit proposé, dans toute sa conduite, que la gloire de son maître, l'intérêt & la prospérité de l'état, étoit d'un caractère ferme & inébranlable, opposé à tout ce qui en pouvoit déranger l'ordre & l'économie. Il avoit réformé, sur-tout dans les finances, une infinité d'abus qui s'y commettoient; il avoit arrêté la dépradation que les grands seigneurs en avoient faite pendant la guerre, & qu'ils auroient voulu continuer pendant la paix. Comme cette conduite lui avoit attiré un très-grand nombre d'ennemis; ils épuiserent, pour le perdre, tout ce que la ruse & la noirceur peuvent inventer de plus méchant & de plus subtil.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent du duc d'Epernon

d'Epéron a suffisamment fait connoître le caractère de cet homme impérieux & intéressé. On peut croire delà, qu'il avoit beaucoup d'ennemis. M. de Rosny étoit du nombre; il avoit tout récemment retranché au duc d'Epéron des droits qu'il s'étoit arrogés en qualité de colonel-général de l'infanterie. Le duc en porta ses plaintes au roi, en lui disant que Rosny n'en agissoit ainsi que parce qu'il étoit son ennemi. « Votre ennemi ! lui répon- » dit le roi : s'il l'eût été, il ne se seroit » pas opposé à l'avis de M. le comte de » Soissons, qui voulut qu'on vous fît arrê- » ter avec le maréchal de Biron. M'assu- » rez-vous, Sire, dit-il au roi, que M. de » Rosny m'a rendu ce bon office ? Oui, » repartit ce prince, je vous en assure, » & vous pouvez me croire, car je ne » suis pas menteur, sur-tout dans les cho- » ses de conséquence ». Comme ceci se passoit à Fontainebleau, où M. de Rosny n'étoit pas alors, le duc d'Epéron part aussi-tôt pour venir à Paris. Il rencontre M. de Rosny à moitié chemin : il fait arrêter son carrosse, ils descendent tous

deux. D'Epernon en l'embrassant lui dit :
1605. « C'est vous avoir eu trop long-tems une
» très-grande obligation sans vous en
» avoir fait les remerciemens que je vous
» dois ». Il l'instruisit de ce qu'il venoit
d'apprendre de la bouche du roi ; & dans
le transport de sa reconnoissance , il lui
donna toutes sortes de louanges & d'assu-
rances du plus parfait attachement. Ils de-
vinrent si bons amis , que huit jours après
le duc étant sur le point de partir pour
son gouvernement de Guyenne , vint de-
mander un service à Rosny. « J'ai appris,
» lui dit-il, que Crillon, mestre-de-camp
» du régiment des gardes, est vivement
» sollicité de se défaire de sa charge en
» faveur de quelqu'un qui ne m'aime pas.
» Comme je fais que Crillon feroit tout
» pour vous, je vous prie d'empêcher qu'il
» ne se démette avant mon retour ». Rosny
le lui promit : mais pendant l'absence du
duc d'Epernon , le roi résolut de donner
la place de mestre-de-camp à quelqu'un
qui ne fût pas aussi dévoué au colonel
que l'étoit Crillon. Il en fit parler à celui-
ci , en lui faisant entendre qu'il souhaitoit

qu'il prît récompense de sa charge, & lui promettoit de lui en faire trouver un bon prix. Crillon, le plus singulier & le plus bizarre de tous les hommes, n'y voulut point consentir, mais il s'imagina que c'étoit peut-être à Rosny que le roi destinoit cet emploi, & il lui en parla en lui faisant beaucoup d'offres de services. Rosny, ne pouvant persuader à Crillon qu'il n'en étoit rien, lui dit que quand même on lui en feroit présent, il ne l'accepteroit pas. « Quoi donc, reprit-il aussi-tôt, » vous n'estimez pas la charge de Crillon » digne de vous ? Arnibieu, mon grand- » maître, vous êtes un glorieux, ayant » passé par mes mains elle est digne du » plus hupé de tous les courtisans. Je fais » bien, lui répliqua l'autre, qu'un Crillon » vaut mieux que mille Rosny ; mais d'au- » tres raisons m'empêchent d'y penser. Oh » bien, c'est assez, dit Crillon ; mais je » ne m'en déferai que lorsque vous me le » conseillerez, & en des mains qui vous » feront agréables » : & depuis il refusa toutes les propositions qu'on lui fit. Le roi lui en parla lui-même, sans lui nommer

1605.

celui auquel il destinoit cette charge. « A
» ce que je vois , Sire , lui répondit Cril-
» lon , vous voulez que je me retire de
» votre service. Non , repartit le roi , ce
» n'est pas mon intention ; mais cette
» charge est incompatible avec le long fé-
» jour que vous desirez faire en votre pays
» natal. C'est donc à bon escient , Sire ,
» lui dit encore Crillon , que vous voulez
» que je me défasse de ma charge ? Arni-
» bieu , puisque vous le voulez , je ne le
» veux pas , si ce n'est en faveur de celui
» à qui j'en ai parlé ». Après ces paroles il
se retira tout en colere. Le roi ne fit que
rire de cette incartade ; il prit même la
résolution de ne lui en plus parler , tant ce
prince étoit éloigné de tout ce qui avoit
l'air de violence , sur-tout à l'égard de
ceux qui l'avoient aussi bien servi , & qu'il
chérissoit autant que Crillon. Le roi ,
ayant raconté la boutade de Crillon de-
vant Roquelaure , Zamet , Pilles , Fortin
& quelques autres , un d'eux lui dit qu'il
n'y avoit qu'un moyen pour rendre Cril-
lon traitable , qui étoit de faire dire à
d'Epernon que c'étoit pour Rosny qu'on

demandoit cette charge. Le roi répondit :
 « Ce ne fera jamais du consentement de
 » d'Epernon que je disposerai de la mestre-
 » de-camp , Rosny ne me feroit pas plai-
 » sir de la prendre ; mais je crois qu'il ne
 » me refusera pas de parler à Crillon de
 » la céder à la personne que j'ai en vue ».
 Il ordonna ensuite à Pilles, à Fortin & à
 Zamet d'aller faire à Rosny cette ouvertu-
 re , comme d'une chose qui lui seroit fort
 agréable , mais sans lui dire qu'ils avoient
 ordre de lui en parler. Rosny leur répon-
 dit qu'il avoit des raisons pour ne se point
 mêler de cette affaire ; & , comme ils le
 pressoient de les dire , il leur fit naturel-
 lement part de la parole qu'il avoit don-
 née à d'Epernon : elle est , dit-il , pour
 ainsi dire , le gage de ma réconciliation
 avec lui. Ces paroles , toutes innocentes
 qu'elles étoient , penserent causer la dis-
 grace de M. de Rosny ; elles furent pro-
 noncées dans un tems où les ennemis de
 ce seigneur faisoient les plus grands efforts
 pour le perdre : & lorsqu'on rapporta cette
 réponse au roi , il se sentit atteint , comme
 il le dit depuis à Rosny , d'un si violent

1605.

1605.

mouvement de colere, qu'il ne se souvenoit pas de lui avoir jamais voulu tant de mal. Il y avoit un peu de la faute du roi; car si ce prince avoit dit un mot de ses intentions à Rosny, l'affaire étoit finie à sa satisfaction. Cependant cette réponse lui avoit causé un chagrin si vif, que, ne pouvant le retenir dans son cœur, pour se soulager il en fit part, avec la plus grande agitation, à quatre personnes qui n'aimoient pas Rosny. Eh quoi! leur disoit ce prince, voyant qu'ils ne répondoient rien; « mais parbieu, j'en jure, tout ceci » ne va pas bien: car puisque le feu & » l'eau se sont si bien accordés ensemble » (il entendoit Rosny & d'Epernon), il » faut qu'il y ait de bien plus hauts des- » seins, au moins d'un côté, que je ne » l'eusse jamais pu imaginer: mais j'y donnerai bon ordre ». Il étoit facile à ceux à qui le roi parloit, d'empêcher l'imagination de S. M. de faire tout ce chemin; mais ils s'attachèrent à l'échauffer davantage, parce qu'ils ne consulterent que l'envie & la jalousie qu'ils avoient contre Rosny. Ce ne fut pas en lui disant du mal

de son ministre, ou en lui imputant des fautes contre son devoir, mais en lui donnant de funestes louanges sur son intelligence dans les affaires, sur le crédit qu'il avoit acquis dans le royaume & chez les étrangers, sur son ardeur infatigable pour le travail & sur son habileté à remuer tout sans sortir de son cabinet. On insinuoit ensuite au roi, combien un homme qui possédoit de si grandes qualités pouvoit être dangereux dans un état tel que la France, qui, semblable aux flots de la mer, se sentoit encore de l'agitation des tempêtes précédentes. De pareils discours faisoient la plus forte impression sur l'esprit du prince; ils augmentèrent ses soupçons & ses inquiétudes avec tant de rapidité, qu'il s'écria que, si ce ministre se livroit à l'ambition d'être chef de parti, il avoit tant d'amis, qu'il étoit capable de causer plus de maux à l'état que l'amiral de Coligny.

Tel est l'effet de la colere, lorsqu'on s'y livre, elle éloigne tous les objets capables de la calmer, pour ne s'arrêter qu'à ceux qui peuvent l'irriter. Si ce prince avoit

1605.

fait quelque réflexion sur la conduite de Rosny, & sur les services qu'il lui avoit rendus, il auroit reconnu toute la fausseté de ce qu'on lui imputoit; mais il ne fut plus capable de secret ni de ménagement dans la situation violente où il se trouvoit: il parla publiquement de Rosny comme d'un rébelle. Toute la cour retentit du bruit de sa disgrâce & de sa ruine prochaine. Les ennemis de M. de Rosny n'en demeurèrent pas là; par-tout où le roi portoit ses pas, il ne recevoit que des avis, des lettres, des libelles, des mémoires contre son ministre, qui y étoit dépeint avec les couleurs les plus noires: on y exagéroit ses moindres défauts, on lui en imputoit qu'il n'avoit pas, on interprétoit ses actions avec la dernière malignité, on leur donnoit les motifs les plus odieux. Henri, dans sa colere, avoit eu la foiblesse de les lire tous, & ils lui avoient presque entièrement fait perdre les sentimens qu'il avoit toujours eus pour son ministre.

Cependant Rosny avoit ses amis & ses partisans, qui étoient les plus vertueux de la cour (car les personnes qui ont de la

probité ont ordinairement pour amis des hommes qui leur ressemblent); ils l'avoient averti de tout ce qui se passoit. Il prit donc la résolution d'écrire au roi; & comme il ne croyoit pas avoir à se justifier d'aucune accusation particuliere, sa lettre ne renfermoit que des assurances générales de son innocence, fondées sur l'exactitude de la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors. Elle finissoit par ces mots: « Si l'on peut me faire quelques repro-
 » ches avec fondement, ils n'intéresse-
 » roient jamais mon honneur, mon devoir
 » & ma fidélité, mais ils pourroient re-
 » tomber sur mon insuffisance & mon dé-
 » faut de lumieres; à cet égard S. M. n'a
 » qu'à dire un seul mot, je résignerai entre
 » ses mains tous mes emplois, parce que
 » je préfere l'obscurité d'une vie privée
 » avec la conservation de ses bonnes gra-
 » ces, à l'éclat des dignités les plus rele-
 » vées ».

M. de Rosny connut bien, par la réponse du roi, que la calomnie avoit fait sur lui beaucoup d'effet. Ce prince lui écrivit une lettre froide & succincte: en y

1605.

retranchant le nom d'ami, dont il l'honoroit si souvent, il lui marquoit qu'il n'avoit autre chose à faire qu'à laisser parler le monde, & continuer à le bien servir.

Le roi conserva cette froideur assez long-tems sans s'expliquer avec son ministre. Il y a toute apparence que la colere de ce prince, étant un peu calmée par les réflexions qu'il avoit faites, il cherchoit à s'assurer de la vérité des accusations & des imputations qu'on avoit formées contre M. de Rosny; car il n'étoit pas homme à condamner quelqu'un sans l'entendre: enfin il résolut de s'expliquer avec lui; mais il voulut savoir auparavant quels étoient ses sentimens, & s'il ne témoigneroit pas quelque mécontentement sur ce qui se passoit.

Un jour il envoya à Rosny, sous prétexte de quelques affaires, la Varenne, Descures & Beringhen, croyant qu'il leur feroit confidence de ses chagrins; mais il ne leur en dit pas un seul mot. Villeroy & Sillery vinrent ensuite de la même part avec la même intention; mais ils n'en re-

vinrent pas plus favans , quoiqu'ils eussent poussé les choses plus loin ; car , après avoir parlé de l'affaire qui servoit de prétexte à leur visite , ils firent tomber la conversation sur la difficulté qu'il y avoit à servir les princes à leur gré , sur les déboires qu'on reçoit de tems en tems , sur la peine que fait la calomnie à un homme d'honneur. Ils lui firent entendre ensuite plus clairement , qu'un ministre n'étoit pas à couvert de tous ces désagrémens sous le roi regnant.

1605.

Rosny , sans paroître ému , répondit qu'il ne doutoit pas qu'il n'y eût des princes tels qu'ils venoient de le dire , mais que le roi étoit trop bon & trop juste pour traiter ainsi des serviteurs qui auroient vécu sans reproches , comme il croyoit lui-même l'avoir fait ; qu'il en étoit si persuadé , que quand il l'auroit entendu de la propre bouche de S. M. il croiroit que sa langue auroit trompé son cœur. Rosny reçut dans la journée d'autres messagers de cette espece ; mais il ne s'ouvrit pas davantage avec eux , résolu , comme il le dit lui-même dans ses

Bvj

1605.

Mémoires, d'attendre que le roi lui en parlât le premier.

Effectivement il se présenta le lendemain devant Henri, dans le tems qu'il étoit au milieu de ses courtisans, & se faisoit mettre ses bottes pour aller à la chasse. Si-tôt que S. M. le vit entrer, il se leva à demi de dessus son siège, lui ôta son chapeau & lui dit : *Bon jour, Monsieur*, au lieu de l'appeller, mon ami Rosny, ou grand-maître. Rosny lui fit une inclination plus profonde qu'à l'ordinaire : le roi s'attendrit, comme il l'avoua par la suite à Rosny. Après avoir rêvé quelque tems, Henri dit à Beringhen qu'il ne faisoit pas assez beau pour aller à la chasse, & qu'il le débottât. Beringhen, surpris d'un changement si prompt, lui répondit qu'il faisoit beau. « Non fait, lui répliqua le roi, » avec un mouvement d'impatience, il ne » fait pas beau tems, je ne veux pas mon- » ter à cheval; déboutez-moi ». Après que cela fut fait, ce prince se mit à discourir en portant la parole tantôt aux uns tantôt aux autres sur des matieres qu'il croyoit devoir donner à Rosny occasion de parler.

Voyant qu'il n'en faisoit rien , il prit Bellegarde par la main , & lui dit : « M. le » Grand, je veux parler à vous , afin que » vous partiez aujourd'hui pour la Bour- » gogne ». Ils descendirent dans le jardin, Rosny les suivit avec les autres courrisans pendant que Henri entretint M. le Grand. Lorsque ce dernier eut pris congé du roi, Rosny s'avança & lui demanda si S. M. n'avoit rien à lui ordonner. « Et où allez- » vous, lui dit ce prince ? A Paris , Sire, » répondit Rosny , pour les affaires dont » V. M. me parla il y a deux jours. Eh » bien, allez , lui dit le roi ; c'est bien » fait : je vous recommande toujours mes » affaires , & que vous m'aimiez bien » ; & il l'embrassa comme à l'ordinaire.

Rosny avoit à peine fait trois cens pas qu'il vit la Varenne qui couroit après lui, en criant : « Monsieur , le roi vous de- » mande ». Il revint sur ses pas , & ce prince l'ayant apperçu : « Venez-ça , lui » dit-il, n'avez-vous rien à me dire ? Non , » Sire , pour le présent , lui répondit Ros- » ny. Oh , si ai-je bien moi à vous ». Il le prit par la main , & le mena dans l'allée

1605.

des mûriers blancs, où il fit mettre à l'entrée des canaux qui l'entourent, deux Suisses qui n'entendoient pas le françois.

Henri commença par embrasser étroitement Rosny par deux fois, ce qui fut facilement apperçu par les courtisans qui étoient à une certaine distance, & lui dit avec son ton de familiarité ordinaire :

« La froideur & la réserve dans laquelle nous vivons ensemble depuis un mois, doivent être trop sensibles à deux personnes accoutumées depuis vingt-trois ans à ne se rien cacher, pour les laisser subsister plus long-tems. Il est tems d'ôter à ceux qui en sont la cause, un sujet de triomphe qui flatte trop leur haine pour vous & l'envie qu'ils portent à la prospérité de mon état & à la mienne. Je ne veux pas qu'il en reste à l'un ni à l'autre le moindre souvenir. Je vous prie & vous commande de me promettre que vous suivrez l'exemple que je vais vous montrer, & de me découvrir tous les sentimens dont vous avez été susceptible, sans avoir rien de

» secret ni de réservé pour moi ; comme
 » vous vous appercevrez que je n'en aurai
 » pas pour vous. Je veux que nous sortions
 » d'ici vous & moi le cœur net de tous
 » soupçons, & satisfaits l'un de l'autre :
 » mais encore un coup, comme je veux
 » vous ouvrir mon cœur, je vous prie de ne
 » me rien déguiser de ce qui est dans le vô-
 » tre ». Rosny le lui ayant juré sur sa parole
 d'honneur, le roi commença par lui nom-
 mer tous ceux qui l'avoient desservi près
 de lui, tant d'effet que de paroles ; pre-
 miers officiers de la couronne, maitresses,
 seigneurs, ligueurs, partisans d'Espagne,
 membres du conseil, favoris de cour,
 donneurs d'avis, &c, & avoua sincère-
 ment, qu'il s'étoit si bien laissé surpren-
 dre aux calomnies de tous ces gens-là,
 qu'il étoit venu au point de perdre entiè-
 rement la bonne opinion qu'il avoit de
 lui.

Pour se justifier en quelque maniere
 de la facilité avec laquelle il avoit ajouté
 foi à tant de fourberies, Henri voulut que
 Rosny en jugeât lui-même sur les mé-
 moires qui les contenoient. Cependant,

1605.

comme la lecture entière de ces libelles eût été trop longue & trop ennuyeuse , il s'arrêta sur celui que Juvigny (1) lui avoit fait voir il y avoit douze jours , & qu'il avoit rendu public. Le roi en le tirant de sa poche dit à Rosny d'en faire la lecture. Celui-ci le prit des mains de Henri , & le lut hautement en sa présence. L'auteur de ce mémoire l'avoit composé avec tant d'esprit & d'artifice ; il y avoit mis tant de malignité & de faussetés voilées sous l'apparence de tant de vérités , de sincérité & de bonne foi , qu'il falloit être bien habile pour ne pas s'y laisser surprendre , & il falloit que la conduite de Rosny fût aussi pure qu'elle étoit pour n'y pas succomber.

L'auteur commençoit par détruire tout soupçon d'envie & de passion de sa part ,

(1) Gentilhomme François. Cet écrit avoit pour titre : *Discours d'Etat pour faire voir en quoi Sa Majesté est mal servie.* « Juvigny , » disent les Mémoires de l'Etoile , fut pour- » suivi en sa vie & en ses biens comme crimi- » neux de leze-majesté , & pendu en effigie à » Paris faute de l'original ».

pour gagner la confiance de ses lecteurs. Ensuite il s'étendoit sur les grandes qualités du roi, sur le bonheur de l'état, que S. M. avoit rendu si florissant; mais en même-tems il accusoit Rosny de se vanter orgueilleusement que cette situation avantageuse & brillante étoit uniquement son ouvrage. On faisoit un odieux parallele de sa conduite avec celle des anciens favoris (dont on citoit une foule d'exemples), qui par leur habileté & leurs intrigues s'étoient emparés de toute l'autorité de leurs maîtres. On lui reprochoit que, pour faire réussir les përnicieux projets qu'il avoit enfantés, il avoit gagné la confiance & l'amitié d'un nombre infini de personnes depuis les grands seigneurs jusqu'au peuple, par l'affabilité de ses manieres & l'accueil gracieux qu'il faisoit depuis quelque tems à ceux qui l'abordoient, malgré la dureté de son caractere. On y avoit mis une longue liste de ceux qu'il s'étoit attachés par les services continuels qu'il leur rendoit, & par la distribution qu'il faisoit entr'eux des trésors de l'état, dont il étoit si avare pour

1605.

les autres. On avoit mis dans cette liste le prince de Conti, le duc de Montpensier, la maison de Lorraine, & les principaux seigneurs François. On lui faisoit un crime de sa réconciliation récente avec le duc d'Epéron. Il avoit, disoit-on, des intelligences secrettes avec toutes les puissances étrangères. Tout le corps des protestans François & étrangers lui étoit entièrement dévoué, aussi-bien que le corps Helvétique, gagné par la régularité du paiement de ses pensions & par ses largesses. Il faisoit passer l'argent du roi en Angleterre, dans les Pays-bas, en Allemagne, en Suisse, où il avoit des fonds immenses, pour la réussite de ses projets, & l'on entroit sur tout cela dans le plus grand détail. Le soin qu'il prenoit de fournir d'armes & de munitions les places frontieres & les autres villes du royaume, n'avoit d'autre objet que de se servir quelque jour de ces magasins pour son utilité particuliere; & cette piece finissoit par un avis qu'on donnoit au roi de ne plus laisser ainsi dans la main d'un seul homme, le maniement de ses

deniers, l'usage de toute son autorité, & l'administration de toutes ses affaires, sans lui associer du moins des personnes capables d'éclairer de près sa conduite.

1605.

M. de Rosny, ayant fait la lecture de ce mémoire, sans donner aucun signe d'émotion, Henri lui dit : « Eh bien ,
» que vous en semble ? Mais, vous-même,
» Sire, lui répondit-il, quelle opinion en
» avez-vous, vous qui l'avez lu & relu,
» & l'avez si long-tems gardé ? car pour
» moi je ne suis pas surpris de toutes ces
» pièces, qui ne sont que des niaiseries,
» & l'ouvrage de gens méchans & jaloux
» du bel ordre que V. M. a mis dans ses
» affaires ».

Il réfuta ensuite tous les articles du mémoire, les uns après les autres, avec tant de netteté & de force, que le roi paroissant convaincu de la vérité de ce que Rosny venoit de lui dire, celui-ci finit en suppliant S. M. avec les instances les plus vives, de croire « qu'il ne lui
» avoit rien caché ni déguisé de tous les
» sentimens de son cœur ». Il voulut se jeter aux pieds de Henri pour embrasser

1605.

ses genoux ; mais ce prince appercevant ce mouvement , le prit par le bras & l'arrêta en lui disant : *Je ne veux pas que ces courtisans qui nous examinent , vous voient dans cette posture , & puissent croire que vous y ayez eu recours pour obtenir le pardon des crimes dont ils vous ont si faussement accusé. Il ne manque rien dans mon esprit à votre justification , je me repens véritablement d'avoir été si crédule : je ne me souviendrai de tout ce qui s'est passé , que pour sentir l'obligation où je suis de vous en aimer davantage.* En finissant ces mots , il prit Rosny par la main , sortit de l'allée des mûriers , & s'approchant des courtisans , il demanda quelle heure il étoit ? On lui répondit qu'il étoit une heure après midi & qu'il avoit été fort long-tems. « Je » vois ce que c'est , dit ce prince d'un » ton qui mortifia bien des gens , il y en » a auxquels il a bien plus ennuyé qu'à » moi ; afin de les consoler , je veux bien » vous dire à tous que j'aime Rosny plus » que jamais , & qu'entre lui & moi c'est » à la mort & la vie : & vous , mon ami ,

» allez-vous en dîner, & me servez comme
 » vous avez toujours fait, car je suis très-
 » content ».

 1605.

Pour ne laisser aucune inquiétude au roi sur l'incident qui avoit été en partie cause de cette querelle, Rosny mania si bien l'esprit de Crillon qu'il consentit enfin de recevoir pour sa charge, malgré le duc d'Epemon, trente mille écus de Créqui, auquel, en considération de Lefdiguieres, S. M. en avoit donné l'agrément. Lorsque cette affaire eut été terminée, Crillon, avec l'agrément du roi, quitta la cour & se retira à Avignon.

Louis Balbe Berton, seigneur de Crillon, issu de la maison des Balbes de Quier (1), fut reçu dès le berceau dans l'ordre de Malte. Il fit ses premières armes sous le duc de Guise (François de Lorraine, surnommé le grand), lorsque ce seigneur fut rappelé d'Italie par Henri II, pour être le restaurateur de la France après la bataille de Saint-Quentin. Crillon se trouva à l'âge de seize ans au siège

(1) En Piémont.

1605.

de Calais où il se distingua beaucoup , étant monté le premier sur la brèche du fort de Risban. Henri II lui donna le commandement de cinq cens hommes, sur le récit que le duc de Guise lui avoit fait des belles actions de Crillon. Il se trouva à la bataille de Dreux en 1562 , où il reçut deux blessures ; à celle de Saint-Denis en 1567 , où il acquit le surnom d'homme sans peur ; à celle de Jarnac & de Montcontour, sous les ordres du duc d'Anjou , qui lui fit donner la charge de mestre-de-camp. Au siège de Saint-Jean-d'Angéli , il monta le premier à l'assaut , fut blessé à la vue du roi & de toute la cour , & fut cause de la prise de la ville.

Le roi ayant donné la paix aux huguenots en 1570 , Crillon se rendit à Malte pour faire ses caravanes. Il étoit commandant de galere à la fameuse bataille de Lépante en 1571 ; & il eut le bonheur d'être absent lors du massacre de la Saint-Barthelemi , auquel il se seroit opposé de toutes ses forces, ou y auroit péri. De retour en France , Crillon s'attacha au duc d'Anjou , qui avoit pour lui la plus grande

estime : il suivit ce prince au siège de la Rochelle & l'accompagna ensuite en Pologne, d'où il le ramena en France en 1574, après la mort de Charles IX. Henri III, pour le récompenser, lui donna le gouvernement de Boulogne & du Boulonnois, le fit mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie; depuis il le nomma colonel du régiment de ses gardes le 15 septembre 1581, & le fit chevalier de ses ordres en 1586. Après la mort de Henri III il fut le premier à reconnoître Henri IV pour son successeur, en lui prêtant & lui faisant prêter par son régiment serment de fidélité; il rendit de grands services à ce monarque pendant la guerre civile, s'étant trouvé à la plupart des expéditions militaires de ce prince, & entr'autres, à la bataille d'Ivry. Le courage n'étoit pas la seule belle qualité qui faisoit estimer Crillon; il possédoit encore toutes les vertus civiles; il étoit libéral, généreux, ami fidele, modeste. Loin de porter envie au mérite d'autrui, il se faisoit un plaisir de louer les belles actions des contemporains. Son caractère brusque,

1605.

1605.

singulier, & souvent trop sincere lui fut très-préjudiciable & l'éloigna des plus grands honneurs; mais il le fit généralement estimer. Prêt à décider, les armes à la main, une querelle que lui avoit faite le brave Buffy d'Amboise, le gentilhomme du royaume le plus pointilleux, il lui sauva généreusement la vie dans une occasion très-périlleuse. Crillon mourut à Avignon, âgé de soixante-quinze ans, le deuxième décembre 1615.

Quoique les ennemis de Rosny eussent été témoins du peu d'effet que leurs calomnies avoient opéré sur l'esprit & dans le cœur du roi, ils étoient si fort acharnés contre ce seigneur, que quelque tems après ils revinrent à la charge & crurent lui porter de plus fortes atteintes; mais elles furent aussi vaines que les premières. Un éclaircissement du prince avec son ministre effaça tous les soupçons qu'on avoit voulu lui donner. Le lendemain de cette seconde explication le roi l'ayant envoyé chercher dès le matin, il le prit par la main lorsqu'il entra dans sa chambre, & lui dit fort haut en présence de toute la cour:

cour : « Mon ami , vous ne sauriez croire
 » comme j'ai dormi un bon somme toute
 » cette nuit , pour m'être ainsi éclairci
 » & déchargé le cœur avec vous ; ne sen-
 » tez-vous pas intérieurement la même
 » satisfaction » ? Rosny l'en assura , en lui
 disant qu'il trouveroit toujours en lui la
 même fidélité & le même attachement
 pour sa personne.

1605.

Toutes ces tracasseries de cour , loin
 de produire dans le cœur du roi les effets
 que se proposoient les envieux du baron
 de Rosny , ne faisoient qu'augmenter son
 amitié pour lui ; il lui en donna quelque
 tems après une nouvelle preuve. Rosny
 étoit en paroles avec M. & madame de
 Fervaques pour le mariage de Marguerite
 de Bethune , sa fille aînée , avec le jeune
 comte de Laval (1) leur fils ; le roi avoit

(1) Ce jeune comte de Laval étoit de l'illu-
 stre & ancienne maison de Laval , éteinte par
 deux héritières entrées , l'une dans la maison de
 la Trimouille , & l'autre dans celle de Mont-
 morency , dont une branche porte aujourd'hui
 le nom.

1605.

ordonné cette alliance préférablement à celle du duc de Rohan qui s'étoit présentée : mais , ayant changé depuis de sentiment , il prit un jour Rosny en particulier , & lui parlant de ce mariage , il lui expliqua les raisons pour lesquelles il avoit ci-devant donné l'exclusion au duc de Rohan. Je veux , lui dit Henri , que vous rompiez avec les Fervaques que j'y ai déjà disposés : retirez les promesses & les articles dont vous êtes convenus , de manière qu'il paroisse dans le monde que c'est vous qui rompez avec eux , & qu'ils n'aient pas sujet de dire qu'ils ont refusé votre alliance. Je veux que vous la contractiez avec mon cousin de Rohan : il est de si grande maison & mon parent si proche , que si ma sœur & moi n'avions point d'enfans , il seroit héritier de la maison de Navarre & de tous les biens de la maison d'Albret , de Foi , & d'Armagnac. Pour témoigner que c'est moi qui fais ce mariage , les Rohan & moi vous irons demander votre fille dans trois jours. J'en ferai dresser le contrat en ma présence & le signerai , comme parent des deux côtés ; sachant bien qu'à

cause des maisons de Bethune, Luxembourg, Coucy & Melun, vous avez des alliances avec la mienne. Je veux donner dix mille écus au marié, & autant à la mariée pour festin & habits de noces, & ferai après, tant d'avantages à la maison de Rohan, que vous en ferez content. Le duc de Rohan épousa quelque tems après mademoiselle de Sully (1).

Il arriva cette année un événement qui pensa causer quelque soulèvement dans la ville de Paris, mais qui n'eut point de suites, par la prudence & la bonté avec lesquelles le roi se conduisit.

On avoit proposé à ce prince, & il avoit ordonné qu'il seroit fait un retranchement sur les rentes de l'hôtel-de-ville. On avoit pris pour prétexte qu'il avoit été commis beaucoup d'abus dans les constitutions originaires d'une partie de ces rentes. Des partisans en avoient avancé les fonds aux rois prédécesseurs de S. M., partie en deniers & partie en acquits de

(1) Economies royales & politiques, Tom. II, pag. 515.

1605.

certaines dettes de l'état. Ensuite il les avoit vendues aux particuliers à bureaux ouverts en vertu d'édits enregistrés au parlement. Il s'y étoit fait , il est vrai , beaucoup de malversations , & ces rentes étoient fort onéreuses à l'état. La difficulté étoit d'y apporter quelque remède , sans faite tort à ceux qui les avoient acquises de bonne foi , & qui en étoient propriétaires à titre de transport ou de succession. Si l'on faisoit ce retranchement , disoit-on, entr'autres choses, dans les remontrances faites au roi à ce sujet , par les députés de la ville de Paris (1) , il est impossible de refuser aux possesseurs actuels le recours de garantie contre les héritiers de ceux qui les ont vendues, ce qui occasionnera une quantité prodigieuse de procès.

Il se fit à l'hôtel-de-ville plusieurs assemblées des bourgeois de Paris, dans lesquelles François Miron, prévôt des marchands (2), avoit parlé aux commissaires

(1) Voyez ces remontrances dans le *Mercure de France*, année 1605, pag. 56.

(2) François Miron, chevalier seigneur de

du roi avec beaucoup de fermeté, & avoit
agi avec beaucoup de vigueur pour em-
pêcher ce retranchement.

1605.

Il se répandit en même tems parmi le
peuple de Paris un bruit, qu'on menaçoit
son magistrat pour avoir pris trop vive-
ment ses intérêts; les bourgeois s'attrou-
perent autour de sa maison pour le défen-
dre. « Mais Miron, dit M. de Perefice (1),
» les pria instamment de se retirer, & de
» ne point le rendre criminel; il leur re-
» montra qu'il n'y avoit rien à craindre,
» qu'ils avoient affaire à un roi aussi grand
» & aussi sage que doux & équitable,
» & qui ne se laissoit point emporter
» aux mouvements des mauvais conseil-
» lers ».

Cependant ceux dont Miron avoit blâ-

Tremblay, conseiller d'état & lieutenant civil,
fut élu prévôt des marchands le 19 août 1604;
c'est à lui, suivant Dubreuil, que la ville de
Paris doit une grande partie de sa splendeur,
par les édifices qu'il y fit construire. Il fit ache-
ver la façade de l'hôtel commencée depuis
soixante-deux ans.

(1) Pag. 449.

1605.

— mé la conduite voulurent persuader au
roi de punir ce magistrat & de le desti-
tuer de sa charge , traitant sa conduite &
ses discours de témérité & de désobéis-
sance. Mais ce prince leur répondit sage-
ment (1) : « L'autorité ne consiste pas tou-
» jours à pousser les choses avec la der-
» niere hauteur. Il faut regarder le tems ,
» les personnes & le sujet. Ayant été dix
» ans à éteindre le feu de la guerre civile ,
» j'en crains jusqu'aux moindres étin-
» celles. Paris m'a trop coûté pour me
» mettre en danger de le perdre , ce qui
» me sembleroit infailible si je suivois
» votre conseil , parce que je serois obligé
» de faire de terribles exemples , qui m'ô-
» teroient en peu de jours la gloire de ma
» clémence & l'amour de mes peuples ,
» que je prise autant & plus que ma cou-
» ronne. J'ai éprouvé en cent occasions
» la fidélité & la probité de Miron , qui
» n'a point de mauvaise intention ; mais ,
» sans doute , il a cru être obligé par le
» devoir de sa charge , d'agir ainsi qu'il a

(1) Prefixe , *Loco cit.*

» fait. S'il lui est échappé quelques paroles
 » inconsiderées, je les veux bien pardon-
 » ner à ses services passés. Après tout, si
 » cet homme affectoit d'être martyr du
 » public, je ne veux pas lui donner cette
 » gloire, ni m'attirer les noms de persé-
 » cuteur & de tyran. Il reçut donc humainement, continue Perefixe, les excuses & les très-humbles soumissions de Miron, & il révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour cette recherche des rentes qui avoit causé tant de bruit.

1605.

Au mois de décembre de cette année le roi rendit un édit par lequel S. M., voulant assurer la propriété des offices de judicature aux héritiers de ceux qui 'en étoient pourvus, ordonna que ceux-ci payeroient toutes les années le soixantième denier de la valeur de leur charge. Ce droit fut appelé la Paulette, du nom d'un nommé Paulet, qui en fut le premier traitant.

Cet édit excita les clameurs d'un grand nombre de personnes; il fut blâmé des uns & approuvé des autres. La justice doit être rendue gratuitement, disoit-on alors,

1605.

la vénalité & l'hérédité des charges sont contraires à la raison & à toutes les constitutions du droit & de l'équité; c'est ouvrir la porte à l'injustice, d'admettre dans les charges des particuliers riches, qui s'occuperont plutôt de jouir de leurs richesses, que de s'attacher à leurs devoirs. D'autres, en convenant que c'étoit un abus, soutenoient qu'il étoit plus supportable que celui qui se trouvoit dans la disposition des charges lorsqu'elles dépendoient uniquement de la volonté du prince. La faveur, les sollicitations & le crédit les faisoient souvent donner à des personnes peu instruites. Comme elles servoient de récompenses à ceux qui en étoient pourvus, ils cherchoient à s'y enrichir. Henri IV lui-même en avoit donné plusieurs à titre de gratification, quoiqu'il fût très-attentif à confier, sur-tout les premières places, aux personnes les plus sages & les plus éclairées. C'étoit le sentiment du cardinal de Richelieu. Il s'exprime ainsi dans son testament politique : « Rien ne donnant tant de moyens » au duc de Guise de se rendre puissant

» dans la Ligue contre le roi & son état ,
» que le grand nombre d'officiers , qu'a-
» voit introduits son crédit dans les prin-
» cipales villes du royaume , & j'ai appris
» du duc de Sully que cette considéra-
» tion fut le plus puissant motif qui porta
» le feu roi à l'établissement du droit an-
» nuel. P. 183. Et ensuite , toutes ces rai-
» sons rapportées ci-dessus , & beaucoup
» d'autres mûrement considérées jointes
» à la constitution présente de l'état , m'o-
» bligent de dire déterminément , au lieu
» de conclure au changement de ces deux
» établissemens , que , quoique la vénalité
» & l'hérédité des charges ne soient pas
» canoniques , & qu'il seroit à souhaiter
» que le mérite & la vertu eussent tou-
» jours été le prix des offices , cependant
» si la vénalité étoit ôtée , le désordre qu'
» proviendrait des brigues & des menées
» par lesquelles on pourvoiroit aux offices ,
» seroit plus grand que celui qui naît de
» la liberté de les acheter ou de les ven-
» dre. Et puisque la vertu des hommes
» n'est pas assez forte pour les porter à
» préférer toujours le mérite à la faveur ,

1605.

» il vaut mieux laisser la vénalité & le
» droit annuel que de les abolir ».

Quelles que fussent les vues de Henri, dont la première étoit assurément de se procurer un secours d'argent, il est certain que l'hérédité des charges donna plus de splendeur à la magistrature, & la remplit d'un plus grand nombre de sujets capables de rendre la justice. Les particuliers riches se sont trouvés honorés de posséder ces charges, quoiqu'elles fussent très-couteuses. Ils ont conçu que l'honneur & la considération dont jouissent ceux qui en sont pourvus, ne peuvent subsister sans la probité, la capacité & l'exactitude à remplir leur devoir. Ils rendent gratuitement la justice; car s'il en coûte des frais à plaider, ce ne sont pas les juges qui en profitent, ni qui en sont la cause, il faut les imputer à l'esprit d'injustice, d'intérêt & de chicane qui s'empare des plaideurs.

Quelle estime ne doit-on pas avoir pour des hommes riches, qui achètent fort cher des charges sans revenu, pour passer leur vie dans une occupation aussi désagréable, que celle de déchiffrer des monceaux im-

menfes de procédures, sous lesquels la vérité est ensevelie, & de pénétrer dans le labyrinthe de nos loix. 1605.

Il paroît que les plaintes qu'on avoit faites contre cet édit, ne subsisterent pas long-tems, puisque neuf années après l'assemblée des états généraux tenue à Paris au mois d'octobre 1614, le tiers-état demanda & obtint que ce droit continueroit d'être levé, comme il l'a été jusqu'à présent.

Henri étoit un prince dont le caractère, tout-à-fait porté du côté de la gaieté & de la bonne humeur, aimoit la plaisanterie : dans les tems même où il avoit les plus grandes affaires sur les bras, il ne pouvoit s'empêcher de rire & de dire de bons mots lorsque l'occasion s'en présentoit. Rosny, son surintendant des finances, avoit coutume de lui apporter ses etrennes le premier jour de l'année : s'étant rendu suivant cet usage au Louvre le premier janvier de cette année, & ne trouvant pas le roi dans sa chambre, on lui dit qu'il étoit dans celle de la reine, couché avec cette princesse. Il s'y rendit, gratta à la

1606.

1606.

porte , & s'étant nommé , il entendit qu'on disoit au roi , Sire , c'est M. le grand maître. « Venez, venez, Rosny, lui cria ce » prince, vous direz que je suis bien paresseux , mais ma femme ayant été un peu » incommodée de sa grossesse, & son mal » s'étant passé sur le minuit , nous nous » sommes endormis, & ne nous sommes » éveillés qu'à six heures. J'ai à vous parler en particulier : mais en attendant » que tant de gens soient sortis , voyons ce » que vous nous apportez pour nos étrennes , car je vois que vous avez là trois de » vos secrétaires avec des sacs de velours ».

« Sire , dit M. de Rosny , voilà trois » bourses de jettons d'or » : il les lui montra & lui en expliqua la devise, qui exprimoit l'amour des peuples pour S. M. « L'une de ces bourses, continua-t-il , est » pour vous ; l'autre pour la reine , & la » troisième pour monseigneur le dauphin. » Il y a dans le même sac huit bourses de » jettons d'argent, deux pour vous, deux » pour la reine , & quatre pour la Renouillere , Catherine Selvage, & telles autres

» personnes qu'il vous plaira, qui cou-
» chent dans la chambre de la reine. Il y
» a encore dans un autre sac vingt-cinq
» bourses de jettons d'argent pour être
» distribuées à monseigneur le dauphin,
» à madame de Montglat sa gouvernante,
» madame du Drou, mademoiselle de
» Piolant, aux nourrices & femmes-de-
» chambre de vos enfans. Dans le troisié-
» me sac il y en a trente de cent écus cha-
» cune, pour donner des étrennes à toutes
» les filles & femmes-de-chambre de la rei-
» ne. Mais, Rosny, dit le roi, leur donne-
» rez-vous leurs étrennes sans qu'elles vous
» viennent baiser? Vraiment, Sire, ré-
» pondit-il, depuis que vous le leur com-
» mandâtes un jour je n'ai eu que faire
» de les en prier, elles viennent bien me
» baiser d'elles-mêmes, sans que madame
» du Drou, qui est si dévote, fasse autre
» chose qu'en rire. Or ça, Rosny, conti-
» nua le roi du même ton, me direz-vous
» la vérité? Laquelle baisez-vous de meil-
» leur cœur, & trouvez-vous la plus belle?
» Ma foi, Sire, repartit-il, je ne saurois
» vous le dire; car j'ai bien d'autres choses

1606.

» à faire qu'à penser à l'amour & à juger
» quelle est la plus belle ; & je crois que
» elles pensent si peu à mon beau nez ,
» que moi au leur. Je les baise comme on
» fait des reliques , en présentant mon of-
» frandé ». Le roi ne put s'empêcher d'é-
clater de rire , & de dire à tous ceux qui
étoient dans la chambre : « Hé bien , ne
» voilà-t-il pas un prodigue financier , qui
» fait de si riches présens du bien de son
» maître pour des baisers ». Après s'être
encore un peu réjoui de cette idée : « Allez
» tous déjeuner , dit Henri aux courtisans ,
» & nous laissez un peu causer sur d'autres
» affaires de plus grande importance ».

Ce prince n'en avoit pourtant pas de
fort embarrassantes au commencement
de cette année , aussi passa-t-il le carna-
val en festins , en spectacles & autres amu-
semens. Cependant , quoiqu'il y prît beau-
coup de part , ils ne l'occupotent pas assez
pour le détourner de ses affaires sérieuses
auxquelles il travailloit avec beaucoup
d'assiduité.

Il en avoit une qu'il souhaitoit ardem-
ment de terminer , quoiqu'il n'en craignît

aucunes suites fâcheuses ; c'étoit la soumission qu'il vouloit exiger du maréchal de Bouillon. Il ne vouloit pas le perdre, mais il desiroit de lui faire sentir le poids de son autorité, le contenir par la suite dans son devoir, & le faire servir d'exemple aux autres grands du royaume.

1606.

Il étoit fort mécontent de ce seigneur, qui depuis quatre ans, avoit quitté la cour de France, pour se retirer chez les princes d'Allemagne, où il étoit errant, & d'où il faisoit des brigues féditieuses dans le royaume, sur-tout parmi les protestans. Il avoit été impliqué, comme nous l'avons dit, dans l'affaire du maréchal de Biron ; & au lieu de mériter son pardon par l'aveu de sa faute, comme le roi l'y avoit invité, il avoit trompé ce prince, & s'étoit éloigné de la cour, malgré la promesse qu'il avoit faite d'y rester. Il avoit fait une association avec les comtes d'Entragues & d'Auvergne. Plein de projets ambitieux, mais toujours mal concertés, il s'étoit flatté de se rendre en France le chef du parti protestant, par ses brigues & ses complots, dont il avoit donné des

1606.

preuves évidentes dans l'assemblée de Châtelleraut. Il étoit l'auteur des mouvemens qui s'étoient faits dans les provinces au-delà de la Loire, & qui avoient obligé le roi de s'y transporter avec son armée. Enfin il avoit été cause de la perte de plusieurs personnes qui avoient eu la tête tranchée.

Quoique le roi se fût emparé de la principauté de Turenne, & des places qui appartenoient au maréchal de Bouillon, dont il ne lui restoit plus que sa ville & sa forteresse de Sedan, qu'il croyoit imprenable; il étoit sourd aux sollicitations que ce prince lui faisoit faire de se rendre à son devoir, à des conditions très-honorables, & plus elles l'étoient, plus il s'imaginoit qu'on craignoit de l'attaquer : c'est pourquoi Henri prit la résolution d'employer la force contre lui.

Il ordonna au duc de Sully (car au commencement de cette année le roi avoit érigé la terre de Sully en duché-pairie) de préparer un équipage d'artillerie proportionné à l'idée qu'on avoit alors de la force de Sedan. Henri avoit formé

la résolution de se mettre à la tête de son armée, au commencement du printems.

1606.

Personne ne favoit encore son dessein; mais ayant un matin envoyé chercher Sully, il lui demanda, en présence de tous ses courtisans, s'il pensoit à faire le mémoire de l'artillerie, dont il auroit besoin pour attaquer Sedan, & Sully le lui ayant présenté, il le fit lire à haute voix, & dit ensuite: « Que le maréchal de Bouillon, quoique naturalisé Allemand, n'auroit peut-être pas oublié comme on parloit en France, qu'en tout cas il venoit de trouver un bon moyen pour le lui apprendre ».

Ce dessein, divulgué parmi les courtisans, ne fut pas exécuté si promptement, que le roi paroïssoit le souhaiter: il trouva des oppositions dans son conseil & à la cour, où beaucoup de personnes s'intéressoient pour le maréchal de Bouillon. On faisoit entendre au roi que Sedan étoit une place si forte, qu'il feroit peut-être trois années à la prendre. On lui insinuoit que le duc feroit soutenu par les protestans d'Allemagne; que ceux de France, parmi

1606.

lesquels il avoit un grand crédit , & dont il y en avoit plusieurs de mécontents , pourroient causer quelque soulèvement dans le royaume , si on le pouſſoit à bout.

Le duc de Sully faisoit tous ses efforts pour engager le roi à terminer promptement cette affaire ; & pour le tranquilliser sur les terreurs qu'on cherchoit à lui inspirer, il lui fit connoître que tout ce qu'on lui représentoit n'étoit que des chimeres, & qu'il lui suffiroit de se montrer à la tête de son armée pour obliger le duc à se soumettre. Sully, voyant qu'il ne pouvoit encore déterminer le roi, lui fit faire réflexion que ce qui empêchoit peut-être le duc de se rendre aux desirs de S. M. , étoit , qu'ayant fait des dépenses considérables pour fortifier Sedan, il avoit contracté des dettes qui le mettoient à l'étroit , & qu'en lui offrant deux cens mille écus pour les payer , avec d'autres propositions honnêtes, il seroit moins difficile ; que d'ailleurs, par ce moyen, S. M. en épargneroit six cens mille que lui coûteroit son armement. Le roi trouva bon qu'on employât encore cette dernière ressource : mais le

duc répondit si mal à ces avances, & dans des termes si équivoques & si pleins d'orgueil & de vanité, que ce prince prit enfin le parti d'employer la force.

1606.

Ce qui acheva de déterminer le roi, c'est que le duc de Sully trouva le secret d'avoir un plan exact de Sedan, & le lui fit voir: comme ce prince étoit connoisseur, il en remarqua si bien les défauts, qu'il sentit que cette place n'étoit pas imprenable, comme on le publioit. D'ailleurs il fut instruit que rien ne remuoit en Allemagne pour le duc de Bouillon; & quelques puissances étrangères ayant voulu intercéder en sa faveur auprès du roi, il leur fit entendre qu'il ne trouvoit pas bon que des étrangers se mêlassent d'un différend, dans lequel il n'exigeoit d'un de ses sujets que la soumission, l'obéissance & la fidélité qui lui étoient dues. On fut même que le roi d'Angleterre ayant été sollicité de parler en faveur du duc, lui avoit fait dire qu'il ne se mêleroit point de cette affaire.

Henri partit de Paris le 15 mars, pour se mettre à la tête de ses troupes, & se

1606.

rendit le 30 à Mouſon , où il avoit marqué pour ce jour le rendez-vous à ſon régiment des gardes. La reine fut du voyage avec une partie de la cour. Cette princeſſe étoit favorablement diſpoſée en faveur du duc de Bouillon , & elle contribua de ſon côté à rendre l'accommodement plus facile.

Lorſque le duc vit que le roi ſ'avançoit à la tête de ſon armée , il ſentit qu'il alloit ſuccomber à la force , & que toutes ſes ſoupleſſes étoient inutiles ; il parla d'un ton moins haut , & fit faire au roi des propoſitions plus raiſonnables. Tant de perſonnes s'intéreſſerent pour lui , que ce prince voulut bien mettre l'affaire en négociation. Villeroy en fut chargé , & le traité fut conclu. Il avoit pour titre : *Articles de la protection de Sedan & de Raucour*. Le duc promit de livrer Sedan & ſa fortereſſe , à condition que le roi lui accorderoit une abolition générale , & le rétabliroit dans ſes bonnes grâces. Le traité ayant été ſigné , il vint à Donchery trouver Henri ; il ſe jetta à ſes genoux en préſence de la reine , & lui de-

manda pardon de tout le passé. Le roi le lui accorda , & les lettres d'abolition furent aussi-tôt expédiées. Netancourt entra dans le château de Sedan avec une garnison , pour y demeurer pendant quatre années , aux termes du traité. Le duc de Bouillon fut fort heureux d'en être quitte à si bon marché ; mais il y avoit tant de ressources dans la clémence & dans la bonté de Henri , qu'elles ne manquèrent jamais à ceux qui rentrèrent de bonne foi dans la soumission. Il rendit au duc de Bouillon ses-bonnes graces , & le traita toujours depuis avec autant de bonté & de familiarité que s'il ne se fût point écarté de son devoir. Si le roi avoit suivi le conseil des courtisans, il n'auroit jamais terminé cette affaire avec cette facilité, tant on lui rendoit la chose difficile , par les grands inconvéniens qu'on lui faisoit entrevoir : aussi avoit-il besoin de toute sa fermeté pour braver leurs discours , & assurer son autorité, dont la plupart des seigneurs étoient jaloux. Lorsqu'il fut maître de Sedan , il écrivit en ces termes à la princesse d'Orange , qui avoit fait ses

1606,

1606.

efforts pour engager le duc à s'accommoder : « Ma cousine , je dirai , comme fit
» César , *veni , vidi , vici* , je suis venu ,
» j'ai vu , j'ai vaincu : ou , comme dit
» la chanson , trois jours durèrent mes
» amours , & se finirent en trois jours ,
» tant j'étois amoureux de Sedan. Vous
» pouvez maintenant dire si je suis véritable ou non , & si je savois mieux l'état
» de cette place , que ceux qui vouloient
» me faire croire que je ne la prendrois de
» trois ans ». Le roi eut la bonté de la remettre au duc de Bouillon un mois après , bien sûr qu'il ne pouvoit en faire aucun mauvais usage , aimant mieux , disoit-il , le voir à Sedan que dans les cours d'Allemagne.

Henri fit son entrée dans cette place avec la reine ; & après y avoir séjourné trois jours , il revint à Paris à petites journées. Il eut le plaisir de voir son peuple accourir sur son passage pour le combler de bénédictions , lui souhaiter toutes sortes de prospérités , & le remercier du bonheur & de la tranquillité qu'il leur procuroit par sa sagesse & sa prudence.

La ville de Paris voulut aussi témoigner à son roi le plaisir & la joie qu'elle avoit de le revoir. Le jour qu'elle s'étoit remise sous son obéissance , avoit été un jour de tumulte & de crainte ; il y étoit entré, pour ainsi dire , par les portes de la guerre. Quoique la plus grande partie des habitans eût contribué à cette heureuse journée, cependant l'unanimité n'avoit pas régné dans leurs sentimens, la crainte avoit suspendu l'effusion de leur cœur. Depuis ce tems-là , quoiqu'il y fût venu plusieurs fois , il n'y avoit pas reçu ces acclamations que des sujets affectionnés ont accoutumé d'employer pour féliciter leurs princes sur leurs heureux succès. Les Parisiens firent prier S. M. par leurs magistrats , d'entrer dans leur ville avec un éclat digne de sa puissance & de ses prospérités. Pour leur donner cette satisfaction , il partit d'assez bonne heure de la Roquette , où il avoit dîné ; si-tôt qu'il entra dans le fauxbourg S. Antoine , plusieurs salves de boîtes & de canons que le duc de Sully avoit fait préparer à la Bastille & à l'Arseual, annoncerent sa marche.

1606.

Il étoit précédé par plus de huit cens seigneurs & gentilshommes à cheval , magnifiquement habillés : devant le roi , marchoient les quatre princes du sang , richement vêtus. Le prince de Condé & le prince de Conti étoient les plus proches de S. M. Plusieurs princes & ducs & tous les seigneurs de la cour , suivoient dans le plus bel ordre. Le roi , monté sur un superbe cheval , se faisoit distinguer par son air majestueux. On voyoit regner la satisfaction sur son visage : il saluoit les dames qui étoient aux fenêtres des principaux hôtels , & qu'on lui faisoit remarquer. Lorsqu'il fut à la porte S. Antoine , les prévôt des marchands & échevins , accompagnés des principaux bourgeois , le complimenterent sur son heureux retour. Toute la ville retentissoit d'un bruit confus d'acclamations & d'artillerie , avec lesquels un peuple innombrable , répandu dans les rues , tendues des plus belles tapisseries , lui témoignoit son zele & sa vénération. La foule étoit si grande , qu'il ne put arriver au Louvre qu'à la nuit. Toutes les maisons furent alors illuminées.

nées. Le roi qui jouissoit de cette satisfaction, si naturelle aux ames bienfaisantes, ne pouvoit s'empêcher de témoigner à toute sa cour la joie qu'il ressentoit. *Je suis bien récompensé*, disoit-il à tout le monde, *des peines & des travaux que j'ai soufferts, & des soins que je me suis donnés, puisque je trouve un peuple si reconnoissant.*

Ce prince avoit bien lieu d'être content : tous les troubles de son royaume étoient éteints : il avoit réuni, pour ainsi dire, les catholiques & les protestans, & les avoit forcés de vivre tranquillement les uns avec les autres ; ce que la fausse politique de Catherine de Médicis & des princes ses enfans n'avoit pu faire pendant vingt-huit ans. Juste estimateur du mérite, il récompensoit sans aucune prédilection, les talens & les belles actions. Il avoit trouvé le secret de tenir la balance si égale entre les deux religions, qu'il étoit en état d'arrêter, par le moyen de l'une, celle qui voudroit troubler l'état. Il avoit amené les choses à ce point, en faisant exécuter avec la plus grande fermeté,

— ses résolutions, lesquelles il ne prenoit
1606. qu'après de mûres réflexions.

Il ne bornoit pas ses vues seulement à l'administration de ses états, il les étendoit jusques sur ceux de ses voisins, dont il cherchoit par toutes sortes de voies à conserver la tranquillité. La réputation qu'il avoit acquise étoit si grande, qu'il devint l'arbitre de tous les démêlés.

La France pensa perdre un si grand monarque par un accident imprévu, arrivé le 9 juin de cette année: il revenoit de S. Germain-en-Laye avec la reine; M. de Vendôme, la princesse de Conti & le duc de Montpensier étoient avec eux dans le même carrosse. En entrant à Neuilly, dans le bac, qui n'avoit apparemment pas de parapets, les deux chevaux de volée tirant trop à côté tombèrent dans l'eau & y entraînerent le carrosse. Les seigneurs qui l'accompagnoient à cheval, se jetterent aussi-tôt dans la rivière vers l'endroit où ils avoient vu tomber le roi, lequel étant retiré du danger, se jetta aussi-tôt dans l'eau, car il étoit bon nageur, pour aider à sauver la reine & M. de Vendôme.

La reine fut garantie du péril par la Châtaigneraie , qui , s'étant précipité , la prit par les cheveux. Cet accident guérit le roi , dit le Journal de l'Etoile , « d'un grand mal » dedent qu'il avoit , dont le danger passé » ils'en gaussa, disant que jamais il n'y avoit » trouvé meilleure recette ; au reste qu'ils » avoient mangé trop salé à dîner , & qu'on » les avoit voulu faire boire après » (1).

Henri avoit l'ame trop élevée pour se livrer à l'oisiveté. Son génie actif & vigilant le tenoit continuellement occupé , il se faisoit instruire de tout , & décidoit lui-même de tout. Il passa le reste de cette année à mettre le plus grand ordre dans ses finances , & à faire rendre la justice avec la plus grande exactitude. Il fut sur-tout loué d'avoir refusé la grace d'un nommé la Martiniere, fils d'un maître des comptes , qui avoit assassiné de quinze coups de poignard sa propre sœur , femme du chevalier du Guet. Le roi répondit à M. le Grand , qui l'importunoit à ce sujet : « Je vous en donne les cendres lors-

(1) Mémoires de l'Etoile , année 1606.

1606. « qu'on en aura fait bonne justice ». A un autre seigneur qui le sollicitoit pour la même chose : « Si j'étois pere de ce misérable , je ne voudrois pas demander sa » grace ». Et à un troisième il fit cette réponse remarquable : « Ventre-saint-gris , » j'ai assez de pechés sur ma tête , sans y » mettre encore celui-là » !

Il faisoit un agréable mélange des affaires avec son plaisir, dont il n'usoit qu'en galant homme ; c'est-à-dire sans jamais s'y livrer avec excès. La chasse , la bonne chere , les conversations agréables & spirituelles remplissoient les moments qu'il prenoit pour se délasser.

Un jour qu'il avoit été à la chasse de grand matin (1), & qu'il rentroit au Louvre dans une disposition d'esprit que sa bonne santé & l'heureuse situation de ses affaires égayoient encore , il monta dans la grand'salle en tenant les perdreaux qu'il avoit pris. Appercevant Coquet , c'étoit l'un des maîtres-d'hôtel , il lui cria : « Coquet , Coquet , vous ne devez pas

(1) Mémoires de Sully , livre 23.

» nous plaindre à dîner à Roquelaure ,
» Termes, Fontenac, Rambure & moi ,
» car nous apportons de quoi nous trai-
» ter; mais allez promptement faire met-
» tre la broche, & leur réservant leur
» part, faites qu'il y en ait huit pour ma
» femme & moi; Bonneval, que voilà,
» lui portera les siens, & lui dira que je
» vais boire à sa santé ». Comme il en
faisoit le partage, arriva la Crielle, &
avec lui Parfait, homme d'humeur fort
joyeuse, qui portoit un grand bassin doré
couvert d'une serviette; il cria par deux
fois: « Sire, Sire, embrassez-moi la cuisse,
» car j'en ai quantité & de fort bons.
» Voilà Parfait bien réjoui, dit le roi, ce-
» la lui fera faire un doigt de lard sur les
» côtes; je vois bien qu'il m'apporte de
» bons melons, j'en suis bien-aïse, car
» j'en veux manger aujourd'hui tout mon
» saoul; ils ne me font jamais de mal
» quand ils sont fort bons, que je les
» mange ayant grand'faim & avant la
» viande, comme l'ordonnent les méde-
» cins ». En entrant dans sa chambre il
vit arriver Fourcy, Beringhen & la Font.

1606.

Ce dernier portoit un gros paquet enveloppé. « La Font, lui dit Henri, m'apportez-vous quelque ragoût pour mon dîner ? Oui, Sire, répondit Beringhen, mais ce sont des viandes creuses qui ne sont bonnes qu'à repaître la vue. Ce n'est pas là ce qu'il me faut, répondit le roi, car je meurs de faim, & veux dîner avant toutes choses. Mais encore, la Font, qu'est-ce que cela ? Sire, dit Fourcy, ce sont des modèles de différentes étoffes, de tapis & de tapisseries que vos meilleurs manufacturiers veulent entreprendre de faire. Cela sera bon après dîner, répliqua Henri, pour le montrer à ma femme, & puis aussi-bien me vient-il de souvenir d'un homme avec lequel je ne suis pas toujours d'accord en tout, principalement lorsqu'il est question de ce que vous savez qu'il appelle des babioles & des bagatelles. Il me dit souvent qu'il ne trouve rien de beau ni de bien fait, quand il coûte le double de sa vraie valeur. Fourcy, vous devinez celui dont je veux parler ; envoyez-le chercher en diligence : qu'on

» lui mène plutôt un de mes carrosses,
 » ou le vôtre ». C'étoit le duc de Sully,
 qui fut averti chez madame de Guise,
 où il dînoit, que le roi le demandoit.
 S'étant rendu au Louvre aussi-tôt, lorsqu'
 ce prince le vit entrer dans sa cham-
 bre, où il étoit encore à table, il lui dit :
 « Il n'est pas possible que vous veniez de
 » l'Arseñal ? Cela est vrai, Sire, répondit
 » Sully ; j'ai dîné chez madame de Guise.
 » Cette maison, répliqua le roi, vous ap-
 » parente & vous aime fort, dont je suis
 » très-aise ; car je suis persuadé que tant
 » qu'ils vous croiront, comme ils m'ont
 » fait dire qu'ils étoient résolus de faire,
 » ils ne feront jamais rien qui nuise à ma
 » personne ni à mon état. Sire, lui dit
 » Sully, V. M. me dit cela d'une si belle
 » maniere, que je vois bien qu'elle est
 » en bonne humeur, & plus contente
 » de moi qu'elle n'étoit il y a quinze jours.
 » Quoi ! vous souvient-il encore de cela,
 » interrompit ce prince ? Oh que non fait
 » pas à moi. Ne savez-vous pas bien que
 » nos petits dépits ne doivent jamais passer
 » vingt-quatre heures ? Je fais que cela ne

1606.

» vous a pas empêché, dès le lendemain
» de ma colere, d'entreprendre une bonne
» affaire pour mes finances.

» Il y a plus de trois mois, dit ensuite
» Henri, avec beaucoup de gaieté, que je
» ne me suis trouvé si léger, étant monté à
» cheval sans aides & sans montoir. J'ai
» eu un fort beau jour de chasse. Mes
» oiseaux ont si bien volé, mes lévriers
» si bien couru, que ceux-là ont pris for-
» ce perdreaux, & ceux-ci trois grands le-
» vrauts. J'ai mangé d'excellents melons
» & de très-bonnes cailles; & pour vous
» faire voir, continua ce prince, que
» tout conspire à ma bonne humeur, on
» me mande de Provence, que les brouil-
» leries de Marseille sont entièrement
» apaisées; & de plusieurs autres Pro-
» vinces, que jamais l'année n'a été si
» fertile, & que mon peuple sera riche si
» je veux ouvrir les traites. J'ai reçu avis
» d'Italie que les choses s'y dispoient
» de façon que j'aurai l'honneur & la gloi-
» re d'avoir réconcilié les Vénitiens avec
» le pape. Bongars me fait savoir d'Alle-
» magne que le landgrave de Hesse m'ac-

» quiert tous les jours de nouveaux amis ,
 » alliés & serviteurs assurés. Buzenval a
 » écrit à Villeroy que les Espagnols & les
 » Flamands sont réduits à un tel point de
 » foiblesse , qu'ils seront contraints d'en-
 » tendre à une paix ou à une treve, dont il
 » faudra de nécessité que je sois le médiateur
 » & le protecteur ; ce sera pour commen-
 » cer à me rendre le conciliateur de tous
 » les différens entre les princes chrétiens ;
 » & pour surcroit de satisfaction , ajouta
 » le roi d'un air enjoué, me voilà à table
 » environné de ces gens que vous voyez ,
 » de l'affection desquels je suis très-assu-
 » ré (1), & que vous jugez très-capables
 » de m'entretenir de discours utiles &
 » agréables.

» Cependant je ne laisserai pas passer
 » tout ce qu'ils m'ont dit , sans y con-
 » tredire quelque chose. J'avoue que tou-
 » tes leurs louanges ne m'empêchent pas
 » de sentir que j'ai mes défauts ; & quant à
 » leurs complimens sur mon bonheur ,

(1) C'étoit du Perron le jeune , Gutron , des
 Yvetaux , Chaumont , & les peres Cotton &
 Gauthier.

1606.

» s'ils avoient toujours été près de ma
 » personne, depuis la mort du roi mon
 » pere, ils auroient vu qu'il en faudroit
 » bien rabattre, & que mes méchans
 » momens avoient bien passé les bons :
 » sur quoi ce prince fit réflexion, qu'il
 » n'avoit pas encore tant souffert de ses
 » ennemis déclarés, que de l'ingratitude
 » & de l'abandon de plusieurs de ceux
 » qui se disoient ses amis & ses alliés, ou
 » ses sujets & serviteurs ».

Ces discours qui d'enjoués étoient de-
 venus sérieux, furent interrompus par la
 présence de la reine, qui dans le moment
 sortit de sa chambre pour entrer dans son
 cabinet. Le roi se leva de table pour aller
 au-devant d'elle, en lui disant, du plus
 loin qu'il la vit : « Eh bien, ma mie, ne
 » vous ai-je pas envoyé de bons melons,
 » de bons perdreaux & de bonnes cailles ?
 » Si vous avez eu aussi bon appétit que
 » moi, vous avez fait bonne chere; car
 » je n'ai jamais tant mangé, ni été de si
 » bonne humeur : demandez-le à Rosny,
 » il vous en dira le sujet, & vous contera
 » toutes les bonnes nouvelles que j'ai re-

« ques ». La reine qui se trouvoit aussi dans une agréable situation d'esprit, lui répondit que pour contribuer de son côté à divertir S. M., elle avoit fait préparer un ballet & une comédie; le ballet représentant les félicités de l'âge d'or, & la comédie, les différens amusemens des quatre saisons de l'année. « Que je suis aise, ma mie, lui dit Henri, de vous voir de si bonne humeur, vivons, je vous prie, toujours de même ».

C'est ainsi que ce prince savoit mêler le sérieux avec l'enjouement; il avoit un fond de gaieté inépuisable & qui ne le quittoit presque jamais. Si quelquefois on le voyoit de mauvaise humeur, il falloit qu'il eût des affaires bien fâcheuses, encore cette mauvaise humeur ne duroit-elle pas long-tems. Jamais il ne disoit rien de désagréable à personne, ou si sa vivacité naturelle lui faisoit échapper quelque parole choquante, il satisfaisoit ceux qu'il croyoit avoir offensés sans sujet.

Ce qui lui arriva à peu près dans le même tems, en est une preuve. Etant venu à l' Arsenal s'entretenir avec le duc

1606.

de Sully de quelqu'intrigue de galanterie , car il étoit le plus intime dépositaire des secrets de son cœur , celui-ci fit une remontrance si vive au roi qu'il se mit dans une furieuse colère , & le quitta brusquement , en disant tout haut : « Voilà un homme que je ne saurois » plus souffrir , il ne fait jamais que me » contredire & trouver mauvais tout ce » que je veux ; mais pardieu ! je m'en ferai » obéir : je ne le verrai de quinze jours ».

Le duc de Sully fut bien surpris le lendemain dès sept heures du matin , d'entendre frapper à la porte de son cabinet : ayant demandé *qui est là ?* il entendit répondre : *c'est le roi* , qu'il reconnut au son de sa voix ; & ayant ouvert : « Que faifiez- » vous-là , mon ami , lui dit ce prince , & » depuis quand y êtes-vous ? Depuis trois » heures du matin , reprit Sully. Eh bien , » dit Henri à Roquelaure qui l'accompa- » gnoit , pour combien voudriez-vous me » ner cette vie là ! Pardieu , Sire , non pas » pour tous vos trésors , répondit Roque- » laure ». Le roi fit sortir tout le monde , & commença à entretenir Sully ; & voyant

qu'il lui parloit froidement : « Oh, oh, —
 » vous faites le réservé, dit-il en souriant, 1606.
 » & lui donnant un petit coup sur la joue ;
 » vous êtes encore en colere d'hier ? Je n'y
 » suis plus moi. Là, là, embrassez-moi, &
 » vivons ensemble avec la même liberté
 » que vous aviez accoutumé ; car je vous
 » connois bien : si vous faisiez autrement,
 » ce seroit signe que vous ne vous soucie-
 » riez plus de mes affaires. Quoique je me
 » fâche quelquefois, dit-il avec cette can-
 » deur qui lui étoit naturelle, je veux que
 » vous le souffriez ; car je ne vous en aime
 » pas moins : au contraire, dès l'heure que
 » vous ne me contredirez plus dans les
 » choses que je fais bien qui ne sont pas
 » de votre goût, je croirai que vous ne
 » m'aimerez plus ».

Après un entretien qui fut assez long,
 le roi sortit ; en quittant Sully il l'em-
 brassa, & dit à ceux qui l'attendoient :
 « Il y en a d'assez fots pour croire que
 » quand je me mets en colere contre
 » M. de Sully c'est à bon escient, & pour
 » long-tems ; mais tout au contraire : car
 » quand je viens à considérer qu'il ne me

1606.

» remontre, ou ne me contredit que pour
» mon honneur, ma grandeur & le bien
» de mes affaires, & jamais pour les sien-
» nes, je l'en aime mieux & je suis im-
» patient de le lui dire ».

Quoiqu'il parût souvent en public que le roi & son ministre n'étoient pas d'accord, cependant les courtisans n'en étoient pas la dupe. Le bruit couroit assez communément que lorsqu'ils paroissent d'avis opposé, c'étoit après en être convenus ensemble en particulier; & peut-être Henri, qui connoissoit sa trop grande facilité, & qui ne pouvoit résister aux importunités, permettoit-il en secret à Sully de le contredire ouvertement, & de s'opposer jusqu'à un certain point à ses volontés.

J'en rapporterai un fait tiré des Mémoires sur l'histoire de France, année 1609. Sully avoit surpris une lettre du P. Cotton, qui mandoit à un jésuite de Moulins toutes les nouvelles de la cour: le roi en fut très-irrité, parce que cette lettre contenoit des choses que S. M. n'avoit communiquées qu'à ce pere. Sully

fut aussi un peu piqué de cette lettre ,
où Cotton mandoit à son confrere : *Tout*

1606.

est rapatrié avec l'homme de l' Arsenal.

« Sur la fin de cette année les jésuites ,

» ayant obtenu du roi un don de cent

» mille francs pour achever le bâtiment de

» leur chapelle de la Flèche , se retirerent

» vers M. de Sully pour en être payés. Le

» P. Cotton lui dit , avec sa douceur or-

» dinaire , que S. M. leur ayant fait un

» petit don de cent mille livres , il le

» prioit de le faire payer. A quoi le duc

» répondit : Appelez-vous cent mille li-

» vres pour vous un petit don ? Le roi

» vous en donne trop ; je ne vous don-

» nerai rien. Quelle est la raison de ce

» refus , demanda le P. Cotton ? Ce n'est

» pas à vous , répliqua le duc , que je la

» veux & dois rendre ; je la rendrai au

» roi. Le P. Cotton s'en plaignit au roi ,

» qui tança publiquement le duc , &

» dit qu'il vouloit que son mandement

» eût lieu ; mais M. de Sully ne fit rien

» de ce que le roi avoit ordonné pour la

» chapelle des jésuites à la Flèche ». Ce

qui porte à croire que la convention

1606.

faite entre S. M. & le duc pouvoit bien avoir lieu : « c'est que S. M., ajoute cet » écrivain , donna à M. de Sully , précieusement dans ce même tems , trente » mille écus pour ses étrennes , au lieu » de vingt mille qu'elle avoit accoutumé » de lui donner, dont les jésuites ne furent guère contents ».

Ce fut dans ces sortes d'occupations que le roi passa le reste de l'année 1606. Il s'éleva cependant sur la fin quelques querelles entre les catholiques & les huguenots , qui se regardoient toujours de mauvais œil. Ceux-ci furent insultés plusieurs fois lorsqu'ils alloient au prêche à Charenton , ou lorsqu'ils en revenoient. Les outrages furent poussés si loin , qu'il s'en fallut peu qu'ils n'excitassent une sédition. Le roi , voulant arrêter ces défordres , ordonna de faire dresser à la porte S. Antoine une potence pour y attacher le premier , de quelque religion qu'il fût , qui oseroit attenter quelque chose contre le repos public. Il y eut contestation entre le lieutenant civil & le lieutenant criminel , pour sçavoir auquel des deux il appar-

tenoit de faire planter cette potence : mais le chevalier du Guet les accommoda par une plaisanterie : il dit qu'il en falloit planter deux , & que chacun auroit la sienne.

1607A

L'année 1607 est mémorable par l'accommodement du différent qui s'étoit élevé entre le pape Paul V & les Vénitiens : le roi fut leur médiateur , il se conduisit dans cette affaire avec tant de sagesse , que les Etats-généraux des Provinces-unies supplierent ensuite ce prince de leur accorder ses bons offices , pour engager le roi d'Espagne à faire la paix avec eux ; ce qu'il fit à la satisfaction de toutes les puissances de l'Europe. Je commencerai par l'affaire des Vénitiens , qui fut terminée la premiere.

Le trône pontifical étoit occupé par un pape dont la conduite , un peu trop impérieuse , fut sur le point de causer en Italie une guerre qui pouvoit avoir les plus fâcheuses suites , sur-tout dans la situation où se trouvoient les affaires de l'Europe. L'intérêt des puissances de l'Italie étoit de conserver la paix entr'elles , & de

1607.

se tenir unies contre l'Espagne, qui, quoique fort déchue de son ancienne splendeur, ne pouvoit se départir des projets ambitieux formés par Philippe II, & que les ministres de Philippe III continuoient de vouloir exécuter.

Paul V, fâché sans doute de voir l'autorité pontificale considérablement diminuée dans l'Europe, par la soustraction de plusieurs nations à l'obéissance du saint Siége, prit la résolution de la relever le plus qu'il lui seroit possible, sans faire assez de réflexions aux désordres que Leon X & Clément VII avoient causés dans l'église, pour avoir voulu faire un usage immodéré de leur autorité.

Résolu de maintenir les immunités ecclésiastiques, il commença par l'Italie, où elles ont beaucoup plus d'étendue que par-tout ailleurs, & fit respecter son autorité à Gênes, à Luques & à Naples, malgré les efforts que firent les Espagnols pour s'y opposer. Lorsqu'un homme a formé des projets, lorsqu'il croit avoir la justice de son côté, & lorsqu'il voit réussir ses premières tentatives, il s'imagine que

rien ne peut ni ne doit lui résister, surtout s'il se laisse guider par la passion qui l'empêche ordinairement de consulter la prudence & la raison. 1607.

Paul V crut entrevoir dans la conduite des Vénitiens un mépris décidé de l'autorité pontificale. Le 10 janvier 1603, & le 26 mars 1605, avant l'exaltation de ce pontife, ces républicains avoient rendu deux decrets, dont le premier défendoit de bâtir, sans leur permission, aucune nouvelle église dans l'étendue des états de leur seigneurie; & l'autre interdisoit aux ecclésiastiques & gens de main-morte la faculté d'acquérir des biens-fonds. Le pape, qui cherchoit l'occasion de faire révoquer ces decrets, la trouva dans la connoissance que le tribunal séculier de la république avoit prise des crimes commis par un chanoine de Vicence, & par le comte Valdemarino-Brandelino, abbé de Nervesa, qui étoient deux grands scélérats. Le pape, instruit de ce dernier fait, déclara à l'ambassadeur de Venise à Rome, qu'il vouloit que la seigneurie fût remettre entre les mains

1607.

de son nonce les deux prisonniers, qui ne pouvoient être jugés qu'au tribunal ecclésiastique, & qu'elle révoquât ses deux decrets. La seigneurie ayant refusé de donner au pape cette satisfaction, il excommunia le doge Léonard Donato & le sénat, & jetta l'interdit sur tous les états de Venise. Cette excommunication pensa causer beaucoup de désordres; mais la seigneurie prit de si justes mesures que l'interdit ne fut point observé, & le service divin continua d'être célébré dans les églises. Ceux qui aimèrent mieux obéir au pape qu'au sénat, furent obligés de se retirer; les jésuites & les capucins furent de ce nombre. On rapporte que le podestat de Padoue ayant demandé au grand-vicaire de l'évêque comment il agiroit en cette occasion, celui-ci avoit répondu qu'il feroit ce que le Saint-Esprit lui inspireroit; & que le podestat lui avoit répliqué que le Saint-Esprit avoit déjà inspiré au conseil des Dix de faire pendre tous ceux qui refuseroient d'obéir au sénat. Les ambassadeurs de l'empereur, du roi d'Espagne & du duc de Savoye.

garderent l'interdit, & ne se trouverent plus dans l'église de S. Marc avec le doge; M. de Fresne - Canaye, ambassadeur de France s'y trouva comme à son ordinaire, sans que le pape parût le trouver mauvais. Les théologiens & les canonistes publièrent plusieurs écrits pour & contre, qui ne servirent qu'à irriter davantage les deux partis, bien loin de les accorder sur leurs prétentions respectives, aucun des deux ne voulant se relâcher. Cependant les choses s'aigrirent si fort qu'on fut sur le point d'en venir à une guerre ouverte. La cour d'Espagne ne vouloit, dans le fond, ni n'étoit en état d'y prendre part; mais elle eut souhaité que ces deux puissances l'eussent fait, afin de les voir affoiblir l'une & l'autre: ses ministres faisoient leurs efforts pour irriter le pape de plus en plus, & Philippe III lui avoit écrit une lettre par laquelle il lui offroit toutes les forces de ses états pour le défendre. Le pape avoit levé des troupes & faisoit assembler son armée auprès de Ferrare, sous les ordres de Ranuce Farnèse, duc de Parme; & les Vénitiens avoient soudoyé six

1607.

mille Grifons, & leur avoient donné rendez-vous à Soncino sur les frontieres du Milanois.

Quoique le roi de France eût aussi fait faire offre de son secours au pape, il lui avoit fait insinuer en même-tems par le cardinal du Perron & par M. d'Alincourt son ambassadeur à Rome, qu'il seroit plus décent & plus avantageux à S. S. de travailler avec la république à un accommodement pour lequel il offroit sa médiation. Ce prince n'étoit plus comme on parloit autrefois à Rome, cet hérétique relaps, excommunié & réaggravé. La sagesse & la prudence de sa conduite y avoient réuni tous les esprits en sa faveur : il étoit aimé, honoré & respecté de toute la cour de Rome & des princes d'Italie plus qu'aucun autre potentat de l'Europe. Le pape avoit pour lui une considération toute particuliere : il avoit même fait témoigner aux ministres du roi la satisfaction qu'il auroit, s'il vouloit lui procurer ses bons offices, & qu'il étoit le seul prince de la chrétienté, auquel il voulût confier ses intérêts ; car il commençoit à se re-

pentir d'avoir fait tant d'éclat : & il fit sentir à l'ambassadeur de France que si les dernières lettres qu'il lui avoit présentées de la part du roi étoient arrivées trois ou quatre jours plutôt , il auroit suspendu ce qu'il avoit fait contre les Vénitiens.

 1607.

Le roi , informé par le nonce en France de la disposition où le pape étoit , avoit fait partir pour Rome au mois d'octobre de l'année 1606 , le cardinal de Joyeuse (1), qui étoit fort versé dans les affaires de cette cour , & avoit un grand crédit

(1) François , Cardinal de Joyeuse , le second des sept enfans de Guillaume de Joyeuse II du nom , maréchal de France. Après la mort de Henri III il avoit reconnu pour son successeur Henri IV , quoique calviniste , & fut toujours très-attaché à la personne de ce prince : il avoit été , comme nous l'avons dit , un des plus ardens sollicitateurs de son absolution. Il fut archevêque de Narbonne , de Toulouse , & ensuite de Rouen : il fit la cérémonie du couronnement de Marie de Médicis à Saint-Denis le 13 mai 1610 , tint sur les fonts de baptême Louis XIII , qu'il sacra à Reims le 17 octobre de la même année ; & mourut doyen du sacré collège le 27 août 1615 , âgé de cinquante-trois ans.

1607.

— dans le sacré collège. Il avoit pris le prétexte d'aller résider pendant quelque tems à Rome comme cardinal ; mais c'étoit pour travailler à terminer cette affaire. Il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1607 , & ensuite , de l'agrément du pape , il se rendit à Venise.

Le cardinal de Joyeuse à son arrivée n'avoit pas trouvé les choses aussi disposées qu'il l'avoit espéré pour un accommodement. On fit différentes propositions qui ne furent pas acceptées ; on ne vouloit se relâcher sur rien de part ni d'autre : il fallut mettre en œuvre toutes ces petites ruses ordinaires dans les négociations , & qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de la politique. On demandoit beaucoup pour obtenir peu de chose , afin de se faire un mérite d'abandonner de grandes prétentions. On affectoit de vouloir tout rompre , on paroissoit plus éloigné que jamais , dans le tems qu'on avoit plus envie de se rapprocher. On cherchoit à s'intimider réciproquement , en affectant de faire des préparatifs extraordinaires pour la guerre. Le pape , les
Espagnols

Espagnols & la république se mettoient en devoir d'attaquer ou de se défendre; le roi lui-même armoit à tout événement.

 1607.

Comme les affaires paroïssent s'acheminer à un accommodement, le duc de Lerme, premier ministre d'Espagne, envoya à Venise dom François de Castro, son neveu, gouverneur de Gayette, quoiqu'il fût un de ceux qui avoient le plus travaillé à fomentier le différend. Le ministre d'Espagne desiroit que le roi son maître eût quelque part à la conclusion de la paix, supposé qu'on pût parvenir à la faire. Mais le pape se défioit trop des Espagnols pour agréer leur médiation. Les Vénitiens de leur côté préféroient aussi celle du roi de France; en sorte que tout le monde se tint si fort sur la réserve avec dom François de Castro, qu'on ne lui donna aucune connoissance de ce qui se passoit.

Le cardinal de Joyeuse se conduisit d'ailleurs avec tant de prudence, qu'il applanit toutes les difficultés. Il convint avec les Vénitiens des articles suivans :

Que l'exécution des decrets qui con-

Tome IV.

E

1607.

cernoient les ecclésiastiques feroit suspendue jusqu'à ce qu'on pût prendre des arrangemens à ce sujet; que les deux prisonniers feroient remis entre les mains d'une personne déléguée par le pape; que les édits publiés contre l'interdit seroient révoqués; qu'à l'exception des jésuites, les religieux qui s'étoient retirés des terres de la seigneurie feroient rétablis, & que le pape de son côté leveroit l'interdit.

Le cardinal de Joyeuse se rendit à Rome pour faire agréer au pape ces conventions; mais il eut bien de la peine à vaincre la résistance de sa sainteté sur deux points: l'un étoit le rétablissement des jésuites, que les Vénitiens refusoient obstinément; l'autre étoit le lieu où devoit se faire la révocation des censures. Ces deux articles pensèrent rompre l'accommodement auquel les Espagnols, fâchés de n'y avoir aucune part, tâchoient de mettre obstacle. Dom François de Castro avoit même écrit de Venise au pape, que s'il vouloit tenir ferme sur l'article des jésuites, les Vénitiens y donneroient

infailliblement les mains. Mais c'étoit un artifice des Espagnols concerté avec le doge, qui vouloit faire plaisir au roi d'Espagne en le faisant entrer pour quelque chose dans cette affaire. Les Espagnols engagèrent encore le pape de proposer au cardinal de Joyeuse de prendre pour adjoint dans la révocation des censures, & dans la conclusion du traité, le cardinal Zapata : mais le cardinal de Joyeuse rejetta hautement cette proposition, & dit qu'il abandonneroit plutôt l'affaire entièrement, que de permettre, qu'ayant coûté tant de peines au roi & à ses ministres, un autre en partageât l'honneur avec S. M.

Le pape, n'ayant pas insisté davantage sur le rétablissement des jésuites, signa le traité. Le cardinal de Joyeuse retourna à Venise, où il consumma cette grande affaire à la satisfaction de tout le monde, à l'exception des jésuites. Ce ne fut que sous le regne de Louis XIV, & sous le pontificat d'Alexandre VII en 1657, que la société fut rétablie à Venise, mais sans lui confier l'éducation de la jeunesse.

1607.

Le roi de France eut toute la gloire & tout l'honneur de cette heureuse négociation, qui délivra les puissances d'Italie de l'horreur d'une guerre qui pouvoit y causer de grands défordres, le pape & les Vénitiens ayant eu pour les sages conseils de ce monarque toute la condescendance qu'il méritoit. S. S. lui donna par la suite dans différentes occasions, les plus grandes marques de sa reconnaissance, & aux Vénitiens, celle d'une parfaite réconciliation; ils y répondirent avec beaucoup de cordialité.

Telle est l'utilité que les nations peuvent retirer de la sagesse & de la prudence d'un seul homme qui fait employer ses vertus pour le bonheur des peuples. Toute l'ambition de Henri ne tendoit qu'à conserver dans l'Europe une tranquillité pareille à celle dont il faisoit jouir ses sujets. Ses ministres habiles & intelligens, répandus dans toutes les cours, y secondoient sagement & heureusement la droiture de ses intentions. Les instructions & les ordres qu'il leur donnoit, n'étoient point suggérés par les ruses & les fineses

de cette fausse politique que les Italiens avoient introduite depuis long-tems dans l'Europe : c'étoit la justice & la vérité qui le conduisoient, soutenues par la force & la solidité de son génie, & par la franchise de la conduite qu'il tenoit avec ses alliés, & même avec ses ennemis. Ces belles qualités lui avoient acquis une estime si universelle chez les puissances de l'Europe, qu'il étoit devenu l'arbitre de leurs différends. Les Espagnols mêmes, malgré la haine qu'ils avoient méritée de la part de la France pour les maux qu'ils y avoient causés pendant la Ligue, eurent tant de confiance en la générosité du roi, qu'ils le choisirent aussi pour médiateur de l'accommodement qu'ils se voyoient forcés de faire avec les Provinces-unies, révoltées contr'eux depuis vingt-six ans. Ce prince se conduisit dans cette médiation avec une sagesse & une équité qui mirent le comble à sa gloire.

L'accommodement des archiducs avec les Provinces-unies étoit une affaire qui souffroit de bien plus grandes difficultés que celle du pape & des Vénitiens, parce

1607.

qu'il y avoit une plus grande complication d'intérêts à démêler.

Tout le monde fait que les archiducs, ainsi qu'on parloit alors, étoient l'archiduc Albert d'Autriche & la princesse Isabelle-Claire-Eugenie, fille de Philippe II à laquelle ce monarque avoit donné les Pays-bas, en la mariant avec l'archiduc Albert, c'est-à-dire qu'il leur avoit donné une guerre longue & difficile à soutenir, dont le motif étoit de faire rentrer sous leur obéissance une partie des Flamands révoltés contre leur souverain, & qui s'étoient confédérés ensemble sous le nom de Provinces-unies, pour le soutien & la conservation de leur liberté.

Cette guerre avoit mis l'Espagne & les archiducs dans un épuisement dont les Provinces-unies n'étoient pas en état de se prévaloir, à cause de la foiblesse où elles étoient réduites elles-mêmes. Les sièges d'Ostende & de l'Ecluse avoient été si meurtriers, qu'on disoit qu'ils avoient coûté plus de soixante mille hommes à chacune des parties belligérantes. Comme ces sièges avoient achevé de les ruiner,

elles pensoient sérieusement à se procurer la paix, & paroissoient la desirer avec une égale ardeur.

1607.

Les archiducs s'étant déterminés à faire les premières avances, se servirent d'un gentilhomme, nommé Valrave de Vittenhorst, qui avoit beaucoup de parens en Hollande. Il parla d'abord à quelques particuliers, & voyant que ses propositions étoient bien reçues, il se rendit sur la fin de l'année 1606 à la Haye, où ayant eu quelque conférence avec les principaux députés des états, ils les avoit assurés de la part des archiducs qu'ils étoient disposés à entrer en négociation pour faire une trêve ou même la paix.

Cette proposition, jettée pour ainsi dire en l'air, ayant été divulguée, mit les esprits en mouvement dans les Provinces-unies. Ceux qui regardoient la paix comme la fin des misères publiques l'approuverent; ils avoient à leur tête le pensionnaire Barneveld, dont les conseils passaient pour des oracles dans les états: mais elle fut rejetée par le prince Maurice, qui prévoyoit peut-être dans la

1607.

paix une diminution considérable du crédit & de l'autorité dont il jouissoit pendant la guerre : il étoit soutenu par ceux dont la fortune étoit attachée à sa personne & à sa grandeur. Mais Barneveldt qui avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit du prince Maurice, parce que ce dernier lui avoit l'obligation d'avoir été mis à la tête des armées après la mort du prince d'Orange son pere, le fit consentir à la négociation proposée ; en sorte qu'on prit la résolution d'entendre Vittenhorst & Gevarts, greffier de Tournehouft, son adjoint, qui furent introduits dans l'assemblée des états, après avoir produit leurs lettres de créance.

Leurs discours roulerent sur les avantages que la paix procureroit aux états & aux archiducs ; mais y ayant glissé quelques termes touchant les droits & les prétentions de l'archiduchesse sur les Provinces-unies, on leur répondit avec fermeté que les Provinces-unies étant un état libre, reconnu pour tel par les princes étrangers qui lui envoyoient des ambassadeurs & en recevoient de leur part

pour faire des traités & des alliances ,
comme il se pratique entre souverains ,
elles étoient résolues de ne faire ni paix
ni trêve , qu'elles n'eussent été reconnues
pour état souverain par les archiducs &
le roi d'Espagne ; étant un préalable sans
lequel on n'entreroit dans aucunes con-
férences.

1607.

Vittenhorst, étant retourné à Bruxelles
avec cette réponse , écrivit quelque tems
après aux états que les archiducs étoient
si bien intentionnés pour la paix , que les
formalités ne les empêcheroient pas d'en
traiter.

Vittenhorst, en partant de la Haye ,
avoit laissé à Riswick , village voisin , un
cordelier déguisé , nommé le P. Neyen ,
originaire de Zelande , provincial de son
ordre , homme adroit & intelligent , dont
les manieres franches & ouvertes étoient
propres à traiter avec les gens du pays.
Il s'acquitta très-bien de sa commission :
il vit secrètement le prince Maurice , qui
lui répéta qu'on n'entamerait point la
négociation , à moins que les archiducs
ne fussent résolus de traiter avec les états ,

1607.

comme avec des peuples libres. Le pere Neyen se rendit à Bruxelles pour rendre compte de cette proposition, & il en rapporta une lettre des archiducs, par laquelle ils consentoient de traiter à cette condition, pourvu qu'avant la fin du mois d'août les états leur fissent savoir leurs intentions. La proposition ayant été acceptée, on convint d'une suspension d'armes pour huit mois.

Une chose remarquable en cette occasion, c'est que deux des plus importans traités qui se soient faits dans ce tems-là en Europe, furent l'un & l'autre entamés par des cordeliers; celui de Vervins par le P. Catalagironne, & l'autre par le P. Neyen.

La suspension d'armes ayant été publiée, & les états en ayant fait part au roi de France, ce prince fut fort mécontent de ce qu'ils l'avoient conclue sans son consentement. Il leur envoya le président Jeannin & le sieur de Buzenval pour assister aux négociations, & empêcher qu'il ne s'y conclût rien de désavantageux aux états & à leurs alliés.

Jeannin & Buzenval trouverent les opinions fort partagées. Le prince Maurice qui avoit changé de sentimens depuis le consentement qu'il avoit donné à Barneveld, leur fit paroître beaucoup d'opposition pour la paix, & Barneveld au contraire beaucoup de penchant pour la conclure (1). Mais la principale chose qui tenoit les esprits en suspens & arrêtoit les progrès des conférences, étoit l'incertitude où l'on étoit si le roi d'Espagne ratifieroit la trêve; car elle paroissoit faite sans sa participation, quoiqu'on présumât que les archiducs n'avoient rien fait sans ses ordres : mais la ratification de S. M. C. étant arrivée avec un plein pouvoir aux archiducs de traiter de la paix, on pensa sérieusement à entrer en négociation.

Les ambassadeurs François présidoient, pour ainsi dire, seuls aux conférences au nom de leur maître, que les Hollandois avoient choisi pour médiateur : mais les

(1) Ils étoient brouillés ensemble pour ce sujet.

1607.

derniers, pour ne pas offenser leurs autres alliés par la trop grande confiance qu'ils feroient paroître pour le roi de France en l'admettant seul à ce traité, prièrent le roi d'Angleterre, le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg & le Palatin d'envoyer leurs ministres à la Haye afin de les aider de leurs conseils & de contribuer au ferme établissement de leur république. Le roi y consentit, dans la vue qu'au cas que la paix ne se fît point, il ne fût pas chargé seul de la défense des états.

Mon dessein n'étant que de faire connoître la part que notre monarque eut dans cette fameuse affaire, qui n'auroit peut-être jamais été terminée sans sa médiation, je n'entrerai point dans le détail de ce qui se passa entre les Espagnols & les états généraux, parce qu'on peut s'en instruire dans les écrits du tems: je dirai seulement que chacune des deux puissances contractantes y apporta tant de difficultés, fit naître tant d'incidens & eut tant de peine à se départir de ce qu'elle appelloit ses véritables intérêts, que cette

affaire, qui dura plus de dix-huit mois, fut plusieurs fois sur le point d'échouer, & qu'il fallut pour la faire réussir, autant de prudence, de modération & de fermeté que Henri en fit paroître, & autant d'intelligence, de sagesse & de capacité qu'en apporta le président Jeannin, le plus habile négociateur de son tems.

1608.

Il arriva dans cette affaire ce qui arrive ordinairement dans celles qui se passent entre les particuliers, lorsqu'ils parlent d'accommodement; s'il n'y a pas entre les parties un médiateur sage & désintéressé, qui prenne l'autorité nécessaire, elles ne font que s'aggraver au lieu de se pacifier: c'est ce qui se passoit dans les conférences qui se tenoient entre les archiducs & les états généraux. Il y avoit déjà plusieurs mois que le président Jeannin s'étoit plaint à ceux-ci de la lenteur avec laquelle ils procédoient; il leur avoit même déclaré que le roi trouvoit fort mauvais qu'une affaire, qui, pour leurs propres intérêts, devoit être terminée en six semaines, parût devoir durer plusieurs mois, & qu'ils ne devoient pas s'attendre qu'il continuât

1608.

de leur fournir les sommes dont il les avoit aidés jusqu'alors. Quoique cette déclaration les eût fort étonnés, ils n'apportoient cependant pas encore assez de facilités pour s'accorder. Enfin, pour les y obliger, le roi ordonna au président Jean-nin de déclarer aux états ses dernières intentions; ce qu'il fit dans une de leurs assemblées, de la manière suivante; car ce fut toujours lui qui porta la parole au nom des puissances qui avoient envoyé leurs ambassadeurs.

Après avoir déduit les raisons qui doivent les engager à accepter la trêve qu'on leur proposoit, il dit :

« Mais on se promet peut-être, & il
» paroît vraisemblable, que l'espérance
» de ceux qui rejettent opiniâtrément la
» trêve, est que les rois sont trop inté-
» ressés à votre conservation pour vous
» laisser perdre, & que par cette raison
» d'état ils seront contraints de vous ser-
» vir. Ne faites pas une faute irréparable
» sur un fondement si peu assuré; car vous
» y seriez trompés : & afin que personne
» n'en puisse douter ci-après, nous vous

» déclarons, comme ayant charge & com-
 » mandement exprès de nos rois, que si
 » vos adversaires refusent la trêve, selon
 » les articles qui vous ont été présentés
 » de notre part, c'est leur intention de
 » vous assister & secourir de leurs forces
 » & moyens, non-seulement comme du
 » passé, mais plus puissamment, s'il en
 » est besoin : comme au contraire si la
 » rupture vient de votre côté, & que vous
 » méprisiez le conseil qu'ils vous donnent,
 » vous ne devez attendre aucun secours
 » d'eux, parce que le refus que vous aurez
 » fait d'accepter des conditions si sûres,
 » honorables & avantageuses pour votre
 » état, rendra votre guerre injuste; & eux
 » ne veulent rien faire qui soit à blâmer,
 » & dont ils puissent avoir du reproché,
 » au lieu d'être prisés & loués.
 » Recevez donc, continua-t-il en finis-
 » sant son discours, le conseil que nos rois
 » vous donnent, le jugeant non-seulement
 » utile, mais du tout nécessaire en l'état
 » auquel sont vos affaires, & à l'incli-
 » nation du plus grand nombre de vos
 » provinces; nous en prions de toute

1608.

» affection messieurs de la province de
» Zélande (1) ; & comme leur province
» est véritablement l'une des plus impor-
» tantes de cet état , nous les conjurons
» qu'ils veuillent aussi être les premiers
» à se laisser vaincre , puisqu'il est ainsi
» requis pour le salut commun de tous.
» Nous faisons la même prière à son ex-
» cellence le prince Maurice , & à M. le
» comte Guillaume qui ont travaillé &
» couru beaucoup de périls , pour établir ,
» affermir & agrandir cet état ; & à pré-
» sent que les choses sont réduites à cette
» nécessité , de ne pouvoir choisir autre
» conseil que celui que nous leur don-
» nons , nous les engageons d'en faire au-
» tant avec nous en vers la province de
» Zélande , afin de se rendre auteurs , par
» ce moyen , de leur réunion , sans la-
» quelle ils ne peuvent attendre que la
» ruine entière de leur état , &c. &c. » (1).

Ce discours , qui fut prononcé le 18

(1) Ils étoient les plus opposés à la paix.

(2) Voir les Négociations du président Jean-
nin , & le P. Daniel.

novembre 1608 dans l'assemblée des états, fit l'effet qu'on en espéroit ; le prince Maurice parut ébranlé. Le président Jean-
nin ne le quitta point qu'il ne l'eût réconcilié avec Barneveld, qu'il n'eût réuni leurs sentimens pour la trêve : & enfin, après plusieurs conférences, l'accommodement fut conclu & le traité fut signé le 9 avril 1609.

 1608.

Les archiducs & le roi d'Espagne y reconnoissoient pour états, provinces & pays libres sur lesquels ils ne prétendoient rien, les illustres seigneurs des Etats-généraux des Provinces-unies des Pays-bas. Ils faisoient avec eux une trêve de douze années, tant par mer que par terre, & chacun demouroit en possession de ce qu'il tenoit. Les bourgs, villages & hameaux étoient joints aux villes dont ils étoient les maîtres. Il y avoit encore plusieurs autres articles qu'on peut voir dans l'original du traité.

Henri, avec sa sagacité ordinaire, avoit reconnu, malgré toutes les difficultés que les Espagnols & les Hollandois oppo-
soient à la conclusion de ce traité, qu'ils

1608.

seroient forcés de le faire. Il s'en étoit expliqué d'une manière bien noble & bien digne de sa façon de penser sur la religion, dans une lettre qu'il écrivit à son ministre Sully (1). « Je suis toujours dans la même » opinion, disoit-il, que Dieu veut en » cette occasion faire un coup de sa main, » à quoi les hommes n'ont point pensé, » & au contraire de tous leurs desseins. » Je l'ai vu ainsi arriver depuis trente ans, » & toujours à mon avantage. Puisse-t-il » être encore de même, & que mes fautes » & mes ingratitude ne l'en empêchent » point. Je l'en supplie de tout mon » cœur ».

Ainsi fut établie la souveraineté de la république de Hollande : elle marqua toute l'obligation qu'elle avoit au roi, & après lui & sous ses ordres, à la prudence du président Jeannin, dans une lettre qu'elle écrivit au roi dans ces termes :

(1) Mémoires de Sully, livre 24, année 1608.

L E T T R E

1608.

DES ETATS-GÉNÉRAUX AU ROI.

Du 22 juin 1609.

SIRE,

« Le sieur président Jeannin , ambassa-
» deur de V. M. , prenant congé de nous
» pour s'en retourner en France , nous
» avons jugé être de notre devoir de remer-
» cier très-humblement V. M. , que son
» bon plaisir a été d'envoyer par de-çà un
» tel personnage qui nous a laissé beaucoup
» de témoignages de sa très-grande expé-
» rience , jugement , prudence & bonne
» conduite ès grandes affaires , & qui par
» magnanimité & singulière dextérité a
» surmonté toutes sortes de difficultés qui
» se sont offertes : tellement que tous les
» gens de bien ont grand contentement
» de lui & de ses actions , louent & remer-
» cient de bon cœur V. M. particulière-
» ment de ce bienfait , comme nous fai-
» sons aussi de ses lettres du 17 mai , & de

1608.

» la ligue & garantie de la trêve conclue
» entre V. M., le roi de la Grande-Bre-
» tagne, & nous conjointement. Ledit
» sieur président retourne si bien informé
» & instruit de la présente constitution de
» notre état, que celle-ci ne portera que
» son rapport, fors que nous assurons
» V. M. qu'après Dieu nous tenons la con-
» servation de cet état des mains d'icelle,
» & que nous & notre postérité demeu-
» rerons à jamais obligés de la reconnoî-
» tre avec toutes sortes de grâces &
» bien humbles services, & n'ayant rien
» plus en recommandation que de sui-
» vre ses très-sages conseils & avis, & de
» les tenir pour règle en la conduite &
» direction de nos affaires. Nous avons
» ferme confiance que V. M. nous conti-
» nuera ses paternelles affections, secours
» & assistance, comme nous l'en prions
» bien humblement, & le Créateur, Sire,
» de vouloir conserver la royale personne
» de V. M. en très-parfaite santé & très-
» longue vie. De la Haye ce vingt-deuxiè-
» me juin 1609. De Votre Majesté les
» bien humbles serviteurs les Etats-gé-

néraux des Pays-bas-unis. *Et plus bas :*

par ordonnance d'iceux.

1608.

A E R C E N S.

Quoique les deux médiations dont nous venons de parler , & que je n'ai pas voulu interrompre , eussent occupé sérieusement le roi pendant les années 1607 & 1608 , il ne perdoit pas pour cela de vue ses autres affaires , il s'y appliquoit avec une attention que rien ne pouvoit détourner. Il falloit une nourriture continuelle à la vivacité de son génie , qui demandoit toujours de nouvelles occupations. Il est étonnant combien il embrassoit d'affaires à la fois : il les décidoit sans aucune confusion avec une incomparable netteté , en sorte qu'il sembloit n'avoir d'autre affaire que celle qui l'occupoit dans l'instant. Guerre , politique , finances , justice , police , fortifications , artillerie , bâtimens , manufactures , commerce , & même tracasseries & embarras de cour , il décidoit de tout avec la plus grande justesse.

Il arriva pendant l'année 1607 une affaire qui pensa causer du remuement

1608.

parmi les huguenots , & qu'un prince moins modéré n'auroit peut-être pas si sagement terminée que fit notre monarque.

Les jésuites , voulant envoyer un de leurs peres à la Rochelle pour y faire les fonctions de prédicateur , le P. Cotton , soutenu par la Varenne & quelques autres , jetterent les yeux sur le P. Seguiran. Craignant que le roi n'en refusât la permission , ils s'adresserent aux deux secrétaires d'état , Beaulieu & Fresne ; & ceux-ci , sans en parler au roi , leur délivrerent des lettres qui ordonnoient aux Rochelois de recevoir le P. Seguiran. Ce dernier s'étant présenté aux portes de la ville , on lui demanda qui il étoit ? « Je suis , répondit-il , Seguiran , de la compagnie de Jésus (1) : Je viens prêcher en cette ville en vertu des lettres du roi. Retirez-vous , lui dit assez peu respectueusement celui qui commandoit à cette porte , nous savons que JESUS n'a point eu de compagnons , & que vous n'avez point de lettres du roi ». Sans vouloir

(1) Gaspard Seguiran. Il fut dans la suite confesseur de Louis XIII.

l'entendre-davantage, on l'obligea de se retirer; ce qu'il fit en menaçant d'en porter ses plaintes à son retour. Tous les catholiques de la cour le seconderent si bien, en exagérant au roi ce manque de respect pour ses ordres, que ce prince, qui favoit bien ne les avoir pas donnés, usant de dissimulation, fit le fâché. Il écrivit sur le champ au duc de Sully un billet très-pressant & qui marquoit beaucoup de colere, par lequel il lui mandoit de se rendre à Fontainebleau. Sully trouva toute la cour en rumeur. Aussi-tôt que le roi l'apperçut, il dit, en présence de tout le monde : « Eh bien ! vos gens de la Ro-
 » chelle ont bien fait des leurs : voilà le
 » respect qu'ils me rendent, & leur recon-
 » noissance de l'amitié que je leur porte,
 » & des gratifications qu'ils reçoivent de
 » moi » : & lui conta le fait d'une maniere qui ne parut respirer que le châtiment. Ayant ensuite tiré à part le duc de Sully, il lui dit : « J'ai fait ainsi le fâché pour
 » fermer la bouche à ceux qui ne cher-
 » chent qu'à blâmer mes actions; mais je
 » vous dis, à vous, que les Rochelois

1608.

» n'ont pas tout le tort du monde : car
» je n'ai commandé, ni été informé de
» telles lettres. Je les eusse bien empê-
» chées si j'en avois été averti ; cependant
» il faut y pourvoir par une autre voie
» qu'en désavouant les secrétaires d'état ,
» parce que cela tireroit à conséquence
» pour toutes les autres dépêches : avisez
» quel moyen il y aura ». Le biais qui fut
pris par le duc de Sully , après en avoir
écrit à ceux de la Rochelle , fut que le P.
Seguiran reçût de nouvelles lettres de la
main du roi , en vertu desquelles il prê-
cha ; mais il fut révoqué au bout de quel-
ques jours. Les jésuites eux-mêmes ne fu-
rent pas mécontents de ce tempérament.
Ce trait fait connoître combien ce prince
étoit maître de lui-même , & avec quelle
attention il cherchoit à remédier aux in-
convéniens qui se présentoient , sans mé-
contenter personne.

La gloire dont Henri s'étoit couvert
par ses médiations entre le pape & les
Vénitiens , entre l'Espagne & les Provin-
ces-unies , jointe à la considération qu'il
avoit acquise auprès des puissances étran-
geres ,

geres, & la prospérité qu'il faisoit regner dans son royaume, l'auroit fait regarder comme le plus heureux prince de l'Europe, si son bonheur n'eût pas été troublé par les chagrins domestiques. Il est vrai qu'il y donnoit lieu lui-même par les nouvelles galanteries auxquelles il ne se livroit que trop souvent. Il avoit paru, depuis le pardon qu'il avoit accordé à la marquise de Verneuil & à ses parens, qu'il avoit rompu ses liaisons avec elle, du moins les plus intimes. Il s'étoit attaché à Jacqueline de Beuil, qu'il avoit fait comtesse de Moret, & successivement à la demoiselle des Essarts, qui avoient fait quelque diversion dans son cœur; mais il trouvoit tant de charmes dans la marquise de Verneuil, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la voir. Cette fille qui connoissoit la foiblesse du roi pour elle, ne s'en servoit que pour lui susciter tous les jours de nouveaux chagrins.

D'un autre côté Henri souffroit avec la dernière impatience l'ascendant que la reine avoit laissé prendre sur son esprit à Concini & à la Galigai sa femme. Il se

1608.

plaignoit amèrement dans les conversations particulieres qu'il avoit avec Sully, son confident, « que cette princesse se
» laissoit absolument gouverner par ces
» deux Italiens ; que c'étoient eux qui lui
» avoient inspiré cette violente jalousie ,
» dont elle lui donnoit des marques en
» toute occasion , & de cette mauvaise
» humeur dont elle étoit perpétuellement
» hérissée contre lui , contre ses maitresses
» & contre ses enfans naturels , même
» ceux qu'il avoit eus avant son mariage ;
» que Concini & sa femme étoient parve-
» nus à un tel excès d'audace & de témé-
» rité , *qu'ils avoient été jusqu'à user de*
» *menaces contre sa personne , s'il faisoit*
» *quelques violences à leurs partisans.*
» Je trouve dans cet homme & dans cette
» femme , (disoit ce prince à Sully , par
» une espece de prophétie qui fut accom-
» plie par la suite ,) des desseins au-dessus
» de leur condition , & contraires à leur
» devoir ; & le cœur me dit qu'ils cause-
» ront un jour bien du mal » (1).

(1) Mémoires de Sully sur l'année 1608.

De plus Henri voyoit avec déplaisir que la reine avoit des sentimens contraires aux siens, sur ce qui concernoit les desseins qu'il avoit formés pour les alliances de sa famille. Elle n'avoit pu s'empêcher de lui faire connoître l'inclination qu'elle avoit pour la maison d'Espagne, que Henri avoit tous les sujets du monde de ne pas aimer. Elle auroit désiré faire une double alliance, en faisant épouser au dauphin une fille de Philippe III, & donner sa fille ainée au prince des Asturies (1), ce qui étoit l'effet des conseils de

(1) Ces deux mariages que Marie de Médicis fit pendant sa régence après la mort de Henri IV, prouvent que dès lors elle avoit pris des liaisons avec l'Espagne. Ce qui doit nous faire admirer la profondeur des desseins de la providence, sont ces deux mariages. Henri le plus prudent & le plus sage prince de son tems, paroïssoit y avoir la plus grande répugnance. Marie de Médicis les fit contre les sentimens des plus habiles politiques du royaume, & de ceux qui avoient été les plus attachés aux maximes de Henri. C'est cependant la suite de ces deux mariages qui a fait monter un prince de la

1608.

Concini , de sa femme , du nonce Valdiní parent de la reine , & des Italiens qu'elle admettoit dans sa confiance , en sorte qu'elle se trouvoit presque toujours dans des sentimens opposés à ceux du roi.

Cependant ce prince, faisant un effort sur son esprit & sur son cœur, aidé des conseils de ses plus sages confidens, rétablit pour quelque tems le calme dans sa cour. Il modéra par sa fermeté l'orgueil & la pétulance de la marquise de Verneuil, en la menaçant de la chasser si elle ne tenoit une conduite plus prudente & plus sage. Il se débarrassa aussi, moyennant de l'argent, de la comtesse de Moret & de la demoiselle des Essarts; & la reine avançant heureusement dans sa grossesse, il lui marqua tant d'amitiés, il lui fit tant de caresses avant & après ses couches, car elle mit un troisième prince au monde le 25 avril de cette année, il témoigna tant de joie de cet heureux événement, qu'il

maison auguste de Bourbon sur le trône d'Espagne, où nous voyons aujourd'hui un des descendans de Henri gouverner avec tant de prudence cette grande monarchie.

ne pensa plus qu'à jouir d'une tranquillité qu'il avoit su se procurer par sa prudence quoiqu'avec assez de peine.

1608.

Il arriva encore à la cour quelques événemens, qui, quoique peu considérables, ne laisserent pas de lui causer des chagrins; mais ils étoient de la nature de ceux qu'il pouvoit étouffer par son autorité. Le comte de Sommerive, second fils du duc de Mayenne, ayant fait une assez forte étourderie, le roi lui pardonna à la sollicitation du duc d'Aiguillon, son frere aîné, & par considération pour le duc de Mayenne : mais d'Aiguillon ne se souvint pas long-tems des leçons que le roi lui avoit données pour son frere. Personne n'ignoroit l'affection que S. M. portoit au jeune Balagny, fils de Jean de Montluc, autrefois seigneur de Cambray; ce jeune homme étoit rempli de qualités. Quelque tems après l'affaire de Sommerive, d'Aiguillon fit une querelle à Balagny, sur un sujet de galanterie, & il eut la lâcheté de le faire assassiner par plusieurs hommes armés. Le roi en fut indigné, & il en écrivit en ces termes au duc de Sully :

1608.

« Mon ami, vous aurez déjà su la mau-
» vaise action commise contre Balagny;
» je n'ai voulu vous en rien mander que
» je n'eusse vu les informations; car dans
» ces choses-là, les parties ne doivent
» point être crues. Elle est pire qu'on ne
» sauroit dire. L'honneur y est tout-à-fait
» blessé par la lâcheté de quatorze à tuer
» un homme surpris. J'aimerois mieux, si
» c'étoit un de mes enfans, qu'il fût mort
» que d'avoir commis un tel acte. Le por-
» teur vous en dira les particularités.....
» L'on a voulu donner ici des batailles;
» mais j'y ai pourvu. Je vous aime bien,
» & sur cette vérité, je finis », &c. D'Ai-
guillon fut obligé de sortir du royaume.

Au mois de juillet de cette année, dom
Pedro de Toledé, ambassadeur du roi
d'Espagne, arriva à Fontainebleau. Il étoit
grand d'Espagne, connétable de Castille,
& l'un des plus confidens serviteurs du roi
Philippe III, & outre cela parent de Ma-
rie de Médicis; ce qui avoit déterminé le
conseil d'Espagne à l'envoyer en France,
ne doutant pas qu'il n'y fût très-agréable.
Il avoit beaucoup d'esprit, ses discours

étoient sententieux, & toujours montés sur la gravité Espagnole, sur-tout quand il s'agissoit de la gloire de son roi & de sa nation. Ses réponses étoient quelquefois vives & piquantes : mais le roi, qui avoit la repartie très-prompte, ne demeurait pas court avec lui ; d'ailleurs dom Pedro étoit respectueux, affable & poli. Le roi le reçut d'une manière fort gracieuse. La reine l'ayant fait visiter comme son parent, il répondit, après avoir entendu le compliment de celui qu'elle lui avoit envoyé : *les rois & les reines n'ont point de parens, ils n'ont que des sujets* (1). Un jour voyant l'épée du roi que portoit un de ses officiers, il s'avança, mit un genou en terre & la baïsa, *rendant* ; disoit-il, *cet honneur à la plus glorieuse épée de la chrétienté*. Une autre fois le roi sachant que dom Pedro soupoit chez Zamet, alla les surprendre, lorsqu'ils étoient prêts à se mettre à table ; dom Pedro, surpris, mit un genou en terre, & voulut présenter la serviette au

(1) Journal de Henri IV, année 1608.

1608.

roi. *Non, lui dit ce prince, ce n'est pas à vous à faire ici les honneurs, mais bien à les recevoir; car vous êtes de la maison* (1). Deux ans auparavant, passant par la France pour se rendre en Flandres, il avoit eu l'honneur de saluer le roi; & sur ce que S. M., dans l'audience qu'il lui donna, l'avoit laissé à genoux plus longtemps que dom Pedro ne s'y étoit attendu, il dit, *que ce prince l'avoit reçu en roi, & carressé comme son parent* (2).

Le roi, lui ayant fait voir toutes les beautés de Fontainebleau, lui demanda ce qu'il lui sembloit de cette maison; dont Pedro répondit, *qu'il n'y trouvoit personne plus mal logé que Dieu*. Le roi piqué de ce reproche, lui répliqua: « Nous
» autres François, nous logeons Dieu dans
» nos cœurs, non pas entre quatre mu-
» railles, comme vous autres Espagnols,
» & encore douté-je, si étant logé dans
» vos cœurs, il ne feroit pas logé dans
» des pierres »; & ensuite il lui dit en

(1) Journal de Henri IV, année 1608.

(2) Matthieu, liv. IV.

fouriant : « ne voyez-vous pas que l'ouvrage n'est pas encore achevé ? mon intention n'est pas de le laisser dans l'état qu'il est. Il y a peu de gentilshommes qui n'aient des chapelles dans leurs maisons : je ne veux pas que la mienne en soit dégarnie (1) ». Une autre fois don Pedro étant venu au Louvre, le roi lui fit voir sa galerie, & lui en demanda son avis. *L'Escorial est bien autre chose*, répondit l'ambassadeur. *Je le crois*, lui répartit le roi ; puis le faisant approcher de la fenêtre, & lui montrant la ville de Paris : *L'Escorial a-t-il d'aussi beaux fauxbourgs (2) ?*

Quelques jours après son arrivée, ayant été voir le roi, ce prince lui dit : « Je crains, Monsieur, que vous ne soyez pas si bien reçu que vous le méritez. — Sire, » répondit-il, j'ai été si bien reçu que je suis fâché des brouilleries que je vois, lesquelles pourroient être cause de me voir revenir avec une armée qui fera

(1) Le Grain, liv. 1, pag. 437.

(2) Serres, pag. 831.

1608.

» que je ne ferai pas si bien reçu. — Ven-
» tre-saint-gris , lui répartit le roi , ve-
» nez-y quand il plaira à votre maître ,
» lui-même & toutes ses forces se trouve-
» ront bien empêchées dès la frontière ,
» laquelle ne lui donnerai-je peut-être pas
» le plaisir de voir » (1).

Dans une autre audience dom Pedro dit au roi , que S. M. C. souhaiteroit de s'allier plus étroitement avec lui , en faisant un double mariage de leurs enfans , pourvu qu'il voulût quitter la protection des Pays-bas. « Mes enfans sont
» d'assez bonne maison , lui répondit le
» roi , pour trouver un parti. Je ne veux
» point des amitiés contraintes & condi-
» tionnées : je ne veux point abandonner
» mes amis ; ceux qui n'en voudront pas
» être , se pourroient repentir d'être mes
» ennemis ». Sur ce propos dom Pedro voulut exalter la puissance de l'Espagne : le roi sans s'émouvoir lui dit , *que c'étoit la statue de Nabuchodonosor , composée de différens métaux , dont les pieds étoient*

(1) Journal de Henri IV , année 1608.

d'argile. Dom Pedro piqué en vint aux reproches & aux menaces : mais Henri lui dit : Si le roi d'Espagne continue ses attentats , il me verra bientôt à Madrid , porter le feu jusques dans l'Escorial. L'Espagnol répondit arrogamment : Le roi François y fut bien. C'est pour cela , répartit le roi , que j'y veux aller venger son injure , celles de la France & les miennes. Après quelques paroles un peu hautes , le roi baissant le ton de voix , lui dit : Monsieur l'ambassadeur , vous êtes Espagnol & moi je suis Gascon , ne nous échauffons pas davantage : & ils reprirent ensuite les termes de douceur & de civilité (1).

1608.

Le roi avoit appris qu'un jour au dîner du roi d'Espagne , où l'on parloit de l'humeur martiale de Henri , & des grandes actions qu'il avoit faites , un seigneur de la cour avoit dit que ce prince étoit bien changé , qu'il n'étoit plus aussi vigoureux qu'autrefois , & qu'il étoit fort incommodé de la goutte : sur quoi quelques cour-

(1) Prefixe , année 1608.

1608.

tisans , pour complaire à Philippe III , avoient tenu quelques propos au désavantage du roi. Dom Pedro avoit été présent à cette conversation. Henri voulut lui prouver le contraire : pour cet effet il lui fit dire qu'il seroit bien aise de l'entretenir , & lui indiqua le jour pour le lendemain sur les six heures du matin dans la galerie du Louvre. L'Espagnol s'y étant rendu , le roi , qui s'étoit muni d'un bon déjeuner , le vint trouver , & le prenant par la main en lui parlant de diverses affaires , il le fit promener à grands pas pendant cinq grandes heures ; le fatigua tant , que dom Pedro supplia S. M. de lui permettre de se retirer pour aller se mettre au lit , étant si las qu'il ne pouvoit plus se soutenir. *Monsieur l'ambassadeur* , lui dit le roi , *je suis bien-aise que vous rapportiez en Espagne l'état de ma santé , & que je ne suis pas tellement incommodé de la goutte , que si les Espagnols veulent avoir la guerre je ne sois plutôt à cheval qu'ils n'aient mis le pied à l'étrier* (1).

(1) *Mercuré François* , pag. 254.

Au mois d'octobre de cette année, la rivière de Loire s'étant débordée par une fonte subite des neiges des montagnes du Velay & de l'Auvergne, causa une perte inestimable d'hommes, de femmes, enfans, bestiaux, châteaux, moulins, maisons, & de toutes sortes de biens : la défolation fut extrême. Les habitans des villes, bourgs & villages qui avoient souffert des ravages que l'inondation avoit causés, remirent au duc de Sully, qui étoit dans ces quartiers-là lors de ce malheur & qui pensa lui-même y périr, des mémoires par lesquels ils supplioient S. M. de leur accorder non-seulement une décharge de la taille, mais un prompt secours du moins pour les nécessités les plus urgentes. Sully, comme témoin oculaire, envoya ces mémoires au roi, qui lui fit une réponse conçue en ces termes :

« Dieu m'a donné mes sujets pour les
 » conserver comme mes enfans, je veux
 » que mon conseil les traite avec charité.
 » Les aumônes sont très-agréables à Dieu,
 » particulièrement en cet accident. Si
 » j'en agissois autrement, ma conscience

1608.

» en feroit chargée. Je veux qu'on les
 » soulage de tout ce que l'on jugera que
 » je le pourrai faire ».

Il paroît que le roi tenoit lui-même la feuille des bénéfices, & qu'il les donnoit principalement au mérite : il en conféra deux pendant cette année, à la recommandation du duc de Sully, aux sieurs d'Abeins & Fenouillet, dont le mérite étoit très-connu. Sully avoit écrit au roi que l'évêché de Montpellier, rempli de protestans demandoit un homme éloquent tel que l'abbé Fenouillet; & celui de Poitiers un homme d'un phlegme aussi grand que celui de l'abbé d'Abeins, pour tempérer la fougue des esprits vifs & chauds de cette province. Le roi lut la lettre de Sully aux courtisans & leur demanda si les catholiques, quand ils s'en feroient tous mêlés, auroient pu mieux choisir. Le duc Sully, quoique d'une religion différente, avoit les intentions les plus droites pour le bien de l'état; & lorsqu'il étoit question de remplir les emplois, il ne donnoit pas plus de préférence aux réformés qu'aux catholiques, rendant justice

au mérite dans quelque religion qu'il se trouvât. Il croyoit, sans doute, qu'on pouvoit faire également son salut dans l'une & dans l'autre; c'étoit apparemment sur ce principe qu'il avoit été l'un des premiers à solliciter Henri de se faire catholique: & s'il ne changea pas lui-même, ce fut un effet de l'opinion où il étoit de regarder les deux religions comme également bonnes. Il se présenta cependant par la suite une importante occasion dans laquelle il fit connoître avec beaucoup de fermeté & de désintéressement, qu'il n'étoit pas aussi indifférent qu'on le pensoit sur la religion.

1608.

Le roi avoit eu l'année précédente, avec le duc de Sully, une très-longue & très-sérieuse conversation au sujet du mariage du marquis de Rosny son fils(1):

(1) Maximilien de Bethune, marquis de Rosny, fils aîné de M. le duc de Sully, & d'Anne de Courtenay, sa première femme: Il fut surintendant des fortifications, gouverneur de Mantes & de Gergeau, & grand-maître de l'artillerie en survivance de son père, avant lequel il mourut en 1634.

1608.

le monarque lui fit part des avis qu'on lui avoit donnés à ce sujet. On avoit voulu persuader à ce prince que le duc avoit chargé plusieurs personnes de travailler à cet établissement, & qu'il étoit dans le cas de choisir entre mesdemoiselles de Bourbon, de Mayenne, de Montmorency, de Bouillon & de Créqui, ou bien entre les filles des plus riches particuliers du royaume, s'il vouloit préférer les grands biens à la noblesse.

Henri termina cette conversation par demander à Sully quelles étoient ses vues pour son fils, & ce qu'il y avoit de vrai dans tout ce qu'il entendoit dire. Le duc avoua à ce prince qu'on lui avoit fait sur chacun de ces partis des offres capables d'éblouir un ambitieux; mais qu'il avoit répondu à ces offres que c'étoit de la main seule de S. M. que son fils devoit recevoir une femme. Le roi témoigna au duc de Sully qu'il étoit satisfait de cette réponse, & lui dit que des cinq filles dont on avoit parlé pour le marquis de Rosny, il ne voyoit que mademoiselle de Créqui, sur laquelle il pût faire tomber son choix;

qu'il ne vouloit pas que la proposition s'en fît par d'autres que par lui-même, 1608.
ce qu'il exécuta peu de tems après. Lesdiguières & Créqui son gendre, charmés d'une si belle alliance, en presserent vivement la conclusion; les conventions furent arrêtées & signées peu de tems après: cependant le mariage ne fut célébré qu'au mois d'octobre de l'année suivante, parce que la demoiselle n'avoit encore que dix ans (1).

Pendant l'intervalle qui se passa entre les accords & la consommation de ce mariage, les ennemis du duc de Sully insinuerent au roi, sous une apparence de zèle pour l'un & pour l'autre, que S. M. n'avoit point encore assez fait pour son ministre, qu'elle ne devoit point balancer à lui offrir & à lui faire accepter tout ce qu'elle étoit en état de lui donner, sans exiger autre chose de lui que de quitter la

(1) Elle s'appelloit Françoise, étoit fille de Charles de Blanchefort de Crequi prince de Poix, & ensuite duc de Lesdiguières, parce qu'il avoit épousé Magdeleine de Bonne de Lesdiguières, fille du maréchal de ce nom.

1608.

religion protestante; & comme ils étoient persuadés qu'il refuseroit de devoir son élévation à son changement de religion, ils attendoient ce refus pour faire entendre au roi qu'il avoit tout à craindre d'un homme capable de faire ainsi triompher sa religion sur l'intérêt, à qui rien ne cede ordinairement.

On ne fait si le roi embrassa ces idées dans les vues de ceux qui les lui propo-
soient: mais le duc de Sully pensa le contraire, & ne regarda que comme un effet des bontés de ce prince, la proposition qu'il lui fit.

Henri l'ayant fait venir un matin au Louvre, & s'étant enfermé seul avec ce ministre, lui tint ce langage: « Eh bien !
» mon ami, vous avez eu beaucoup de
» hâte de conclure le mariage de votre
» fils. J'ai résolu de me servir de votre
» personne plus que jamais, & de vous
» élever vous & les vôtres à toutes sortes
» de biens, d'honneurs & de grandeurs :
» mais il faut que vous m'y aidiez aussi ;
» car si vous n'y contribuez pas de votre
» côté, il me sera difficile d'y parvenir

» sans préjudicier au bien de mes affaires,
 » & m'exposer à recevoir beaucoup de
 » blâme; chose, je m'assure, que vous ne
 » voudriez pas. Ce que je desire donc faire
 » est de vous allier avec moi, en donnant
 » ma fille Vendôme (1) à votre fils, avec
 » deux cens mille écus comptant, dix
 » mille écus de pension, & le gouverne-
 » ment du Berry, auquel je joindrai ce-
 » lui du Bourbonnois après la mort de
 » madame d'Angoulême, avec le do-
 » maine qu'elle y possède, en rembour-
 » sant ce qu'il lui a coûté. Je veux aussi
 » donner à votre fils la charge de grand-
 » maître en survivance, & le gouverne-
 » ment de Poitou à votre gendre, en vous
 » donnant celui de Normandie; car je
 » vois bien que le pauvre monsieur de
 » Montpensier (2) ne vivra pas long-tems,

(1) Catherine Henriette de Vendôme, fille
 légitime de Henri IV & de Gabrielle d'Estrées.
 Elle épousa par la suite Charles de Lorraine,
 duc d'Elbeuf, & mourut en 1663.

(2) Henri de Bourbon, duc de Montpensier.
 Il mourut effectivement quelque tems après.

1608.

» non plus que M. le connétable , dont
» je vous destine aussi la charge , & dès-à-
» présent je vous en donnerai la réserve :
» mais pour favoriser tout cela , il faut
» que vous & votre fils soyez catholiques.
» Je vous prie de ne pas refuser cela ,
» puisque c'est le bien de mon service ,
» & l'entier & assuré établissement de
» votre maison ».

« Sire , répondit le duc de Sully, V. M.
» me fait plus d'honneur que je n'ai mé-
» rité ni désiré. Elle est seule maitresse de
» l'établissement de mon fils ; je n'ai rien
» à décider pour lui. L'âge mûr où il est
» l'a mis en état de faire toutes les ré-
» flexions nécessaires pour se choisir une
» religion. A mon égard , je serois sin-
» cérement au désespoir d'augmenter en
» honneurs , en biens & en dignités aux
» dépens de ma conscience. Je sens bien
» que la seule conviction intérieure m'y
» porteroit , & non pas l'ambition , l'ava-
» rice , ni la vanité. Si j'en ufois autre-
» ment , je donnerois lieu à V. M. elle-
» même de tenir pour suspect un cœur
» que je n'aurois pu garder fidèle à Dieu.

— Pourquoi, reprit Henri avec cordialité, ne me ferois-je pas à vous, puisque vous ne feriez rien que je n'aie fait, & que vous ne m'ayez donné conseil de faire lorsque je vous le proposai ? Je vous prie encore de me donner ce contentement : pensez-y bien, je vous donne un mois pour y réfléchir, ne craignez point que je ne tienne pas tout ce que je vous promets. — Je ne doute nullement, Sire, lui répliqua le duc de Sully, que votre parole ne soit inviolable. Je ne desire rien tant que de vous plaire ; je n'y manquerai jamais, tant qu'il sera en ma puissance de le faire. Je vous promets de penser très-sérieusement à tout ce qu'il vous a plu de me proposer. J'espère toujours satisfaire V. M., quoi que je ne le fasse peut-être pas de la manière qu'elle le pense ».

Lorsque la proposition, que le roi avoit faite au duc de Sully, fut devenue publique, les ministres huguenots le fatiguerent de leurs remontrances, pour l'empêcher de l'accepter. La comtesse de Sault, Lesdiguières & Créqui mirent de leur part

1608.

— tout en œuvre pour le détourner d'un dessein qu'il n'avoit pas. Henri lui-même redoubla au contraire ses instances auprès du pere & du fils, pour les engager à lui donner la satisfaction qu'il demandoit ; mais elles furent inutiles , & ils demeurèrent inébranlables dans leur religion.

Le maréchal de Turenne, sous le regne de Louis XIV , refusa pareillement la charge de connétable , que ce prince lui offroit à condition d'embrasser la religion catholique ; & s'il lui donna cette satisfaction par la suite, il le fit dans un tems auquel on ne pouvoit plus lui reprocher que l'ambition eût aucune part à cette démarche.

Dans le commencement de l'année 1609, le roi se trouvant tranquille & presque débarrassé de toutes les tracasseries de cour , employoit en divertissemens le tems qui lui restoit après avoir réglé les affaires ordinaires. Un de ses plus grands plaisirs étoit de se rendre à l' Arsenal, pour s'entretenir avec le duc de Sully. Il y venoit souvent manger ; il y amenoit des compagnies, mais peu nombreuses, com-

posées de ceux de sa cour, dont la société lui plaisoit davantage, de personnes savantes & spirituelles avec lesquelles il s'entretenoit sur diverses matieres de morale & d'histoire, formoit des conversations sérieuses, instructives & agréables, & se livroit au plaisir & à la joie sans aucun excès.

1609.

Quoiqu'on ait reproché au duc de Sully beaucoup d'éloignement pour les amusemens, & qu'il parût peu propre à donner des fêtes, cependant il y réussissoit parfaitement dans le goût de son maître; il les ordonnoit sans confusion & sans superfluité avec une grandeur, une noblesse & une aménité qui plaisoient beaucoup au roi. Le détail en seroit trop long; je dirai seulement qu'un jour que ce prince avoit dîné à l'Arseual, après que les nappes furent levées, Sully fit apporter des cartes & des dés, (car ce prince aimoit le jeu, & peut-être un peu trop :) il mit sur la table une bourse de quatre mille pistoles pour le roi, & une autre de pareille somme pour en prêter à ceux de la compagnie de ce prince, qui, ne s'étant

1609.

point attendus à jouer , n'avoient pas d'argent sur eux. Cette galanterie fit plaisir à Henri ; il lui dit : « Grand-maître, venez » m'embrasser, car je vous aime comme » je dois. Je me trouve si bien ici, ajouta- » t-il ensuite, que j'y veux encore sou- » per & coucher ; j'ai des raisons pour » ne point aller aujourd'hui coucher au » Louvre, ce que je vous dirai en sortant » du jeu », &c.

C'étoit à l'Arсенal où il traitoit avec son ministre des affaires les plus sérieuses & les plus importantes ; & on est étonné, si on en juge par les Mémoires de Sully, de l'immensité de travail que faisoit ce prince, qui vouloit être instruit de tout. Sully n'étoit pas le seul auquel il fournissoit de l'occupation, il en donnoit encore à Sillery & à Villeroy tout autant qu'ils en pouvoient prendre ; & , ce qui marque la grandeur de son génie, c'est l'utilité qu'il savoit tirer de ses ministres. Un jour il s'en expliqua en présence des courtisans dans ces termes (1) : « Je suis las

(1) Mémoires de Sully, livre 26.

» de m'être tant promené ce matin, car
 » j'ai été plus de deux heures avec trois
 » hommes sur de grandes matieres, & je
 » les ai trouvés aussi contraires dans leurs
 » opinions qu'ils le sont dans leur tem-
 » pérament & dans leurs inclinations.
 » Un autre que moi auroit peine à s'en
 » servir; mais je connois leurs fantaisies,
 » tellement que je tire même du profit de
 » leurs contestations & de leurs contra-
 » riétés; elles servent à rendre les affaires
 » si claires & si bien approfondies, qu'il
 » m'est facile de choisir la meilleure réso-
 » lution. Il rapportoit assez souvent un
 » bon mot de la Riviere son médecin.
 » Le royaume de France, disoit-il, est
 » semblable à une boutique de droguiste,
 » où l'on trouve également les remedes
 » les plus salutaires & les poisons les plus
 » subtils; c'est au roi à tirer parti des uns
 » & des autres, comme fait un habile ar-
 » tiste, en les mixtionnant à propos » (1).
 Voici le portrait qu'il fit de ses trois mi-

(1) Sully, livre 26.

1609.

nistres en présence de plusieurs de ses courtisans.

M. de Sully.

« Quelques-uns , dit-il , se plaignent
» de Rosny, & quelquefois moi-même ,
» qu'il est d'une humeur rude , impatiente
» & contredifante. On l'accuse d'avoir
» l'esprit entreprenant , de présumer tout
» de ses opinions & de ses actions , & de
» rabaisser celles d'autrui. Quoique je lui
» connoisse bien une partie de ces défauts ,
» que je sois contraint de lui tenir quel-
» quefois la main haute , quand je suis de
» mauvaise humeur , qu'il se fâche ou se
» laisse emporter à ses idées, je ne laisse
» pas pour cela de l'aimer , de lui en passer
» beaucoup , de l'estimer & de m'en bien
» & très-utilement servir , parce que je
» reconnois que véritablement il aime ma
» personne , qu'il a intérêt que je vive ,
» & qu'il desire avec passion l'honneur &
» la grandeur de moi & de mon royaume.
» Je fais aussi qu'il n'a rien de malin dans
» le cœur ; qu'il a l'esprit industrieux
» & fort fertile en expédiens ; qu'il est
» grand ménager de mon bien, homme
» fort laborieux & diligent ; qui essaie de

» ne rien ignorer & de se rendre capable
 » de toutes sortes d'affaires de paix & de
 » guerre; qui écrit & parle assez bien,
 » d'un style qui me plaît, parce qu'il sent
 » son soldat & son homme d'état. Enfin
 » il faut que je vous avoue que malgré ses
 » bisarreries & ses promptitudes, je ne
 » trouve personne qui me console si puis-
 » samment que lui dans tous mes différens
 » chagrins.

1609.

» Sillery est d'un naturel patient &
 » complaisant, merveilleusement souple,
 » adroit & industrieux dans toute la con-
 » duite de sa vie. Il a l'esprit très-bon; il est
 » assez versé dans toutes sortes de sciences
 » & d'affaires de sa profession; il n'est pas
 » même ignorant des autres; il parle assez
 » bien, déduit & présente fort clairement
 » une affaire, n'est point homme pour
 » faire des malices noires: mais il ne laisse
 » pourtant pas d'aimer grandement les
 » biens & les honneurs & de s'accommo-
 » der toujours à tout pour en avoir. Il
 » n'est pas d'humeur à hasarder jamais
 » légèrement sa personne ni sa fortune
 » pour celle d'autrui. Ses vertus & ses

Le chance-
lier Sillery.

1609. » défauts étant ainsi compensés, il m'est
» facile d'employer utilement les premie-
» res & de me garantir du dommage des
» autres.

Villeroy. » Villeroy a une grande routine dans
» les affaires, & une connoissance entiere
» de celles qui se font faites de son tems,
» auxquelles il a été employé dès sa pre-
» miere jeunesse plus qu'aucun des deux
» autres. Il tient un grand ordre dans
» l'administration de sa charge, & dans la
» distribution des expéditions qui passent
» par ses mains. Il a le cœur généreux,
» n'est nullement adonné à l'avarice, &
» fait paroître son habileté dans son si-
» lence & sa grande retenue à parler en
» public. Cependant il ne peut souffrir
» qu'on contredise ses opinions, croyant
» qu'elles doivent tenir lieu de raison;
» il les réduit à temporiser, à patienter
» & à s'attendre aux fautes d'autrui : de
» quoi je me suis pourtant souvent très-
» bien trouvé ».

Tels sont les traits avec lesquels Henri
peignoit ses ministres; ils sont d'autant
plus vrais que nous les pouvons recon-

noître par les affaires qu'ils ont traitées. D'ailleurs ils nous ont été conservés par un homme incapable de mentir, & qui connoissoit parfaitement les originaux (1).

 1609.

Le roi fit cette année les mariages de deux princes, dont le premier, qui fut celui du duc de Vendôme, lui donna beaucoup de satisfaction, malgré les efforts que firent plusieurs personnes mal-intentionnées pour l'empêcher; l'autre, qui fut celui du prince de Condé, lui causa par la suite les plus grands chagrins.

Le mariage de César de Bourbon, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV & de Gabrielle d'Estrées, avoit été arrêté dès l'année 1598, avec Françoise de Lorraine, fille unique & seule héritière de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, & avoit été le sceau de la réconciliation de ce seigneur avec le roi. Ce mariage n'avoit pu s'accomplir à cause de leur trop grande jeunesse; mais ils avoient été fiancés, ainsi que nous l'avons dit.

(1) Ces trois portraits sont tirés des Mémoires de Sully, liv. 26.

1609.

Comme ils étoient en âge au tems dont nous parlons, le roi desiroit ardemment d'en voir la célébration.

La grand'mere & la mere de la jeune princesse avoient toujours été contraires à cette alliance. La dernière se trouvant la maitresse de disposer du sort de sa fille, dont le pere étoit décédé (1), avoit su lui inspirer une telle aversion pour M. de Vendôme, qu'elle s'étoit retirée au couvent des Capucines, protestant qu'elle y demeureroit plutôt toute sa vie, que de contracter ce mariage. Les difficultés qu'on opposoit à la conclusion de cette affaire, firent croire au roi que les princes de la maison de Lorraine contribuoient à entretenir le refus des deux meres & de la fille. Sur les plaintes qu'il leur en fit faire, ils lui députerent le marquis d'Oraison pour l'assurer qu'ils n'apporteroient aucune résistance à ses intentions. Un ordre absolu étoit le moyen le plus prompt & le plus

(1) Le duc de Mercœur étoit mort à Nuremberg au mois de février 1602, en revenant de la guerre de Hongrie contre les Turcs.

fût dont ce prince auroit pu se servir ; mais Henri, qui n'employa jamais la violence dans aucune occasion, même dans celles où ses intérêts étoient lésés, lorsqu'il pouvoit employer la douceur, aimant mieux faire usage de ce second moyen ; la justice, dont il ne s'écarta jamais, & la prudence voulant qu'on recherche non-seulement l'union réciproque & volontaire des contractans, mais encore celle des familles, parce qu'il reste toujours bien des ressources à une fille pour réclamer sa liberté, lorsqu'on l'a enlevée à ses parens & mariée malgré elle. La mère faisoit paroître encore plus d'opposition que sa fille. Le roi lui ayant fait dire qu'il seroit en droit, si elle refusoit son consentement, d'exiger d'elle le dédit de deux cens mille écus stipulé par le contrat de mariage, elle s'en étoit excusée sur la volonté de sa fille, & avoit enfin offert de payer le dédit & de donner tout son bien (1). Après bien des contestations, des démarches & des mou-

1609.

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France.

1609.

vemens inutiles auprès des deux duchesses, du duc de Guise, de sa sœur, & de la princesse de Conti, le roi ne favoit plus quel parti prendre : le duc de Sully lui conseilla d'employer le P. Cotton, jésuite, pour cette négociation. Il étoit éloquent, il avoit beaucoup d'esprit & de douceur dans le caractère, avec beaucoup de patience, & s'y prit avec tant de dextérité, calma si bien l'aigreur & l'animosité de la mere, de la grand'mere, & des autres dames de leur parti, qu'il les engagea à donner au roi la satisfaction qu'il desiroit. Elles accorderent donc leur consentement (1). Le mariage fut contracté & les noces célébrées le 9 juillet de cette année, avec la plus grande magnificence. On y fit entr'autres un très-beau caroussel, dans lequel le roi se fit distinguer par son adresse & sa bonne grace dans les courses de bagues où il emporta toujours le prix (2).

Le mariage du prince de Condé ne fut

(1) Mémoires de Sully, liv. 26.

(2) Mémoires pour servir à l'histoire de France.

pas si difficile à conclure , mais il fut accompagné de circonstances qui causerent bien du trouble à la cour & de grands chagrins au roi.

1609.

Lorsque Henriette-Charlotte de Montmorency , fille du connétable , parut à la cour , sa beauté , ses graces attirerent les regards de tout le monde. Henri en fut si frappé qu'il ne fut pas assez maître de lui-même pour arrêter la vivacité des sentimens qu'elle fit naître dans son cœur. La passion qu'il conçut pour elle devint si forte , qu'il ne lui fut pas possible de la cacher : ses paroles , ses démarches , ses assiduités , tout déceloit aux yeux ayides des courtisans un feu qui le consumoit malgré lui.

La reine fut bientôt instruite de ce nouvel amour. Sa jalousie , excitée par la malice de ses confidens , fut portée aux derniers excès. Ils expliquoient , avec la dernière malignité , les moindres actions du roi , dont ils faisoient des rapports infideles. La cour étoit pleine de discorde & de divisions. Ce qui causoit encore plus d'inquiétude à ce prince , c'est que les Espa-

1609.

gnols étoient mêlés dans toutes ces intrigues. Ils avoient su gagner la reine par Concini & sa femme, qu'ils avoient séduits, & qui avoient inspiré à cette princesse des sentimens opposés aux desseins du roi. Ce n'est pas qu'elle eût avec eux des liaisons contraires aux intérêts de la France; mais, comme je l'ai déjà dit, elle auroit désiré que le roi fît un double mariage de ses enfans avec ceux du roi d'Espagne. C'étoit ce que les Espagnols fouhaitoient, pour arrêter les projets que Henri faisoit d'abaisser la grandeur de la maison d'Autriche en Allemagne, & ils croyoient en venir à bout en jettant le trouble dans la cour de France.

Quelles que fussent les vues du roi au sujet de l'amour qu'il faisoit paroître pour la jeune Montmorency, il prit la résolution de la marier au prince de Condé. Elle avoit été destinée par son pere au marquis de Bassompierre, gentilhomme Lorrain, un des plus aimables & des plus spirituels seigneurs de la cour, & qui étoit déjà en grande faveur auprès du roi. Il nous dit dans ses Mémoi-

res (1), que ce prince, l'ayant pris un jour en particulier, lui dit : « Bassompierre, je te veux parler en ami. Je suis devenu non-seulement amoureux, mais furieux de mademoiselle de Montmorency. Si tu l'épouses, & qu'elle t'aime, je te haïrai ; si elle m'aimoit, tu me haïrois, il vaut mieux que cela ne soit point cause de rompre notre bonne intelligence. Je suis résolu de la marier à mon neveu le prince de Condé, & de la tenir auprès de ma famille ; elle sera la consolation & l'entretien de la veillesse où je vais désormais entrer, & je ne veux autre grace d'elle que son affection, sans rien prétendre davantage ».

Je ne fais si Bassompierre, qui présu-
moit assez de lui-même, comme fait ordinairement un homme à bonnes fortunes, peut-être fâché d'avoir manqué un si beau mariage, n'a pas cherché à embellir le roman, en prêtant de pareils sentimens à Henri dans des mémoires écrits long-temps après la mort de ce

(1) Tome I, page 229.

1609.

prince. On doit beaucoup se défier de ceux qui nous rapportent de pareilles anecdotes, & il n'est pas croyable que Henri se soit expliqué si ouvertement avec un jeune gentilhomme qui ne faisoit que paroître à la cour. Ce prince, connoissant toute l'étendue de sa foiblesse, avoit honte de la faire paroître devant ses plus intimes confidens ; car ce fut avec beaucoup de ménagement qu'il en fit part à Sully (1). Il lui dit « qu'il avoit renoncé » à rien obtenir de cette dame ; que s'il » ne pouvoit vaincre son amour, il sauroit du moins prévenir un éclat dangereux, & respecter le lien sacré qu'il ne » vouloit former que pour imposer silence » à ses desirs ». D'ailleurs Henri n'avoit pas besoin du consentement de Bassompierre pour faire ce mariage, il suffisoit de celui du connétable, qui, se trouvant honoré d'être allié à la famille royale, le donna sans balancer.

Je ne veux pas cependant dire que ce prince n'avoit point conçu pour made-

(1) Mémoires de Sully, liv. 26.

moiselle de Montmorency un violent amour, il en avoit donné & il en donna encore par la suite de nouvelles preuves; mais il faut croire qu'il auroit fait par la suite de sérieuses réflexions sur un amour si déraisonnable de sa part, sur les conséquences qui en pouvoient résulter, & qu'il s'en seroit à la fin détaché par le ridicule dont il se seroit couvert, en prétendant, à l'âge de cinquante-sept ans, se faire aimer d'une jeune personne qui n'en avoit que vingt, & qui d'ailleurs étoit très-vertueuse.

Le mariage fut célébré à Chantilly sans aucune pompe; mais il fut accompagné de circonstances, dont les émissaires de la reine eurent grand soin de l'instruire. Deux mille écus donnés pour les habits de noces de mademoiselle de Montmorency, des pierreries de la valeur de dix-huit mille livres, achetées pour elle par madame d'Angoulême, plusieurs autres bienfaits & des gratifications en argent, faites au prince de Condé en faveur de ce mariage (1), & les visites du roi, peut-

(1) Mémoires de Sully, liv. 26.

1609.

être un peu trop fréquentes, parurent des preuves suffisantes de l'intelligence de ces prétendus amans. La reine & le prince de Condé échauffés par les rapports & les discours malins qu'on ne cessoit de leur faire, eurent bientôt mis toute la cour en combustion.

Cependant les choses n'auroient peut-être pas été jusqu'aux extrémités où elles furent portées, si le prince de Condé, trop jeune encore, eût eu plus d'expérience, s'il eût connu les intrigues de la cour, si les ennemis de l'état ne s'en fussent mêlés, & si on n'eût cherché à lui inspirer une violente jalousie, dont la sagesse & la vertu de la princesse devoient le garantir. Les Espagnols, de concert avec Concini & sa femme, furent ceux qui travaillèrent le plus efficacement à indisposer le prince de Condé contre le roi. « Monsieur le prince, écrivoit Henri » à Sully, est ici qui fait le diable, vous » seriez en colere & auriez honte des choses qu'il dit de moi ; enfin la patience » m'échappera, & je me résous de bien » parler à lui ».

La princesse recevoit cependant les visites du roi, avec tant d'indifférence, que la malignité des courtisans ne put jamais trouver à mordre sur sa conduite : elle fut toujours irréprochable, ce qui auroit dû guérir le prince de Condé de sa jalousie : mais elle fut augmentée par les représentations de son beau-pere & de sa famille sur le mauvais effet que produisoient dans le public les soupçons injurieux qu'il faisoit paroître sur la vertu de sa femme, & il se brouilla avec eux.

1609.

Il forma le projet de sortir de France avec elle, ou plutôt les ennemis de la France lui firent prendre ce parti, & il l'envoya dans sa terre de Muret, sous prétexte de l'éloigner de la cour. Le roi, fort offensé de la conduite du prince, le pria de la faire revenir ; & sur son refus, il se fâcha contre lui. Comme le prince n'avoit pas encore pris toutes les mesures nécessaires pour s'évader avec elle, il feignit de vouloir donner quelque satisfaction au roi ; il commença par se plaindre qu'on faisoit courir le bruit qu'il vouloit quitter la cour avec éclat : il assura

1609.

même la reine qu'il n'en avoit jamais eu la pensée, & ajouta qu'il étoit assez content du roi (1). Il se rendit auprès de la princesse, comme s'il eut eu le projet de la ramener, mais il fit préparer sous main des relais sur la route des Pays-bas : il partit de la cour le 29 août pour se rendre à Muret, d'où il se retira à Landrecy, accompagné de Rochefort & de Touray, deux de ses gentilshommes, de mademoiselle du Certau, d'une femme-de-chambre & d'un valet-de-chambre qui avoit en croupe madame la princesse. Sitôt qu'il fut arrivé, il dépêcha un gentilhomme à l'archiduc Albert, pour lui dire en général le sujet de sa retraite, & le prier de lui permettre de l'aller trouver. Cette demande embarrassa fort l'archiduc : il n'étoit pas instruit que les agens secrets d'Espagne à la cour de France avoient ménagé l'évasion du prince, & lui avoient même avant de partir, donné une bourse de mille doublons pour son voyage, avec promesse de lui fournir

(1) Sully, liv. 26.

tout ce qui lui seroit nécessaire. L'archi-
 duc appréhendant de se brouiller avec le
 roi, s'excusa d'accorder au prince l'entre-
 vue qu'il lui demandoit. Il lui fit dire qu'il
 ne pourroit pas lui permettre de séjourner
 dans ses états, mais qu'il auroit la liberté
 d'y passer, s'il vouloit se retirer ailleurs.
 Sur ce refus, le prince passa par le duché
 de Juliers pour se rendre à Cologne, où
 le magistrat lui permit de demeurer; mais
 il avoit laissé la princesse, sa femme, à
 Bruxelles avec la permission de l'archi-
 duc.

1609.

Le roi n'apprit cette nouvelle que deux
 jours après, à dix heures du soir. Il en-
 voya sur le champ chercher Sully, qui
 trouva le roi consterné de cet événement.
 « Eh bien! lui dit Henri, en le voyant,
 » notre homme s'en est allé, & a tout
 » emmené : qu'en dites-vous? — Je dis,
 » Sire, répondit Sully, que cela ne me
 » surprend pas; & que depuis qu'il me
 » parla à l'Arsenal, je m'attendois à cette
 » escapade, que vous eussiez bien empê-
 » chée si vous eussiez voulu me croire.
 » — Je me doutois que vous alliez dire

1609.

« cela , reprit ce prince , mais il ne faut
« point parler des choses passées : pensons
« seulement à l'avenir , & voyons ce qu'il
« y a présentement à faire ; dites-m'en le
« premier votre avis » (car le roi avoit
assemblé son conseil). Sully vouloit re-
mettre au lendemain à dire son sen-
timent , afin d'y penser sérieusement , &
se défendoit de le dire sur le champ.
« Point du tout , lui dit Henri , je veux
« que vous parliez tout présentement ; que
« dois-je faire ? — *Rien du tout* , répon-
« dit Sully. — Comment , s'écria le roi !
« ce n'est pas là un avis. — Pardonnez-
« moi , Sire , c'en est un , & un des meil-
« leurs que vous puissiez prendre (1) : il
« me semble que la raison veut qu'on at-
« tende quelque éclaircissement avant de
« rien entreprendre , afin qu'il vous serve à
« prendre une bonne résolution ; en atten-
« dant je trouve qu'il seroit à propos de ne
« parler de cette affaire que le moins qu'il
« sera possible , de faire paroître qu'elle
« n'est d'aucune conséquence , & quelle
« ne vous inquiète en aucune manière ».

(1) Sully , liv. 26.

Cet avis de tranquillité n'accommodoit pas la vivacité du roi. « Voilà un beau » conseil que vous me donnez, répondit- » il : aussi n'en ferai-je rien. Je veux faire » partir incessamment quelqu'un pour » aller faire savoir mes intentions à l'archiduc ». Il envoya effectivement deux jours après le marquis de Praslin (1), qui se rendit à Bruxelles, & se joignit à M. de Berny, ambassadeur de France : ils représentèrent à l'archiduc, qu'il feroit un sensible plaisir au roi de faire arrêter le prince de Condé, & de le renvoyer en France ; que des esprits brouillons avoient fait faire à ce jeune prince une telle équipée, par

(1) Charles de Choiseul, marquis de Praslin, comte de Chavignon, &c. Il s'étoit fort distingué aux sièges de la Ferre, de Montegur & de Castillon contre les huguenots, à celui de Paris contre la Ligue. Henri IV le commit pour commander comme lieutenant-général en Champagne, lui donna le gouvernement de Troyes avec la charge de capitaine de la première compagnie de ses gardes-du-corps. Il fut reçu chevalier de l'ordre du saint-esprit le 7 janvier 1595.

1609.

l'espérance d'exciter des troubles dans le royaume; que ses prétendus soupçons n'étoient qu'un prétexte fausement imaginé, & que le plus grand service qu'il pût rendre au prince, étoit, en s'assurant de sa personne, de prévenir les suites auxquelles il s'exposoit par légèreté & par imprudence.

L'archiduc répondit qu'il croyoit avoir fait à l'égard du roi tout ce qu'on pouvoit exiger de lui, en n'accordant pas au prince de Condé la permission de séjourner dans ses états, qu'au reste pour marquer combien il avoit à cœur la satisfaction de S. M. & le repos de son royaume, il feroit tout son possible par ses conseils pour ramener le prince & le faire rentrer dans son devoir.

Les ministres d'Espagne à Bruxelles avoient fort désapprouvé la conduite de l'archiduc. Le marquis de Spinola, qui étoit l'homme de confiance du roi d'Espagne dans les Pays-bas, dit librement à l'archiduc que sa condescendance marquoit un peu trop de crainte d'offenser le roi de France; que la cour d'Espagne au-

roit pu tirer de grands avantages d'avoir entre ses mains le premier prince du sang; que Henri se mettoit en possession d'être l'arbitre de tous les différends des princes de l'Europe; qu'il avoit fait conclure la trêve entre l'Espagne & les Provinces-unies plutôt en maître qu'en médiateur, & qu'il prétendoit encore l'être dans l'affaire de Clèves & de Juliers. L'ambassadeur d'Espagne appuya les plaintes du marquis. Comme l'archiduc étoit toujours dans une grande dépendance de la cour d'Espagne, & qu'il avoit beaucoup de déférence pour ses conseils, il consentit que le prince de Condé revînt aux Pays-bas. Ce dernier se rendit à Bruxelles vers la fin de décembre. Les ordres que l'archiduc reçut d'Espagne, par lesquels il lui étoit enjoint de traiter le prince de Condé d'une manière digne de sa naissance, & comme un prince que S. M. C. prenoit sous sa protection, prouve que cette cour avoit beaucoup de part dans cette affaire.

Le roi fit faire plusieurs tentatives auprès du prince de Condé pour l'engager à revenir; & n'ayant pu réussir, il crut

1609.

que le marquis de Cœuvres, qui étoit aimé & considéré de ce prince, seroit capable de le ramener. Il l'envoya pour cet effet à Bruxelles avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Cœuvres parla si fortement à l'archiduc sur les suites du refus qu'il feroit à S. M. de lui remettre entre les mains le prince & la princesse de Condé, que l'archiduc en parut ébranlé : il appréhendoit beaucoup de retomber dans les embarras de la guerre : mais le marquis de Spinola l'eut bientôt raffermi dans la résolution qu'il avoit prise de n'avoir pas cette condescendance pour le roi. Les attentions & les déférences particulières de Spinola pour la princesse de Condé, firent soupçonner celui-ci d'avoir pour elle des sentimens plus vifs que ceux que le respect inspire, & que c'étoit ce qui le rendoit plus ardent à empêcher l'archiduc de consentir au retour de la princesse en France.

Le marquis de Cœuvres, voyant qu'il ne pouvoit obtenir de l'archiduc de lui remettre le prince & la princesse de Condé, ni engager le prince à obéir aux vo-

Intés du roi , prit la résolution d'enlever la princesse. Comme elle s'ennuyoit beaucoup à la cour de l'archiduc , dont la tristesse lui faisoit regretter les agrémens de celle de France , elle y consentit sur les invitations du connétable son pere. Ce seigneur , qui avoit beaucoup de tendresse pour sa fille , étoit piqué du peu d'égards que M. le prince avoit eus pour lui , & des reproches qu'il lui avoit faits avant son départ. Il appréhendoit que ce prince , qui témoignoit pour sa femme autant d'indifférence que de jalousie , ne la menât dans quelque pays éloigné , où elle seroit privée de toute consolation. M. le connétable avoit défendu à sa fille de quitter Bruxelles , & , pour empêcher qu'elle ne fût conduite ailleurs , il lui avoit ordonné d'employer tout le pouvoir de l'archiduchesse , supposé que le prince fût obligé de s'éloigner. Il lui avoit même commandé de revenir en France pour être remise entre les mains de madame la duchesse d'Angoulême qui l'avoit élevée ; & ce fut sur les instances de M. le connétable , que le roi envoya des ordres

réitérés au marquis de Cœuvres d'imaginer quelque moyen pour enlever la princesse.

1610.

Le marquis en concerta un par l'entremise d'un gentilhomme François, autrefois gendarme de M. le connétable, alors attaché au marquis de Spinola, & qui étoit fort avant dans la confiance des sentimens de ce marquis pour la princesse. On le gagna facilement, en lui faisant espérer des graces du roi par l'entremise du connétable; c'étoit par son moyen que la princesse avoit des correspondances secretes avec le marquis de Cœuvres, & qu'elle étoit instruite du projet qu'on avoit formé pour l'enlever. Ce projet fut encore concerté avec madame de Berny, femme de l'ambassadeur, lequel ne fut point admis au secret, & avec M. de Châteauneuf, depuis garde des sceaux, qui étoit à Bruxelles pour quelques affaires particulieres. Les mesures étoient si bien prises, & le marquis de Cœuvres comptoit si fort sur la réussite, qu'il envoya un exprès au connétable pour lui en faire part, & pour l'avertir que la chose devoit

devoit s'exécuter la nuit du samedi au dimanche suivant. Le connétable en rendit compte au roi ; & comme le courier étoit arrivé le mercredi, ce prince, croyant qu'il n'y avoit pas assez de tems pour en donner avis à Bruxelles, ne put s'empêcher de faire éclater sa joie, il eut même l'indiscrétion d'en faire confidence à la reine, qui étoit la dernière personne qui en dû être avertie. Cette princesse parut recevoir agréablement cette nouvelle ; mais si-tôt qu'elle eut quitté le roi, elle envoya chercher le nonce Ubaldini, qui, étant allié de la maison de Médicis, lui étoit tout dévoué. Elle l'engagea de dépêcher sur le champ un courier au marquis de Spinola, pour l'avertir de ce qui se passoit, & que la chose devoit s'exécuter la nuit du samedi au dimanche. Le courier fit assez de diligence pour arriver le samedi à onze heures du matin. Spinola en avertit aussi-tôt l'archiduc & l'archiduchesse, qui, sans différer, envoyerent une compagnie de chevaux-légers de leur garde pour se saisir des avenues de l'hôtel

1610.

d'Orange, où la princesse étoit logée. Une heure après arrivèrent des carrosses avec un des principaux officiers de l'archiduc, qui pria la princesse de venir prendre un appartement qu'on lui avoit fait préparer au palais. Malgré les prétextes qu'elle voulut alléguer pour s'en excuser, elle fut obligée d'accepter cette politesse.

Le marquis de Cœuvres, consterné de ce coup imprévu, ne savoit à qui attribuer la découverte de cette entreprise, qu'on avoit méditée avec le plus grand secret; mais il en fut instruit quelques jours après par le gentilhomme François, qui, comme nous l'avons dit, étoit dans la confiance du marquis de Spinola.

Le marquis de Cœuvres, avant d'en être instruit, se rendit au palais avec M. de Berny, ambassadeur ordinaire, pour demander audience. Il se plaignit hautement de l'insulte qu'on venoit de faire à madame la princesse, qui retomboit sur le roi, par les soupçons injurieux qu'on formoit sur sa conduite; & il parla avec autant

d'assurance que s'il eut été persuadé de la fausseté des motifs qui avoient fait agir l'archiduc. M. de Berny, qui ne savoit rien du projet, parla encore plus fortement que le marquis, pour faire connoître que rien n'étoit plus chimérique que la crainte qu'on pouvoit avoir de l'évasion de la princesse.

1610.

L'archiduc, sans faire paroître qu'il fût instruit du complot, répondit qu'il étoit fort surpris qu'on interprétât si mal ce que madame l'archiduchesse n'avoit fait que par considération & par amitié pour madame la princesse; qu'il étoit bien persuadé que, lorsque ses intentions seroient connues du roi, S. M. ne s'offenseroit point de la conduite qu'on avoit tenue, & qu'au contraire elle l'approuveroit.

Quoique le prince de Condé fût content de la découverte de cette entreprise, il n'étoit cependant pas hors d'inquiétude; il craignit de n'être pas assez en sûreté à Bruxelles, où l'on pourroit peut-être trouver l'occasion de l'enlever lui-même; il résolut donc de s'en éloigner; &, lorsqu'on y pensoit le moins, il partit

1610.

secrètement à la fin de février de cette année, & se rendit par l'Allemagne à Milan, auprès du comte de Fuentes, gouverneur de ce duché, celui de tous les Espagnols qui haïssoit le plus la France (1).

Cependant le roi armoit puissamment; il n'étoit pas fâché qu'on se persuadât que le sujet de cet armement étoit l'opiniâtreté des Espagnols à retenir chez eux le prince & la princesse de Condé; ce n'étoit cependant pas le véritable motif de son armement, qui l'excitoit à la guerre. Le cardinal Bentivoglio, & d'autres historiens, plus portés à débiter des fables & des satyres qu'à dire la vérité, & même Vittorio Siri dans ses *Mém. secrets*, sont d'un sentiment opposé; ce dernier raconte sur cet événement plusieurs particularités qui ne méritent aucune croyance, & qu'il n'a avancées que sur des bruits populaires.

(1) J'ai tiré ce récit du P. Daniel, histoire de Henri IV. Il dit qu'il a été informé de très-bonne part de la vérité & du détail de ce fait; tome X, in-4°. page 437.

Il dit (1), que la princesse avoit donné son consentement à l'intrigue de son enlèvement, parce qu'elle n'aimoit point son mari, à cause d'une infirmité qui suffit pour rendre un mariage nul ; qu'elle brûloit d'envie de revenir en France, & qu'elle continua de recevoir à Bruxelles des lettres galantes de Henri IV. Il ajoute même (2) « que le motif qui porta Henri » à déclarer la guerre aux Espagnols, fut » de les obliger à lui renvoyer la princesse » de Condé ». Il est étonnant qu'un historien ose avancer des faits dont la fausseté peut être démontrée aussi clairement que dans cette occasion ; car il y avoit déjà près d'un an, & bien avant la retraite du prince de Condé, que le roi, toujours attentif à augmenter sa gloire & à se rendre médiateur entre toutes les puissances de l'Europe, se mettoit en état de donner la loi à celles qui voudroient en troubler la tranquillité.

1610.

(1) Voyez la traduction de ces Mémoires, à Paris, chez Nyon l'ainé, rue du Jardinet, XI^e partie.

(2) *Même partie.*

1610.

Le différend survenu entre plusieurs princes d'Allemagne, au sujet de la succession aux duchés de Cleves & de Juliers avoit donné lieu au roi de France de faire des préparatifs de guerre pour se porter où sa présence & ses armes seroient nécessaires. En voici le sujet.

Guillaume, duc de Cleves & de Juliers, qui avoit épousé Marie, reine de Hongrie, sœur de l'empereur Charles V, avoit eu de ce mariage cinq enfans.

Savoir, Jean-Guillaume qui avoit succédé à ses états, & quatre filles.

L'ainée des filles, Marie-Eléonore, avoit épousé Albert-Frédéric, marquis de Brandebourg : elle avoit eu plusieurs filles, dont l'ainée avoit épousé Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg.

Anne, la seconde, avoit été mariée à Philippe-Ludovic, comte palatin de Neubourg.

La troisième, nommée Magdeleine, étoit femme de Jean, comte palatin, duc des Deux-Ponts.

Et Sybille, la quatrième, avoit épousé le marquis de Burgau.

Jean-Guillaume, étant mort sans enfans le 25 mars 1605, laissoit aux enfans de ses quatre sœurs une succession fort litigieuse. Henri en ayant été informé, dit publiquement : « le duc de Cleves est mort, il a laissé tout le monde son héritier ; l'empereur & tous les princes d'Allemagne prétendent à sa succession ».

1610.

Effectivement quelques constitutions impériales, contraires les unes aux autres, rendoient l'affaire fort embrouillée. Les unes vouloient que les fiefs de cette succession fussent masculins, & les autres supposoient les filles capables d'y succéder. Entre tous les prétendans, le droit de Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, & celui de Philippe-Louis, palatin de Neubourg, paroissoient les plus plausibles. Ces deux princes se mirent chacun en possession d'une partie des états qu'ils prétendoient leur appartenir en entier. Mais dans le tems qu'ils se dispoisoient à la guerre, le landgrave de Hesse, leur ami commun, les fit consentir à un traité provisionnel, par lequel ils promirent de ter-

1610.

miner leurs différends à l'amiable par arbitres, & de joindre leurs forces contre tous ceux qui entreprendroient d'usurper les pays de Cleves & de Juliers; en attendant ils devoient les gouverner en commun & en jouir par indivis. Les états du pays assemblés à Dusseldorp, reçurent la transaction à la priere du roi de France, qui se déclaroit déjà pour les deux princes.

L'empereur, qui prétendoit être le juge naturel & souverain d'un différend élevé sur des fiefs de l'empire, donna à son cousin Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg & de Passau, l'administration des états contestés: en conséquence il s'empara de la ville de Juliers. Comme ce sequestre paroissoit tendre à une usurpation qui devoit rendre la maison d'Autriche trop puissante en Allemagne, il occasionna plusieurs négociations qui donnèrent beaucoup d'occupations aux agens de Henri dans les cours du nord: cependant on n'avoit encore rien décidé au commencement de cette année, ce qui avoit engagé ce prince à se mettre en état

de faire terminer ces contestations de gré ou de force; c'est pourquoi il avoit fait, dès l'année précédente, de grands préparatifs pour se mettre en campagne aussitôt que la saison le permettroit.

Quarante mille hommes qu'il avoit sur pied, sans y comprendre six mille Suisses qu'il faisoit lever; son régiment des gardes; quatre mille gentilshommes commandés pour monter à cheval au premier ordre; un équipage d'artillerie proportionné; quarante millions dans ses coffres pour les frais de la guerre sans les revenus de l'année courante, & la résolution qu'il avoit prise & déclarée de marcher à la tête de ses troupes, tout cela marquoit quelque dessein extraordinaire qu'on n'a jamais bien pénétré.

Quel qu'il fût, il est certain qu'un pareil armement, commencé avant l'évasion du prince de Condé, avoit d'autres vues que celle de le retirer des mains des Espagnols. Si le roi avoit seulement envoyé un corps de dix-huit ou vingt mille hommes sur les frontières des Pays-bas, l'archiduc lui auroit donné satisfaction plutôt que de

1610.

s'exposer à une guerre qu'il n'étoit pas en état de soutenir. Mais Henri avoit un plan de pacification générale pour toute l'Europe, qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec de pareilles forces. Comme il étoit alors le prince le plus puissant, il auroit sans doute fait réussir une partie de ses projets (1); mais une mort prématurée les fit évanouir dans l'instant qu'il étoit sur le point d'en commencer les opérations. Il faisoit ses préparatifs avec une ardeur incroyable, & secondée par la diligence & l'activité de son ministre Sully, qui, dépositaire de tous ses secrets, avoit autant d'envie que son maître de voir commencer la guerre.

En attendant que le printems eût ramené la saison favorable pour se mettre en campagne, Henri mettoit ordre au gouvernement intérieur de son royaume. La direction pendant son absence, en fut destinée, avec le titre de régente, à la reine, qui devoit être assistée d'un conseil

(1) J'en donnerai le détail à la fin de cette histoire, pour faire connoître la grandeur du génie de ce prince.

fans l'avis duquel elle ne pourroit rien conclure. Le roi le composa des cardinaux de Joyeuse & de du Perron; des ducs de Mayenne, de Montmorency & de Montbazou; des maréchaux de Brissac & de Fervaques, & des sieurs de Châteauneuf, garde des sceaux de la régence, de Harlay, de Nicolai, de Liancourt, de Pontcarré, de Gesvres, de Villemonrée & de Maupeou. Ce conseil, outre qu'il étoit obligé de se conformer aux instructions qu'il recevoit du roi, ne pouvoit rien statuer sur les affaires de grande conséquence, qu'après en avoir informé & consulté S. M.

1610.

Le roi étoit dans une impatience extrême de se mettre à la tête de ses armées; il avoit déjà commencé à faire défiler des troupes sur les frontieres: & comme il comptoit partir incessamment pour entrer en action, il en avoit donné le signal à ses alliés & aux étrangers par la lettre suivante, qu'il avoit écrite à l'archiduc.

« Mon frere, ne pouvant refuser à mes
 » meilleurs alliés & confédérés le secours
 » dont ils m'ont requis contre ceux qui

Hvj

1610.

» les veulent troubler en la succession
» des duchés & comtés de Cleves, Ju-
» liers, la Marck, Bergh, Ravensperg &
» Ravelstein, je m'avance vers eux avec
» mon armée; & parce que mon chemin
» s'adressera à passer par vos pays, j'ai
» désiré de vous en avertir, & de savoir
» si j'y dois entrer comme ami ou comme
» ennemi. Sur quoi en attendant votre
» réponse, je prie Dieu », &c.

L'armée qu'il menoit avec lui étoit moins considérable par le nombre des soldats, que par la qualité de ceux qui la composoient. C'étoit d'anciens officiers qui avoient vieilli dans les guerres civiles, où ils s'étoient long-tems exercés au métier des armes. C'étoit une jeune noblesse, qui, conduite par l'inclination naturelle des François pour la guerre, brûloit d'ardeur d'aller faire briller son courage aux yeux de son prince. C'étoit les catholiques & les huguenots, qui, paroissant avoir oublié leur antipathie, étoient réunis sous les étendarts d'un si grand roi, contre les ennemis de la France; &, par un trait de sage politique, il emmenoit

avec lui ceux d'entre les seigneurs qu'il connoissoit pour des brouillons & des mécontents, afin de leur ôter les moyens de remuer pendant son absence.

1610.

La France retiroit encore de cet armement un autre avantage, c'est qu'il purgeoit le royaume d'un grand nombre de bandits, accoutumés aux pillages de la guerre, qui, n'ayant plus d'occupation, infestoient les grands chemins & caufoient beaucoup de désordres. Si ce prince avoit fait de si belles choses avec des armées très-inférieures, que ne devoit-on pas attendre, lorsqu'il seroit à la tête de celle-ci.

Mais il étoit retardé par des préparatifs qu'il voyoit faire avec beaucoup de déplaisir. Concini, & la Galigai sa femme, avoient inspiré à la reine le plus violent desir de se faire couronner; parce que, lui disoient-ils, ayant été nommée régente, cette cérémonie donneroit plus de relief à l'autorité qui lui étoit confiée, & plus de dignité aux yeux du peuple. Elle en avoit fait au roi les instances les plus pressantes, & il ne l'avoit accordée qu'a-

1610. — avec la dernière répugnance , tant à cause de la grande dépense que cela occasionneroit , que parce que cela retarderoit son départ.

Ce prince étoit encore agité par de noirs pressentimens qui remplissoient son cœur d'amertume , & le jettoient dans l'accablement : il craignoit que cette fête ne lui fût fatale. Il faisoit confidence de ses chagrins au duc de Sully , en lui disant (1) : « Ah ! mon ami , que ce sacre » me déplaît ! Le cœur me dit qu'il m'ar- » rivera quelque malheur , je mourrai » dans cette ville , je n'en sortirai jamais. » Je ne veux point vous céler , lui disoit-il encore , qu'on m'a dit que je devois » être tué à la première magnificence que » je ferois , & que je mourrois dans un » carrosse. — Mon Dieu , Sire , lui répon- » doit Sully , à quelle idée vous livrez- » vous-là ! si elle continue , je suis d'avis » que vous rompiez ce sacre & couronne- » ment : le voulez-vous , ce fera bientôt » fait ? — Oui , lui dit-il enfin , après que

(1) Mém. de Sully , liv. 27.

Sully lui eut tenu ce même discours deux ou trois fois, » oui, rompez le sacre, & que je n'en entende plus parler : j'aurai par ce moyen l'esprit guéri de l'impression que quelques avis y ont faite : je sortirai de cette ville, & ne craindrai plus rien ». Sully, sur cet ordre, & sur d'autres que le roi lui réitéra, fit interrompre les préparatifs du couronnement. La reine, l'ayant appris, redoubla ses instances pour les faire continuer. Sully employa pendant trois jours les sollicitations, les prières, même les contestations, pour engager la reine à donner au roi cette satisfaction : il ne put venir à bout de la fléchir. Le roi fut obligé de céder ; car dans de certains momens, il étoit le premier à se reprocher à lui-même ses frayeurs. Il cessa pendant quelque tems d'en parler & d'en faire parler à la reine ; les ouvriers furent remis pour la seconde fois en œuvre : mais il en revenoit toujours à ses premières appréhensions, qu'il exprimoit par ces mêmes paroles : « Ah ! mon ami, je ne sortirai jamais de cette ville, ils

1610. » me tueront ici. O, maudit sacre! tu feras
» la cause de ma mort » (1)!

C'est sur la foi de M. de Sully, le seul & le fidele dépositaire des secrets de son maître, que j'ai rapporté ces faits. On ne doit pas être surpris que le roi fût dans de si violentes agitations, car il recevoit tous les jours tant d'avis de conspirations faites contre lui, on impliquoit tant de différentes personnes, qu'il ne savoit à quoi se déterminer.

Quelques spéculatifs, du nombre de ces hommes sages & intelligens, qui fréquentent les cours des princes, & qui réfléchissent sérieusement sur ce qui se passe, sont en état de faire quelquefois des especes de prédictions qui s'accomplissent; ils étoient étonnés de voir les ennemis du roi si tranquilles, & ne faire aucuns préparatifs pour s'opposer à ses démarches. On croyoit qu'ils attendoient l'effet de quelque conspiration secrète qui devoit les délivrer d'un prince prêt à les accabler;

(1) Mémoires de Sully, livre 27.

cela joint à ce que dans ces sortes d'occasions il n'est pas possible de garder un secret impénétrable. Toute l'Europe retentissoit de complots qui devoient bientôt terminer la vie de ce grand prince; & ces bruits, dont les oreilles du roi étoient continuellement frappées, lui causoient de terribles appréhensions; car il n'est point de cœur, quelque intrépide qu'il soit, qui ne frémissé des effets des conspirations; événemens funestes que la trahison consomme sans que la prudence puisse s'en garantir.

Enfin le treizième jour de mai, destiné pour le couronnement de la reine, étoit arrivé: toute la cour s'étoit rendue la veille à S. Denis, où la cérémonie se devoit faire. Le roi, qui sembloit avoir oublié les fâcheux pronostics qui l'avoient agité, y parut avec toute la gaieté que pouvoit inspirer une fête si brillante: jamais on ne l'avoit vu de si bonne humeur.

Le cardinal de Joyeuse fit la cérémonie, qui se passa avec beaucoup de solennité, de magnificence & d'ordre, en pré-

1610.

sence de tous les seigneurs & de toutes les dames de la cour & des ambassadeurs. La reine Marguerite même se fit un plaisir de donner au roi la satisfaction de la voir y assister (1). Lorsqu'elle fut finie , le roi sortit de l'église le premier , il devança la reine , & vint la recevoir au bas de l'escalier ; & comme elle faisoit difficulté de passer la première : « Allons , passez , madame la régente , c'est à vous de commander ici ». Il lui donna la main pour monter à l'appartement qui leur étoit destiné , après avoir fait jetter au peuple une grande quantité de pieces d'or & d'argent , fabriquées exprès pour cette cérémonie. On se mit à table environ sur les quatre heures après midi. Après le dîner LL. MM. monterent dans leurs carrosses , & rentrerent dans Paris aux acclamations d'un peuple innombrable , qui se trouva tant à S. Denis que sur le chemin , en leur souhaitant mille prospérités.

(1) On peut en voir la description dans le Septenaire de Cayet & les autres historiens du tems,

Tout le monde marquoit de la satisfaction de voir LL. MM. si bien unies, & la cour délivrée des tempêtes dont elle avoit été si long-tems agitée. On attendoit avec beaucoup d'impatience le jour destiné pour l'entrée de la reine, dont on faisoit les préparatifs avec beaucoup d'ardeur.

1610.

Comme on travailloit au palais où se devoit faire le banquet royal, le parlement tenoit ses séances aux Augustins. Concini y étant allé deux jours avant le couronnement, s'avisâ d'entrer dans une chambre des enquêtes avec des éperons dorés à ses bottes, & le chapeau sur la tête. Les clercs du palais, irrités de ce manque de respect pour la cour, se jetterent sur lui, lui ôtèrent ses éperons, son épée & son chapeau, & lui donnerent quelques coups. Un page de la reine & quelques domestiques de Concini voulurent le secourir; mais ils furent battus & quelques-uns blessés; pour lui il fut heureusement tiré de la mêlée, & conduit dans la chambre d'un des religieux du couvent. Le lendemain Concini en ayant fait ses plaintes

1610.

au roi, S. M. lui répondit : *Ne vous faites point de querelles avec mon parlement : l'épée que vous portez n'est pas si bien affilée que la plume de ces messieurs.*

Il sembloit que le roi eût épuisé toute sa bonne humeur le jour du couronnement. Le lendemain de cette cérémonie il sentit un redoublement de tristesse & de mélancolie, dont il étoit accablé. Il alla le matin entendre la messe aux Feuillans, où il fut fort long-tems à faire ses prières. L'après-midi il se mit deux fois sur son lit pour calmer l'agitation où il étoit, & ne pouvant reposer, il se leva deux fois : il appella l'exempt de ses gardes, auquel il demanda d'un air fort inquiet, quelle heure il étoit ? Celui-ci ayant répondu qu'il étoit quatre heures, ajouta : « Sire, » je vois V. M. triste & pensif : il vaudroit mieux prendre un peu l'air, cela » la réjouiroit. — Vous avez raison, dit » le roi, faites préparer mon carrosse, » j'irai voir à l'Arsenal le duc de Sully » qui est indisposé ». Le carrosse étant prêt, il sortit du Louvre, accompagné des ducs d'Epéron & de Montbazou,

du maréchal de Lavardin, & des sieurs de Roquelaure, de la Force, de Mirabeau, & de Liancourt, premier écuyer. Le cocher lui ayant demandé où il fouhaitoit aller, il répondit d'un ton chagrin : *Mettez-moi hors d'ici*. Lorsqu'il fut sous la première porte, il renvoya sa garde, & fit lever des deux côtés les mantelets du carrosse, circonstance remarquable, parce que sans cela il auroit peut-être évité le malheur qui le menaçoit (1). Il paroissoit insensible, contre son ordinaire, aux acclamations réitérées dont l'air retentif-

1610.

(1) Dans ce tems-là les carrosses n'étoient fermés que par des mantelets qu'on haussait & baissait; & ce qu'il y a de singulier dans les événemens de la vie, c'est que ce fut cette façon de carrosse qui sauva la vie au roi & à la reine, lorsqu'ils pensèrent se noyer à Neuilly, & qu'elle fut cause de la mort du roi dans l'instant dont nous parlons; car si les mantelets avoient été fermés, lorsque Leurs Majestés tombèrent dans la rivière, on n'auroit pas pu leur donner du secours; & s'ils l'avoient été lorsque le carrosse fut arrêté dans la rue de la Féronnerie, Ravillac n'auroit pu frapper le roi.

1610.

soit sur son passage : il ne jettoit aucuns regards de curiosité sur les préparatifs dont il voyoit orner les rues & les places publiques pour l'entrée de la reine. Il se livroit à une profonde rêverie, lorsque son carrosse fut arrêté au bout de la rue de la Béronnerie, par un embarras que formoient deux voitures, l'une de vin & l'autre de foin. Les valets-de-pied du roi quitterent le carrosse, les uns pour aller faire débarrasser le passage, & les autres pour gagner la rue S. Denis par les charniers des Innoçens. Alors un scélérat, nommé François Ravailac, natif d'Angoulême, qui avoit suivi le carrosse, cherchant l'occasion de commettre le plus horrible de tous les crimes, met le pied sur un des rayons de la roue de derriere, du côté où étoit le roi; il s'appuie d'une main sur la portiere, & de l'autre il frappe le roi d'un couteau tranchant des deux côtés. Lorsque Henri reçut le premier coup, qui avoit glissé entre la deuxième & la troisième côte, il s'écria : *je suis blessé*; mais l'assassin, redoublant à l'instant, tue le roi, qui expire sans proférer d'autre pa-

role. Le meurtrier étoit si acharné contre ce prince, qu'il donna encore un troisiéme coup, mais il ne porta que dans la manche du duc de Montbazon.

1610.

Ravaillac, qui avoit eu la hardiesse & la persévérance d'attendre le roi dans la cour du Louvre depuis le commencement de la journée (1), & de le suivre jusqu'à la rue de la Féronnerie, n'eut pas la résolution de prendre la fuite. Soit qu'il fût pénétré de toute l'horreur du crime qu'il venoit de commettre, & que le remords qui lui en restoit eût absorbé tous ses sens, il demeura immobile auprès du carrosse, tenant à la main son couteau. On eut dit que cet homme abominable vouloit faire trophée d'un si horrible attentat. Il fut arrêté sur le champ, & il auroit été mis en pieces, si le duc d'Epéron & quelques autres personnes, se ressouvenant de la faute qu'on avoit faite de tuer le jacobin, assassin de Henri III, ne l'eussent

(1) Il en convint dans son interrogatoire & avoua qu'il avoit dit en voyant sortir le carrosse :
Ah, je te tiens.

1610.

empêché, & n'eussent pris la précaution de le faire mettre sous une sûre garde.

Les seigneurs qui étoient dans le carrosse le font retourner du côté du Louvre, en disant que le roi est blessé. Le bruit de ce funeste accident passe de bouche en bouche avec une rapidité surprenante, & se répand dans toute la ville. Les bourgeois abandonnent les préparatifs auxquels ils sont occupés pour l'entrée de la reine. Le silence de la consternation succède aux cris de joie qu'on venoit d'entendre. On s'empresse de suivre le carrosse & de courir au Louvre pour s'assurer si la blessure est mortelle, & s'il reste encore quelque espérance sur la vie de ce prince. Mais sa mort ne peut être cachée: on voit transporter son corps ensanglanté & sans mouvement. Alors on n'entend plus que des cris, des plaintes & des gémissemens.

« Hélas! nous ne le verrons plus, disoit-on, ce prince uniquement occupé du soin de nous rendre heureux, sa trop grande clémence lui a été fatale. Que n'extirpoit-il jusqu'aux moindres racines de la Ligue, il en a laissé des rejettons, dont

» nous

» nous détestons aujourd'hui les malheureux fruits ». La nuit qui survient augmente la tristesse ; & les habitans , renfermés dans leurs maisons , pleurent avec leurs femmes & leurs enfans la perte d'un si bon roi , en leur faisant l'éloge de ses vertus & de ses belles qualités.

La nouvelle de ce funeste accident , portée dans les provinces , y répand l'alarme & la consternation , & l'on reconnoît dans l'unanimité des regrets de toute la France , une famille désolée qui pleure le meilleur des peres & le plus grand des rois.

Les cris douloureux , dont l'air retentissoit , avoient pénétré jusqu'aux oreilles de la reine. Elle en demanda la cause ; & ne voyant que des visages tristes , effrayés & baignés de pleurs , elle conçut la grandeur de la perte qu'elle venoit de faire : elle sortit précipitamment de son cabinet , & , rencontrant le chancelier , qui , sur l'avis qu'il venoit d'en recevoir , avoit quitté le conseil , alors assemblé au Louvre. « Hélas ! Monsieur , s'écria-t-elle en » l'apercevant , le roi est mort ». Le

1610.

chancelier, sans faire paroître d'émotion, lui répartit : *V. M. m'excusera, les rois ne meurent point en France.* Puis l'ayant priée de rentrer dans son cabinet, où Villeroi se rendit aussi, il lui dit : « Ma-
» dame, regardons que nos pleurs ne ren-
» dent nos affaires déplorables ; il les faut
» réserver à un autre tems : il y en a qui
» pleurent & pour vous & pour eux ; c'est
» à V. M. de travailler pour eux & pour
» vous ; nous avons besoin de remèdes &
» non de larmes » (1). Il lui représenta que le tems étoit précieux ; qu'il falloit profiter de l'absence de deux princes du sang, & de la foiblesse du troisième pour se faire déclarer régente pendant la minorité du roi son fils. On prit aussi-tôt les mesures nécessaires dans Paris, pour empêcher que cet accident n'y causât quelque mouvement, & la reine envoya sur le champ au parlement, qui étoit assemblé aux Augustins, où il tenoit alors ses séances, le duc de Guise & le duc d'Epemon.

(1) Mercure François, année 1610, page 424.

Celui-ci, se croyant un homme fort nécessaire, entra dans la grand'chambre, & , avec cet air impérieux qui lui étoit ordinaire, tenant à la main son épée hors du baudrier : « Elle est encore dans le four-
» reau, dit-il d'un ton menaçant & en la
» montrant; si la reine n'est pas déclarée
» régente avant que la cour se sépare, il
» faudra bien l'en tirer, & je prévois qu'il
» y aura du sang répandu ». Les gens du parlement se regardoient les uns les autres, étonnés de la nouveauté du compliment; & ces magistrats demeurèrent assez longtemps dans le silence. D'Epernon sentit son imprudence; il se radoucit un peu, il représenta à la cour qu'elle ne devoit pas faire de difficulté d'accorder à la reine une régence que le feu roi lui avoit déjà confiée pour la conduite du royaume, pendant le tems qu'il devoit être absent; qu'un prince si sage ne la lui auroit pas donnée s'il ne l'avoit reconnue pour une princesse capable de s'en acquitter à la satisfaction de tout le monde; que c'étoit le moyen de maintenir la paix & le repos de la France, sur-tout dans l'occurrence pré-

1610.

sente, où chacun connoissoit les mécontentemens des premières personnes du royaume (1).

• Sur le réquisitoire des gens du roi, le parlement, les chambres assemblées, rendit l'arrêt suivant : « La matière mise en » délibération, la cour a déclaré & déclaré » ladite reine, mere du roi, régente » en France, pour avoir l'administration » des affaires du royaume pendant le bas » âge dudit seigneur son fils, avec toute » puissance & autorité. Fait en parlement » le 14 mai 1610 ».

Le lendemain Louis XIII, accompagné de la reine sa mere, se rendit au parlement où il tint son lit de justice, dans lequel la régence fut confirmée à Marie de Médicis. Cette cérémonie faite avec un grand appareil, renouvella les pleurs & les regrets de tous les bons citoyens, avec le souvenir des malheurs que la France avoit essuyés pendant les regnes

(1) Le prince de Condé étoit hors du royaume, & le comte de Soissons s'étoit retiré mécontent dans une de ses terres.

des trois prédécesseurs de Henri IV, & l'on en faisoit la comparaison avec le bonheur dont on avoit joui sous celui qui venoit de finir.

1610.

« Si nous mettions ici, dit le Mercure
 » François (1), tous ceux qui d'entre le
 » peuple de Paris, sont morts de la tristesse qu'ils ont prise de la mort du roi, tant ils l'aimoient, la postérité s'en étonneroit : si est-il vrai qu'il y a eu jusqu'à de simples femmes, qui, après sa mort, n'ont plus voulu manger. & en sont mortes. La Haye, colonel de son quartier, en prit telle fâcherie qu'il s'en mit au lit & y mourut peu de jours après. Le capitaine Marchant, riche bourgeois de Paris, homme généralement estimé & qui a rendu son nom recommandable pour avoir fait bâtir le Pont-Marchant, aujourd'hui le Pont-au-Change, ne put résister à la tristesse qu'il avoit conçue de la mort du roi ; & peu de jours après qu'il eut assisté à ses obsèques, toute la

(1) Mercure François, année 1610, page 529.

1610.

» maison de ville assista à l'enterrement
» de Marchant avec un grand regret de
» la perte d'un si bon citoyen. A quelque
» tems de là M. de Vic fut saisi d'une
» horreur si violente, en repassant par l'en-
» droit où il avoit vu auparavant apporter
» inopinément le corps de ce héros, qu'il
» en mourut de douleur au bout de deux
» jours ».

Il seroit sans doute de mon devoir de parler ici de la conjuration qui abrégéa les jours d'un si grand prince, & de tâcher de découvrir quels en furent les auteurs, & les motifs qui guiderent ceux qui firent commettre un si grand crime; mais c'est un labyrinthe dans lequel je n'ose entrer de peur de m'égarer. Je crains de donner au public pour certains des faits adoptés trop légèrement & sans choix par des écrivains qui les ont rapportés sur la foi des bruits publics; de me livrer à la malignité des conjectures, ou à la fausseté des spéculations de ceux qui se sont laissés guider par un esprit de parti & par des intérêts particuliers; ou bien d'admettre des accusations que la

douleur inspiroit à plusieurs bons François , contre ceux qui paroissent devoir en profiter.

1610.

Après avoir examiné sérieusement tout ce que les auteurs du tems ont écrit, j'ai trouvé si peu d'uniformité sur les faits, qu'il est presque impossible de s'assurer de la vérité. Il faudroit entrer dans une longue & ennuyeuse critique de tous ces auteurs, comparer les faits qu'ils ont rapportés, & faire voir en quoi les uns diffèrent des autres; je ne fais même si l'on pourroit y réussir. Je me contenterai donc de rapporter sur ce sujet, comme j'ai fait ci-devant, ce qui m'a paru le plus vraisemblable, sans vouloir prétendre qu'on admette mon sentiment, quo je ne regarde que comme une opinion qui pourroit peut-être avoir quelque probabilité.

Dans le tems dont je parle, la France étoit divisée en trois partis qui avoient chacun leurs vues & leurs intérêts différens.

Le premier étoit composé de ces Ligueurs qui avoient vendu si cherement au

1610.

roi leur obéissance avec les villes & les provinces qu'ils avoient enlevées. Comme la religion n'avoit été que le prétexte de leur révolte, ils conservoient encore dans le cœur un vieux levain qui les rendoit fort suspects. Mais les plus dangereux de ce parti étoient ces Ligueurs subalternes, ces restes de la faction des Seize, chargés de tant de crimes que la clémence du roi n'avoit pu s'étendre jusqu'à eux. Ils étoient retirés dans les états du roi d'Espagne, qui leur donnoit de quoi vivre, & où ils faisoient de continuels complots contre la vie du roi, par leurs liaisons avec d'autres scélérats de leur faction, auxquels Henri avoit pardonné, & qui étoient encore dans Paris.

Les huguenots composoient le second parti. Ils faisoient connoître par leur conduite le regret qu'ils avoient de la conversion du roi, & la crainte où ils étoient que la religion catholique, étant devenue la dominante & la plus forte, ne détruisît la religion protestante.

Le troisième parti comprenoit les bons serviteurs du roi; c'étoit le plus nom-

breux. Ils l'aimoient pour lui-même, pour le bien de l'état dont ils le voyoient incessamment occupé, pour toutes les vertus dont il étoit orné & dont il faisoit un si bel usage. L'on peut bien penser que ceux-ci ne desiroient que la conservation de Henri.

1610.

Mais ceux qui étoient le plus à craindre pour la vie de ce prince, étoient les ennemis du dehors. Le roi d'Espagne, ou plutôt le duc de Lerme, son ministre, car le caractère de Philippe III étoit bien éloigné de ces horribles complots, accordoit sa protection aux mécontents François & au reste des Ligueurs réfugiés dans les Pays-bas. On jugea de-là que les Espagnols avoient beaucoup de part au malheur arrivé au roi de France. D'ailleurs le conseil d'Espagne, qui connoissoit la foiblesse de cette monarchie, effrayé des préparatifs immenses que le roi faisoit au sujet de la succession de Cleves & de Juliers, & du dessein que ce prince avoit d'abaisser la maison d'Autriche, cherchoit à arrêter la ruine qu'elle ne pouvoit éviter que par la perte de Henri. Les diffé-

1610.

rens complots dans lesquels les Espagnols ont eu part, même depuis la paix de Vervins, donnerent de terribles soupçons contr'eux.

On a encore accusé de ce forfait beaucoup de personnes, des seigneurs qualifiés, des femmes de distinction, des ecclésiastiques, des jésuites, des moines, des gens du bas peuple, sans que sur tout ce qui a été dit & écrit à ce sujet, on puisse établir un jugement fixe & certain : cette affaire est couverte d'un voile si épais, qu'il n'est pas possible de le déchirer.

Le continuateur de l'histoire de M. de Thou (1), dit qu'il y a eu sur ce sujet deux différentes opinions. « Selon lui, les » uns étoient persuadés que l'assassinat de » Henri IV étoit l'ouvrage du mécontentement de quelques grands du royaume, » sans les nommer. Les autres crurent que » l'Espagne fit faire ce coup par les partisans qu'elle avoit en France; & cet » écrivain ajoute que cette dernière opi-

(1) Nic. Rigault, année 1610, tom. VI, page 492.

» nion étoit celle du président de Thou,
» & des plus sages têtes du parlement ».

1610.

Je n'assurerais pas, comme plusieurs personnes ont fait, que Ravallac n'a eu aucun complice, & qu'il n'a commis un si grand crime, comme il l'a dit lui-même dans ses interrogatoires, que parce qu'il avoit oui dire que le roi vouloit faire la guerre au pape. Il en a eu sans doute, mais il ne les a jamais connus; ils le firent séduire par des gens de son étoffe, qui pour le porter à ce crime, lui firent les promesses les plus séduisantes, & en attendant lui fournirent de quoi pouvoir soutenir la misérable vie qu'il menoit depuis long-tems. Lorsqu'il fut interrogé, il ne put donner connoissance de ceux avec lesquels il étoit en liaison; étant du plus bas étage ils avoient eu la facilité de s'absenter, ce qui lui fit soutenir jusqu'à la mort qu'il n'avoit aucuns complices.

Ce qui résulte des interrogatoires de Ravallac, c'est que cet homme étoit un cerveau brûlé, qui s'imaginant, comme il le dit, que le roi vouloit faire la guerre

1610.

au pape, & qu'il ne se mettoit pas en peine de convertir les huguenots, prit la résolution d'assassiner ce prince, le regardant comme un tyran qu'on devoit détruire; il avoit été affermi dans cette idée par les sermons dans lesquels les exécrables prédicateurs de la Ligue, débitoient continuellement cette maxime, en justifiant Jacques Clément. Ravallac dit constamment à la question & jusqu'à la fin de sa vie, qu'aucun François ni étranger ne l'avoit poussé, en quelque maniere que ce fût, à tuer ce prince qui ne lui avoit jamais fait de mal, & dont la mort, quoiqu'impunie, ne pouvoit lui porter aucun bien.

Malgré les recherches que nous avons faites, nous n'avons trouvé aucune certitude que tels ou tels particuliers aient été complices de la mort de Henri-le-grand; cependant les événemens qui l'ont suivie, semblent indiquer les coupables.

La terrible catastrophe arrivée à Concino-Concini, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, & à Léonora Galigai, sa femme, est un de ces événemens qui pourront nous convaincre de la vérité de ce que

j'avance (1). Je n'ai pas de preuves certaines que cet homme & cette femme aient été complices du meurtre du roi; mais du moins ils l'ont regardé comme un événement qui détruiroit les obstacles qui paroissent s'opposer à leurs desseins & à leur ambition démesurée. Ils en ont profité pour porter leur fortune au plus haut degré d'élévation. *Concini & sa femme*, disoit Henri deux ans avant sa mort, à son confident Rosny, *sont parvenus à un tel excès d'audace & de témérité, qu'ils ont été jusqu'à user de menaces contre moi, si je faisois quelque violence à leurs partisans.*

Après la mort de ce prince, la Galigaï par son crédit auprès de la reine régente, qu'elle gouvernoit absolument, fit donner à son mari le bâton de maréchal de France sans avoir jamais été à la guerre, la charge de premier gentilhomme de la chambre, avec la lieutenance générale au gouvernement de Normandie : ils accumulèrent des richesses immenses en terres,

(1) Ces faits sont beaucoup plus détaillés dans l'histoire de Louis XIII, que j'ai fait imprimer en 4 vol. in-12. & qui se trouve chez Nyon l'aîné, rue du Jardin.

1610.

en argent & en pierreries. Après avoir joui de leur fortune pendant sept années avec un orgueil insupportable, après avoir causé deux guerres civiles dans le royaume, & avoir fait mettre à la Bastille le premier prince du sang, ils sont tous deux écrasés dans un instant, pour ainsi dire, par la foudre. Le maréchal est tué dans le Louvre, la populace furieuse déchire son corps en lambeaux, le traîne parmi les immondices de la ville, & n'en laisse pas la moindre partie pour sa sépulture. Cette orgueilleuse maréchale, si fière de sa faveur, qui traitoit avec tant de hauteur les personnes du premier rang; est arrêtée; on la jette dans un affreux cachot, où, privée de toutes ses richesses, elle languit dans la plus grande indigence, réduite au pain des prisonniers, n'ayant pas de quoi acheter une chemise que le geolier lui donne par charité, & périt enfin par la main d'un bourreau.

Si ces deux misérables n'étoient pas complices de la mort du roi, ils méritoient du moins les plus rigoureux châtimens, pour avoir, comme nous l'avons dit, rempli d'amertumes & de chagrins

la vie de ce prince, par les rapports infideles qu'ils faisoient à la reine, & par les interprétations malignes qu'ils donnoient à toutes les actions de Henri, même les plus innocentes, pour exciter la jalousie de cette princesse, qui ne suivoit que trop leurs conseils. D'ailleurs il est certain que du vivant même du roi, Concini & sa femme avoient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins de ce prince, en formant des brigues, pour l'obliger de faire, contre ses intentions, un double mariage de ses enfans avec ceux de Philippe III.

L'opinion la mieux établie sur la mort de Henri IV, est que les Espagnols en étoient les auteurs, ou plutôt Sandoval, duc de Lerme, premier ministre, qui gouvernoit l'Espagne avec une autorité absolue, depuis le commencement du regne de Philippe III. On a conclu de-là que Concini & sa femme en étoient aussi complices, par une suite des liaisons qu'ils avoient avec le duc de Lerme. La justice divine s'étendit aussi sur ce ministre. Comme il redoutoit les effets de la haine de

1610.

tous les grands du royaume, qu'il avoit soulevés contre lui, & craignoit la punition de ses crimes, il crut s'y soustraire en prenant le chapeau de cardinal. Si cette dignité le garantit du dernier supplice, elle ne put empêcher sa disgrâce. Le duc d'Uceda son fils y contribua plus que personne; il le fit exiler, & prit sa place. Roderic Calderon, favori du duc de Lerme & son confident, fut condamné à périr par la main d'un bourreau; ainsi la mort de Henri IV fut vengée sur une partie de ceux qu'on avoit droit alors de soupçonner d'en être les complices.

Les ennemis de Marie de Médicis ont voulu jeter aussi quelques soupçons sur elle; mais ils sont hors de vraisemblance. On ne peut lui reprocher autre chose, si non qu'ayant été nommée régente pendant la minorité de son fils Louis XIII, elle s'écarta trop de la prudence & de la sagesse des maximes du roi son époux. Sa régence ayant été très-tumultueuse, on l'obligea de la quitter au bout de sept années. Elle fut éloignée de la cour & reléguée à Blois, d'où elle ne sortit qu'en excitant

une guerre civile; mais, fâchée de n'avoir aucune part au gouvernement, &, s'étant trouvée mêlée dans plusieurs intrigues, le cardinal de Richelieu, premier ministre, l'obligea de quitter le royaume. Après avoir erré dans plusieurs cours de l'Europe, elle mourut à Cologne le 3 juillet 1642, âgée d'environ soixante ans. *Princesse*, dit l'auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire de France (1), *dont la fin fut digne de pitié, mais d'un esprit au-dessous de son ambition, & qui ne fut peut-être pas assez surprise ni assez affligée de la mort funeste d'un de nos plus grands rois.*

Henri IV n'eut point d'enfans de sa première femme, Marguerite de Valois, fille de Henri II; mais il en eut six de Marie de Médicis, dont cinq lui survécurent; savoir:

Louis XIII, qui porta la couronne après lui.

Anonyme de Bourbon, mort jeune.

Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, dont la postérité est éteinte.

(1) Sous l'année 1642.

Elisabeth, mariée à Philippe IV, roi d'Espagne.

Christine, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, puis duc de Savoye.

Et Henriette Marie, femme de Charles I, roi de la Grande-Bretagne.

Il laissa aussi huit enfans naturels qu'il avoit eus, savoir ;

De Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, César, duc de Vendôme.

Alexandre, dit le chevalier de Vendôme, grand-prieur de France.

Et Catherine-Henriette, mariée à Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf.

De Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, Henri, duc de Verneuil.

Et Gabrielle-Angélique, femme du duc d'Epemon.

De Jacqueline de Beuille, comtesse de Moret, Antoine de Bourbon, comte de Moret, tué à la bataille de Castelnaudary.

Et de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, Jeanne-Baptiste de Bourbon, Abbesse de Fontevault.

Et Marie-Henriette de Bourbon, abbesse de Chelles.

D'après le récit que j'ai fait des vertus, des grandes qualités & des actions mémorables, tant militaires que civiles, de Henri de Bourbon, quatrième du nom, il y a peu de princes qui aient à plus juste titre mérité le surnom de grand, que la postérité lui a donné. Il faudroit une plume plus habile que la mienne pour tracer le portrait de ce monarque : mais comme la vérité suffit pour le faire connoître, je ne chercherai point de nouveaux ornemens pour l'embellir, je joindrai seulement à ce que j'ai dit dans le cours de cette Histoire, plusieurs traits que je n'ai pas trouvé l'occasion d'y placer.

Henri étoit de moyenne stature, plus grande cependant que petite ; son visage étoit agréable & majestueux. Il avoit la physionomie heureuse & intéressante ; le teint vermeil, le front large, les yeux vifs, le nez aquilin, le poil brun, mais qui avoit commencé à grisonner dès l'âge de trente-trois ans, *parce que, disoit-il agréablement, le vent de ses adversités*

Portrait de
Henri IV.

avoit commencé de bonne heure à souffler contre lui. « Je me trouve, dit-il un jour » au siège de Dieppe, en grande nécessité; je suis roi sans royaume, mari sans femme, & je fais la guerre sans argent » (1).

Il étoit d'une constitution robuste, qui lui faisoit supporter avec facilité les plus grandes fatigues auxquelles il s'étoit accoutumé dès sa plus tendre jeunesse. Personne n'avoit meilleure grace que lui à cheval & sous les armes, dont il se servoit avec une merveilleuse dextérité : soit dans les tournois & les carroufels, soit à la guerre pour attaquer & se défendre. Il avoit contracté une si forte habitude d'avoir la cuirasse sur le dos & le casque en tête, qu'il sembloit que ce fût son habillement naturel. Comme il étoit le meilleur homme de cheval de son royaume, il ne se servit jamais d'autre voiture, sinon dans les dernières années de sa vie. Au moindre besoin il couroit la poste à franc-étrier, ce qui fit dire, *qu'il*

(1) Mercure François, page 185.

usoit plus de bottes que de souliers. La bonne constitution de son tempérament, jointe à l'habitude, l'avoit accoutumé à dormir par-tout, quand & à l'heure qu'il vouloit, & à se réveiller de même.

Sa valeur étoit égale à celle des plus grands héros : elle lui fit faire plusieurs fois des actions téméraires, parce qu'il n'étoit pas encore revenu de cette opinion si commune parmi les guerriers de son tems, qu'un général devoit payer de sa personne ; ce qu'il faisoit avec une intrépidité qui soutenoit & augmentoit le courage de ceux qui l'accompagnoient. Son sang froid, qu'il conservoit dans l'action malgré la vivacité de son caractère, le faisoit sortir avec avantage des occasions les plus périlleuses ; il avoit encore une présence d'esprit qui le rendoit attentif & lui faisoit porter ses regards sur tout ce qui se passoit dans un combat, comme lorsqu'appercevent le brave la Curée en danger, il lui cria de toute sa force, *Garde la Curée*, & lui sauva la vie, comme nous l'avons dit.

S'il fut taxé d'être un peu ménager,

ce ne fut qu'en comparaison des profusions indiscrettes de son prédécesseur, & par ceux qui mettoient leurs services à trop haut prix : aucuns de ceux qui lui en avoient rendu ne demeurèrent sans récompense. C'est avoir été libéral que d'avoir payé avec tant d'exactitude les dettes qu'il avoit contractées pour le bien de ses affaires. Il est vrai qu'il connoissoit mieux que personne le prix de l'argent : il en avoit manqué si long-tems & si souvent, qu'il cherchoit tous les moyens d'en faire un bon usage. « On m'accuse, dit-il un jour, » d'être chiche : je fais trois choses bien » éloignées d'avarice ; je fais la guerre, » je fais l'amour, & je bâtis » (1). Lorsqu'il se vit dans l'abondance, il employa des sommes considérables à plusieurs ouvrages pour l'utilité & la commodité publiques, & pour l'établissement de plusieurs manufactures, afin de faire fleurir le commerce. Il ne manquoit jamais de payer le moindre surcroît de peine par de nouvelles libéralités. « Je n'attends point,

(1) Le Grain, liv. 8.

» écrivoit-il à Sully, que ceux qui me ser-
 » vent bien me demandent. Vous m'aidez
 » si bien à faire mes affaires, que je veux
 » aussi vous aider à faire les vôtres; je vous
 » donne vingt mille écus sur mes affaires
 » extraordinaires: faites-en faire les dépê-
 » ches nécessaires. J'ai su, lui écrit-il une
 » autre fois, que vous faites bâtir à la
 » Chapelle, & que vous y faites un parc:
 » comme ami des bâtisseurs, & votre bon
 » maître, je vous donne six mille écus,
 » pour vous aider à faire quelque chose
 » de beau ». Lorsque ce prince donnoit,
 c'étoit toujours avec des graces & une
 affabilité qui augmentoient le prix de ses
 libéralités.

Si l'on peut le blâmer d'avoir un peu
 trop aimé le jeu, c'est moins pour les
 pertes qu'il y a faites, que par le mau-
 vais exemple qu'il a donné tant à la cour
 qu'à la ville, où les particuliers se livre-
 rent avec tant d'ardeur à cette passion,
 qu'elle causa la ruine de plusieurs familles.

Un auteur de ce siècle (1) qui nous a

(1) Le P. Bougean, jésuite.

donné l'histoire des traités de Westphalie, écrite avec beaucoup d'élégance, a débité, en parlant du cardinal de Richelieu, une maxime générale, mais qui n'est pas véritable. Il dit « qu'il semble qu'il y ait » je ne fais quelles liaisons entre les » grands vices & les grandes qualités ; » les hommes médiocres ne sont que médiocrement vicieux, au lieu que dans » les grandes ames le vice n'est jamais » médiocre ».

Si cette maxime peut être appliquée à de certains hommes auxquels on a donné la qualité de grands, c'est qu'ils ne l'étoient pas véritablement. Elle se trouve fautive dans le caractère du prince dont je parle. Il a eu des défauts qui ne pourront jamais balancer ni ternir ses grandes qualités, car pour des vices il n'en eut jamais.

Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher avec quelque raison, c'est son penchant pour les femmes; mais, comme je l'ai déjà dit, cette passion ne lui a jamais fait commettre aucune action déshonorante, honteuse, ni contraire à la justice &

& au bien de son état. S'il s'y est livré avec trop d'ardeur, & s'il n'a pas eu la force de la surmonter, elle lui a causé de si cuisans chagrins, qu'il faut plutôt le plaindre que le blâmer.

Lorsque cette passion s'introduit dans un cœur noble & généreux, elle y trouve des vertus qui adoucissent & temperent ce qu'elle peut avoir de défectueux. Les hommes sujets à l'amour sont ordinairement d'un caractère sensible, doux, bien-faisant, indulgent. Cette foiblesse prend dans leur cœur la teinte de leurs vertus ou de leurs vices; & selon que les unes ou les autres dominant, elle produit des effets plus ou moins dangereux.

Henri trouva dans la sensibilité de son cœur & dans le penchant qu'il avoit pour l'amour, cette douceur, cette clémence & cette facilité à pardonner, dont il fit un si bel usage, mais trop fréquent, & qui lui fut fatal. Il porta ces vertus à un si haut degré, que si la grandeur de son courage ne nous étoit parfaitement connue, on pourroit le soupçonner de timidité. Il pardonna toujours sans réserve, & après avoir

pardonné, il donna dans plusieurs occasions les plus grandes marques de confiance à ceux qui avoient été ses ennemis. Il eût cependant plusieurs fois sujet de se repentir de son indulgence ; « aussi di-
» soit-il qu'il doroit tous les jours ceux
» qui l'avoient le plus traversé, afin que
» l'or de sa bonté cachât à son peuple le
» plomb de leur malice » (1). Faisant sentir par ces paroles, qu'il vouloit bien passer pour indulgent, mais non pas pour foible.

Henri se faisoit un plaisir de rendre hautement justice au mérite de ses capitaines & des officiers de sa couronne. Un jour présentant le maréchal de Biron au cardinal Aldobrandin : « Vous voyez, lui dit-il,
» le maréchal de Biron, je le présente vo-
» lontiers à mes amis & à mes ennemis ». Crillon s'étant un jour rendu auprès du roi, ce prince dit en se tournant vers les courtisans : « Messieurs, voilà le plus
» brave homme de mon royaume.—Vous
» avez menti, Sire, répondit Crillon avec

(1) *Mercure François*, année 1610, page 488.

» sa brusquerie , c'est vous qui êtes le
 » plus brave , je ne suis que le second ».
 C'est ce même Crillon auquel Henri IV ,
 après la bataille d'Arques , écrivit ces
 mots : « Pends-toi , brave Crillon , nous
 » avons battu les ennemis , & tu n'y étois
 » pas ».

Ce prince , parlant de Lefdiguieres ,
 disoit : « Je voudrois avoir autant de Lef-
 » diguieres qu'il y a de grains dans une
 » grenade. Lefdiguieres est ma créature ,
 » il n'a jamais eu d'autre maître que moi ;
 » il a mangé comme moi son pain bis le
 » premier , & il mange maintenant son
 » pain blanc » (1).

Personne ne se connoissoit mieux en
 hommes que lui , & n'en faisoit un meil-
 leur usage. Il disoit « qu'avec son chan-
 » celier Sillery qui ne savoit point de la-
 » tin , & son connétable de Montmorency
 » qui ne savoit ni lire ni écrire , il pouvoit
 » venir à bout des affaires les plus diffi-
 » ciles » (2). Il savoit distinguer les bonnes

(1) Mathieu , liv. 3 , tom. 2.

(2) Amelot de la Houffaye , note sur la
 lettre 195 du cardinal d'Osat.

qualités de ses officiers & de ses ministres, pour les employer suivant leurs talens , dissimulant les défauts qu'ils pouvoient avoir. Voici le portrait qu'il faisoit du maréchal de Bouillon. .

« M. de Turenne est en réputation
» d'avoir un grand esprit , & de savoir
» beaucoup de choses : en effet , il parle
» des mieux dans les assemblées & les
» conseils. Cependant j'ai toujours re-
» connu que dans les affaires les plus im-
» portantes son jugement est grandement
» fautif , & qu'il a toujours pris les mesu-
» res de ses desseins ou trop étendues ou
» trop resserrées , & plutôt selon sa passion
» & ses intérêts , que selon la raison &
» l'équité , & ne s'est jamais départi de
» cette maniere de penser & d'agir ». Ce-
pendant comme M. de Turenne étoit un
grand homme de guerre , Henri s'en servit
très-utilement & en tira de grands servi-
ces , aussi le récompensa-t-il en roi (1).

(1) On a vu ci-dessus , page 146 les portraits qu'il avoit faits de MM. de Rosny , Sillery & Villeroy.

Henri avoit un défaut qui venoit de la grande vivacité de son esprit, c'étoit de saisir avec trop de précipitation les objets, & de prendre trop promptement l'alarme sur les choses qu'il croyoit lui pouvoir être préjudiciables. Il se laissoit quelquefois prévenir contre ceux que la malignité des courtisans attaquoit ; mais il se ménageoit toujours le droit de la réflexion & de la justification ; en sorte que jamais innocent ne perdit sa faveur ni ses bonnes grâces.

Comme il avoit eu une très-bonne éducation, il étoit mieux instruit qu'aucun seigneur de son royaume. Il aimoit beaucoup la lecture, à laquelle ses grandes affaires l'empêcherent de se livrer, comme il l'auroit désiré. Sa lecture la plus ordinaire, celle qui est peut-être la plus utile pour un prince, étoit les Œuvres de Plutarque, qu'il citoit volontiers. Il aimoit la conversation des savans, sur-tout de ceux qui étoient d'une humeur agréable & enjouée. Il en avoit toujours plusieurs avec lesquels il s'entretenoit familièrement pendant ses repas, de matières alter-

nativement sérieuses & agréables, & ils avoient ordre de lui rapporter fidèlement ce qu'on disoit de lui dans le public.

Comme il étoit d'une humeur extrêmement enjouée, il se livroit volontiers aux plaisirs & aux amusemens; mais c'étoit en grand homme. Tel étoit son caractère; & l'extérieur grave, dont la majesté royale semble imposer la nécessité, ne l'empêcha jamais de goûter les agrémens que l'égalité des conditions répand dans la société.

« Dans les festins & les carousels, dit
» M. de Péréfixe (1), il vouloit passer pour
» un aussi bon compagnon & aussi adroit
» que pas un autre. Il étoit de belle hu-
» meur le verre à la main, quoiqu'il fût
» assez sobre. Sa gaieté & ses bons mots
» faisoient la plus douce partie de la bonne
» chère. Il ne témoignoit pas moins d'a-
» dresse & de valeur aux combats de la
» barrière, aux courses de bagues, & à
» toutes les galanteries, que les plus jeu-
» nes seigneurs. Il se plaisoit même au

(1) Pag. 45

» bal, & dançoit quelquefois ; mais avec
 » plus d'enjouement que de bonne grace.
 » On me voit, disoit-il lui-même (1),
 » encore aussi gai avec ma barbe grise,
 » tirer autant de vanité d'avoir fait une
 » belle course, & gagné une bague de
 » quelque belle dame, que je pouvois
 » faire en ma jeunesse & que le jeune
 » homme le plus vain de ma cour ».

Quoique dans le cours de cette histoire j'aie rapporté plusieurs dits notables de ce prince & plusieurs de ses bons mots, j'en ajouterai ici quelques autres que je n'ai pas trouvé occasion de placer.

Un jour des Rois, comme il alloit se présenter à la communion, Roquelaure l'arrêta pour lui demander la grace de S. Chamant, son parent, qui avoit fait donner des coups de bâton au sieur de Fenis, lieutenant-général de Tulle (action dont le roi avoit ordonné qu'on fît une justice exemplaire) : Roquelaure supplia Henri de vouloir bien pardonner à Saint-Cha-

(1) Lettre insérée dans les Mémoires de Sully, liv. 26.

mant pour l'amour de celui qu'il alloit recevoir, & qui ne pardonnoit qu'à ceux qui pardonnoient aux autres. Le roi répondit : « Allez, & me laissez en paix : » je m'étonne comme vous osez me faire » cette requête, lorsque je vais protester » à Dieu de faire justice, & lui demander » pardon de ne l'avoir pas faite » (1) ?

« Je n'ai que deux yeux & deux pieds, disoit-il encore, » en quoi suis-je différent » de mes sujets, sinon en ce que j'ai la » force de la justice » ?

Ayant appris un jour la mort du duc de Bourbon-Montpensier, arrivée après deux années de langueur, il dit tout haut « qu'il falloit prier Dieu pour avoir du » tems à se reconnoître comme ce prince » l'avoit eu ».

Messieurs du parlement étant revenus de Tours, où ils avoient tenu leurs séances pendant que Paris étoit au pouvoir de la Ligue, où même plusieurs de leurs membres étoient restés, ils allerent rendre

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France, tom. 2, pag. 262.

leurs hommages au roi, qui leur dit :
 « Messieurs, je vous prie de ne vous plus
 » souvenir de tout le passé ; j'ai oublié &
 » pardonné les injures qu'on m'a faites,
 » je vous exhorte d'oublier & d'abolir
 » celles que vous avez reçues ».

Un particulier lui demandant la grace
 de son neveu, qui méritoit d'être puni :
 « Il vous sied très-bien, lui répondit le
 » roi, de faire l'oncle & à moi de faire le
 » roi, j'excuse votre demande, excusez
 » mon refus » (1).

Quelqu'un voulant l'engager de faire
 punir l'auteur de *l'Isle des Hermaphro-
 dites* (2) : « Je ferois conscience de fâcher
 » un homme pour avoir dit la vérité ».

« Je demande tous les jours, disoit ce
 » prince, trois graces à Dieu ; l'une, qu'il
 » lui plaise de pardonner à mes ennemis ;
 » l'autre, de me donner victoire sur mes
 » passions ; la troisième, de bien user de
 » l'autorité qu'il m'a donnée & de n'en

(1) Mathieu, liv. II.

(2) Voyez cet écrit dans le Journal de
 Henri III.

» abuser jamais. Je voudrois bien faire ce
» qu'ils disent , en parlant des prélats qui
lui faisoient des remontrances ; « mais ils
» ne pensent pas que je sache tout ce
» qu'ils font » (1).

Le sieur Miron , prévôt des marchands ,
dont nous avons déjà parlé , étant mort ,
sa place fut demandée par deux personnes.
Le roi dit à Villeroi , secrétaire d'état ,
qu'on lui avoit proposé deux hommes
pour cette place , dont l'un n'avoit point
de barbe , & l'autre étoit un avare qui
vouloit faire profiter l'argent de la ville ;
mais qu'il la donnoit au fils du défunt , qui
ne l'avoit pas demandée , parce qu'il le
connoissoit fidele à son service , point ava-
ricieux , & d'un caractère à moins dérober
que les autres.

Comme Henri avoit , pour ainsi dire ,
été élevé dans les forêts , il avoit pris pour
la chasse un goût qui ne le quitta jamais.
Il est vrai que cet exercice avoit beaucoup
contribué à former son tempérament , &
à le rendre robuste : il lui étoit même de-

(1) Mathieu , tom. II , pag. 238.

venu nécessaire dans un âge plus avancé pour conserver sa santé & arrêter les progrès de la goutte, dont il avoit eu plusieurs attaques.

Dans le tems de sa jeunesse, & pendant qu'il faisoit son séjour au château de Coarasse, dans les montagnes de Béarn, lorsqu'il revenoit fatigué de la chasse, il se reposoit assez volontiers, & prenoit quelque nourriture chez un Berret (1), dont la maison étoit dans son voisinage. D'aussi loin que le paysan & sa femme le voyoient arriver, ils couroient au-devant de lui, lui prenoient les mains, en lui disant : *Eh adiucias lou meu Henric, adiucias-lou meu Henric. Eh bon jour mon Henri, bon jour mon Henri.* Ils le menoient dans leur cabane, le faisoient asseoir sur une escabelle, & le Berret alloit tirer du vin, tandis que sa femme mettoit devant lui du pain & du fromage. Henri,

(1) C'est ainsi qu'on appelle les paysans du Béarn, du nom d'un bonnet de laine d'une façon particulière, qu'ils portent ordinairement.

plus satisfait du bon cœur & de la simplicité de ses hôtes, qu'il n'eût été des mets délicats, mangeoit avec appétit, s'entretenoit avec eux, leur témoignoit sa reconnaissance; &, le repas fini, il prenoit congé de ses hôtes, en leur promettant de revenir lorsqu'il iroit à la chasse dans leur canton. Etant devenu paisible possesseur de son royaume, le Berret & sa femme se rappellerent qu'il mangeoit autrefois de leurs fromages avec plaisir; ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans des paniers; le Berret se chargea de les aller offrir au roi; &, après avoir embrassé sa femme, il se mit en chemin. Au bout de trois semaines il arrive à Paris, & se rend au Louvre. Sans autre cérémonie il s'adresse à une sentinelle, & il lui dit : *Boli bese lou meu Henric, nostro femme ly embie des fromagès de baque*; c'est-à-dire, je veux voir mon Henri, notre femme lui envoie des fromages de vache. La sentinelle, surprise de l'habillement de cet homme, & encore plus de son langage, le prend pour un fou, le repousse, & le payfan, voulant absolument entrer,

reçoit quelques bourades. Il se retira fort triste ; & se repentant peut-être de son voyage , il descendit dans la cour du Louvre , en réfléchissant sur ce qui venoit de lui arriver : il s'imagina avoir été maltraité pour avoir dit des fromages de vache , & resta incertain s'il devoit s'en retourner ou non. Quelques momens après , le roi , regardant par la fenêtre , voit un homme de son pays qui se promene dans la cour : son habillement , qui lui étoit connu , le frappe ; & , cédant à sa curiosité , il ordonne qu'on fasse monter ce Berret. Celui-ci se jette à ses pieds , lui embrasse les genoux , & lui dit affectueusement : *Adiu-
cias lou meu Henric , nostro homme bous
embie des fromagès de buët* ; ce qui signifie , bon jour mon Henri , notre femme vous envoie des fromages de bœuf. Le roi , presque honteux qu'un homme de son pays se trompât si grossièrement devant toute sa cour , se pencha avec bonté , & lui dit à demi-bas : *Digue donc des froma-
gès de baque* ; en françois , dis donc des fromages de vache. Le paysan , qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de

lui faire , répondit en son patois : « Je ne
» vous conseille pas , mon Henri , de dire
» des fromages de vache , car , pour l'avoir
» dit , un grand drôle habillé de bleu m'a
» donné vingt coups de son fusil ; il pour-
» roit bien vous en arriver autant ». Hen-
ri IV rit beaucoup de la simplicité du bon
homme , accepta ses fromages , lui fit don-
ner une somme d'argent pour s'en retour-
ner , & par la suite fit la fortune de toute
sa famille.

Henri aimoit à rire & à dire de bons
mots , qu'il rencontroit assez aisément ,
mais ils n'étoient pas tous également
bons ; il y mêloit assez volontiers des
traits satyriques.

Un jour étant à la campagne avec plu-
sieurs seigneurs , il rencontra une femme
qui menoit paître sa vache , il lui dit :
« Bonne femme , vendez-moi votre va-
» che ; combien en voulez-vous ? — Mon-
» sieur , répondit-elle , j'en veux tant. —
» C'est trop cher , dit le roi , je n'en veux
» donner que tant. — Ce n'est pas assez ,
» reprit-elle : je vois bien que vous n'êtes
» pas un bon marchand de vaches. — A

» quoi le connoissez-vous, répliqua le roi ?
 » vous vous trompez, voyez tous ces
 » veaux qui me suivent ». Et en même-
 tems il lui fit donner une poignée d'ar-
 gent.

Son jardinier de Fontainebleau se plai-
 gnant un jour à lui qu'il ne pouvoit rien
 faire venir dans ce terrain-là : *mon ami*,
 lui dit Henri, en regardant le duc d'Eper-
 non, *femes-y des Gascons, car ils pren-*
nent par-tout (1).

Un député d'une ville de province se
 présenta devant lui, pour le compli-
 menter à l'heure de son dîner; il com-
 mença sa harangue par ces mots : *Agefi-*
laus, roi de Lacédemone, Sire : Le roi
 se doutant que la harangue seroit un peu
 longue, lui dit, en l'interrompant : *Ven-*
tre-saint-gris, j'ai bien oui parler de cet
Agefilaus : mais il avoit dîné, & je n'ai
pas dîné moi.

Il renvoya aussi plaisamment un député
 de Bretagne, dont le discours étoit fort

(1) Mém. pour servir à l'histoire de France,
 tome 2, pag. 277.

long, & qui continuoit toujours de parler quoique le roi lui eût dit par deux fois d'abrégé : Henri s'impacienta enfin, & lui dit, en tournant le dos : *Vous direz le reste à maître Guillaume.* C'étoit un bouffon qui suivoit la cour (1).

Un recteur de l'Université de Paris qui haranguoit le roi, s'étant écarté dans son discours du sujet pour lequel il étoit député, le roi lui demanda de quelle faculté il étoit ; le recteur répondit qu'il étoit médecin : alors Henri se tourna vers les seigneurs qui étoient présens, & dit : *Mon Université est bien malade, elle est entre les mains des médecins.*

Le roi, allant à Amiens, fit une longue traite en poste, & se fatigua beaucoup. Lorsqu'il fut arrivé dans la ville, les habitans se rendirent auprès de lui, pour le complimenter. Celui qui portoit la parole commença par les éloges & titres d'honneur qu'on est dans l'usage de donner aux rois, disant, *Roi très-benín, très-grand & très-clément ; — dites aussi, répon-*

(1) Journal de l'Etoile, tome 2, pag. 242.

dit le roi, & très-las ; je vais me reposer, j'écouterai le reste une autre fois (1).

Les députés de Provence étant venus à Lyon pour le complimenter, celui qui portoit la parole étant demeuré court, le roi se tourna vers les autres & leur dit : *Je vous entends, vous voulez me dire que la Provence est à moi, & non au duc de Savoie.*

L'Etoile rapporte (2) « que le 26 janvier 1607, il fut joué à l'hôtel de Bourgogne à Paris une plaisante farce, à laquelle assisterent le roi, la reine & la plupart des princes, seigneurs & dames de la cour ». C'étoit un mari & une femme qui querelloient ensemble; la femme disoit à son mari qu'il ne quittoit pas le cabaret, & qu'on les exécutoit tous les jours pour la taille qu'il falloit payer au roi, & qu'on prenoit tout ce qu'ils avoient. « C'est pourquoi, disoit le mari, en se défendant, il faut en faire meilleur chere ; car que diable nous serviroit

(1) Journal de l'Etoile, tom. 2, pag. 242.

(2) Ibid. tom. 3, pag. 408.

» tout le bien que nous pourrions amas-
» ser, puisqu'aussi-bien ce ne seroit pas
» pour nous, mais pour ce beau roi; cela
» fera que j'en boirai encore davantage
» & du meilleur : monsieur le roi n'en
» croquera pas de celui-là; vas m'en que-
» rir tout à cette heure, & marche. Ah!
» malheureux, repliquoit cette femme,
» & à belles injures, me veux-tu ruiner
» avec tes enfans »? Sur ces entrefaites
arrivent trois officiers de justice, qui
viennent demander la taille, & à faute de
payer, veulent faire enlever les meubles.
La femme commence à crier après eux,
aussi fait le mari qui leur demande ce qu'ils
font. « Nous sommes gens de justice, di-
» sent-ils — Comment, de justice! dit le
» mari, ceux qui sont de justice doivent
» faire ceci & cela, & vous faites ceci &
» cela; je ne pense point que vous soyez
» ce que vous dites ». Pendant ces dispu-
tes la femme s'étoit saisie d'un coffre sur
lequel elle s'étoit assise. On lui fit com-
mandement de par le roi d'en faire l'ou-
verture; & après plusieurs altercations on
ouvre le coffre, d'où sortent trois diables

qui emportent les trois officiers de justice, chacun le sien. Les magistrats, se prétendant insultés, firent arrêter les comédiens & les envoyèrent en prison ; mais ils furent mis dehors le même jour, par exprès commandement du roi, qui dit à ceux qui s'en plainquirent : « Qu'ils étoient des » fots : que s'il falloit parler d'intérêt, il » en avoit reçu plus qu'eux tous. Qu'il » avoit pardonné aux comédiens, & leur » pardonnoit de bon cœur, d'autant qu'ils » l'avoient fait rire voire jusqu'aux larmes ».

Il aimoit beaucoup à s'entretenir avec les personnes savantes, sur-tout avec celles qui étoient d'un esprit agréable & enjoué ; ses conversations avec elles étoient spirituelles & amusantes. Il faisoit très-souvent des présens aux gens de lettres ; mais il disoit, d'après son prédécesseur Charles IX, qui les aimoit aussi beaucoup, « qu'il » falloit les traiter comme les excellens » chevaux, qu'il faut bien entretenir, » mais ne les pas trop engraisser, parce » qu'après ils ne pouvoient ou ne vou- » loient plus travailler ». Il récompensa

libéralement Pierre Mathieu, son historiographe, qu'il se fit un plaisir d'instruire lui-même de ses principales actions pour les transmettre à la postérité. Un jour un poëte pour se décharger de la taille à laquelle il se plaignoit d'avoir été imposé trop haut, lui présenta un placet qui contenoit ces quatre vers :

Ce poëte n'a pas la maille :
Plaise, Sire, à Ta Majesté ,
Au lieu de le mettre à la taille ,
De le mettre à la Charité.

Le roi lui fit donner une gratification.

Un des plaisirs de ce prince étoit de s'écarter seul lorsqu'il étoit à la chasse, & de se mêler ensuite familièrement avec ceux qu'il rencontroit, soit dans les auberges ou dans d'autres lieux, afin d'apprendre ce qu'on disoit de lui, mettant assez ordinairement la conversation sur son chapitre, pour faire parler les gens sans en être connu ; ce qui lui étoit d'autant plus facile qu'il étoit toujours vêtu très-simplement. Cela lui attiroit quelque-

fois des aventures comiques, dont il se tiroit toujours avec esprit.

Un jour s'étant égaré, il pique au premier village, entre dans la meilleure hôtellerie & se met à table d'hôte avec plusieurs marchands sans être reconnu. Après avoir dîné il met le discours sur les affaires de l'état, du roi & de la cour : chacun dit son sentiment, on parle de sa conversion. Un marchand de bestiaux, qui étoit auprès de lui, dit : *Ne parlons point de cela, le caquè sent toujours le hareng.* Après cette parole le roi se leve, paie son écot & se met à la fenêtre. Aussitôt il voit quelques seigneurs qui venoient chercher à dîner dans ce village, il les appelle & les fait monter. Ceux qui avoient dîné avec le roi, le reconnurent aux respects que ces seigneurs lui rendoient : ils furent fort étonnés, & eussent bien voulu retenir ce qu'ils avoient dit. Le roi, sans leur témoigner de mécontentement des propos qu'ils avoient tenus, avant de sortir, frappa sur l'épaule du marchand, & lui dit seulement : *Bon homme, le caque sent toujours le hareng*

en votre endroit & non pas au mien ; car vous avez encore du mauvais levain de la Ligue (1).

L'auteur du *Mercure François* (2) rapporte un autre trait, dont il avoit été témoin. « La dernière fois, dit-il, que je le » vis passer, sans autre garde que lui si- » xième, au bac de Neuilly, dans lequel » il y avoit quantité de payfans, il se » fourra aussi-tôt parmi eux, & demandoit » à l'un une chose & à l'autre une autre. Il » en vit un qui avoit les cheveux blancs » & la barbe noire, auquel il s'attacha le » plus, & en voulut savoir de lui la rai- » son. Le payfan matois, faisoit de l'igno- » rant ; mais S. M. le pressant de répondre, » lui dit : *Sire, c'est que mes cheveux » sont de vingt ans plus vieux que ma » barbe.* A cette réponse, le roi se mit à » rire, & la trouva si heureuse, qu'il l'a » racontée depuis plusieurs fois ».

« Un autre jour S. M. (3) chassant vers

(1) *Mercure François*, tom. II, pag. 183.

(2) Année 1610, pag. 491.

(3) *L'Etoile*, dont j'ai pris ce récit, tom. III,

» Grosbois, se déroba de sa compagnie,
 » comme il faisoit souvent, & vint seul à
 » Creteil : y étant arrivé sur l'heure de
 » dîner ; affamé comme un chasseur , il
 » entra dans une hôtellerie., où ayant
 » trouvé l'hôtesse, lui demanda s'il n'y
 » avoit rien pour dîner : elle répondit que
 » non, & qu'il étoit venu trop tard. Mais
 » à l'instant ayant avisé une brochée de
 » rôl, il demanda pour qui donc étoit ce
 » rôl-là. L'hôtesse lui dit que c'étoit pour
 » des messieurs qui étoient en haut, &
 » qu'elle pensoit que ce fussent des pro-
 » cureurs. Le roi, qu'elle ne prenoit alors
 » que pour un simple particulier, parce
 » qu'il étoit seul, la pria de leur aller dire
 » qu'il y avoit un honnête gentilhomme
 » qui venoit d'arriver, qui étoit las &
 » qui avoit faim, qu'il les prioit de lui
 » donner un morceau de leur rôl pour
 » de l'argent, ou qu'ils l'accommodassent
 » du bout de leur table, & qu'il paieroit
 » son écot. Ce qu'ils refuserent tout à

page 55, dit l'avoir appris d'un de ses amis, au-
 quel le sieur de Vitry l'avoit raconté.

» plat, disant que pour le regard de leur
» rôl, il n'y en avoit pas trop pour eux ;
» & quant à dîner avec eux , ils avoient
» des affaires ensemble , & étoient bien
» aises d'être seuls. Le roi, ayant entendu
» cette réponse, demanda à l'hôtesse quel-
» que garçon pour envoyer lui querir com-
» pagnie. Lui ayant donné une pièce d'ar-
» gent, il l'envoya au sieur de Vitry qu'il
» lui désigna par un autre nom & par une
» grande casaque rouge qu'il portoit, &
» qu'étant là il lui dit qu'il vînt inconti-
» nent trouver le maître du grand cornet.
» Ce que le garçon ayant fait, & le sieur
» de Vitry ayant connu par son langage
» que c'étoit le roi, vint incontinent ac-
» compagné de huit ou dix autres, trou-
» ver S. M. Elle conta audit Vitry sa dé-
» convenue & la vilainie de ces procu-
» reurs, lui en chargea par même moyen
» de s'aller saisir d'eux, de les mener à
» Grosbois, & qu'étant là il ne faillît de
» les faire très-bien fouetter & étriller,
» pour leur apprendre à être une autre
» fois plus courtois à l'endroit des gentils-
» hommes. Ce que ledit sieur de Vitry fit
» fort

» fort bien & promptement exécuter,
 » nonobstant toutes les raisons, supplica-
 » tions, remontrances & contredits de
 » messieurs les procureurs ».

D'Aubigné nous apprend que Henri avoit la vue extrêmement perçante & l'ouïe monstrueuse, pour se servir de son expression, & il en rapporte une preuve sensible. « Le roi, dit-il, étant couché à » la Garnache, en une grand'chambre » royale, & son lit, outre les rideaux or- » dinaires, bordé d'un tour de lit de » grosse bure; Frontenac & moi à l'autre » coin de la chambre en un lit qui étoit » fait de même. Comme nous drapions » notre maître, ayant mes levres sur son » oreille pour ménager ma voix, lui, ré- » pondoit souvent: *Que dis-tu ?* Le roi » répartit, sourd que vous êtes, n'enten- » dez-vous pas qu'il dit que je veux faire » plusieurs gendres de ma sœur. Nous en » fumes quittes pour lui dire qu'il dormît, » & que nous en avions bien d'autres à » dire à ses dépens ».

Une autre réponse assez semblable à celle-ci, est celle que le duc de Belle-

garde, premier gentilhomme de la chambre, fit à ce prince : étant tous deux couchés dans la même chambre, peu de tems après la mort de Henri III, Henri IV réveilla Bellegarde trois fois pendant la nuit, pour lui proposer de se défaire de quelques-unes de ses charges en faveur des personnes qu'il lui nommoit : « Je le veux » bien, Sire, lui répondit le grand-écuyer, » à la troisième fois ; mais, au nom de » Dieu, ne vous réveillez plus ».

Henri IV parloit & écrivoit d'une manière simple, mais noble, ce qui annonçoit son caractère. Lorsqu'il vouloit travailler son style & quitter cette franchise qui lui étoit naturelle, il devenoit différent de lui même, & l'on ne reconnoissoit plus Henri IV. Cette lettre qu'il adresse à Elifabeth d'Angleterre, en est une preuve.

(1) Au bas il y a pour adresse :

« *A celle qui mérite un los immortel.*

» Je ne me promettois que cause d'éton-

(1) Manuscrit de la main de Henri IV, & communiqué à l'éditeur.

» nement , par la réponse que me feriez ,
 » non pour l'estimer pleine de ce qu'il
 » faut mépriser ; mais de ce qui rend ,
 » par très-juste admiration , les personnes
 » incapables de choses plus célestes que
 » humaines. Je n'ai été trompé qu'en
 » une , qui est que j'en ai plus trouvé
 » pour s'émerveiller de ce qui ne se peut ,
 » ce me semble , comprendre en ame
 » terrestre , dont toutefois je loue Dieu ,
 » m'ayant fait si heureux , qu'entre mes
 » mains soit , ce qui peut être désiré
 » pour la plus excellente & rare entre-
 » prise , que créature fût avoir prémé-
 » dité en sa pensée ; il paroît bien qu'en
 » vous les astres se sont délectés , il se
 » peut bien connoître que le ciel vous
 » a chérie & partagée de plus belles cou-
 » rones que toutes les terriennes ; &
 » que le Suprême a mis la main à l'œu-
 » vre , pour en faire le chef des esprits hu-
 » mains ; car qui me montrera discours si
 » bien poli , si bien lié , & plein de telles
 » démonstrations de ce qui seroit néces-
 » faire pour le gouvernement des empires
 » & monarchies, où vous deviez être pour

» commander, où votre si délicat & ex-
 » quis entendement devoit avoir pris
 » son séjour, qu'autre personne, auquel
 » le ciel ait mis le sceptre en main. Tou-
 » tefois il n'est rien qui doive tant être ex-
 » cellent, que ce qui est dédié à celui de
 » qui nos biens & nos maux dépendent.
 » Je l'ai prou de fois oui dire; mais en
 » vous, il est très-bien suivi & non en moi,
 » à qui, pour le degré où je suis établi,
 » je serois à désirer plein de telles con-
 » ceptions & résolutions, dont, par votre
 » lettre, vous entrez avec issues très-re-
 » marquables d'honneur & de gloire,
 » qu'ils ne vous servent seulement pour
 » ce monde; mais en l'autre, dont j'en
 » requers le dominateur de l'univers, &
 » qu'il vous fasse vivre pour l'honneur
 » & exaltation de son saint nom & de
 » notre siècle.

» *Signé*, HENRI.

» De Poitiers, le 15^{eme} jour de
 » juillet ».

Le sonnet & les vers qui suivent sont adressés à madame de Montaigne.

On y a suivi l'orthographe de Henri IV.

SONNET

Fait par celui qui le vous envoie.

Nous ne sommes pas nés pour avoir cette vie,
 Seulement en fous, en joye & en plaisir,
 Et pour ne nous voir rien contre notre desir,
 Vous le savez assez, sans que je vous le die,
 Une joye quelquefois de tristesse est suivie,
 Qui obscurcit le bien par un grand déplaisir;
 Ne laissez pour cela à l'ennui vous saisir:
 Vos ennemis auroient en effet leur envie,
 Car Dieu qui voit nos cœurs, pour vous a combattu,
 Il ne permet enfin que l'on vous fasse aucun tort,
 A qui a, comme vous, dans le cœur la vertu;
 En lui devez avoir votre plus grand confort;
 Mais si vous desirez que je vous favorise,
 N'épargnez point Henri, car il aime trop Lize.



JE ne sçai par où commencer
 A louer votre grande beauté,
 Car il n'est rien, ni n'a été
 Que vous ne puissiez effacer.

Je ne vois rien plus aimable ,
Ni qui les cœurs puisse enflâmer ,
Tant que ces beaux yeux désirables ,
A moi qui meurt pour tant aimer ,
Quelque chose que Dieu ait faite ,
Il n'a jamais rien fait de tel ,
Que vous qui êtes si parfaite ,
Au jugement de tout mortel.

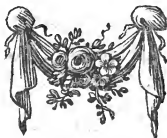
Fin de l'Histoire de Henri IV.





A LA place de la comparaison de Henri IV avec Philippe, roi de Macédoine, que l'on trouve dans les précédentes éditions de cette Histoire, on a cru faire plaisir au lecteur de substituer l'Eloge de Henri IV, par M. de la Harpe, & celui du duc de Sully, qui a remporté le prix de l'Académie Française, en 1763, par M. Thomas. Le rapport qu'il y a entre l'histoire de ce prince & celle de son ministre, doit faire regarder ces éloges comme l'abrégé & la récapitulation de la plus grande partie des faits que l'on aura lus dans la vie de Henri IV. D'ailleurs ces discours très-intéressants par la maniere dont ils sont

écrits , le sont encore davantage par le souvenir qu'ils rappellent des grandes actions de bonté , de tendresse & de valeur , d'un prince dont la mémoire ne s'éteindra jamais dans le cœur du peuple François , & qu'il voit avec plaisir servir de modele au jeune monarque qui le gouverne.





ÉLOGE
DE
HENRI IV,
ROI DE FRANCE:

*Par M. DE LA HARPE, de l'Académie
Françoise.*

EN commençant l'éloge du meilleur des rois, osons dire même du meilleur des hommes, de Henri IV; la première idée qui se présente à l'esprit, c'est que tout semble épuisé sur ce sujet; qu'on ne peut dire sur ce prince que ce qu'ont dit nos peres, & ce que répéteront nos enfans. Eh! quelle ame, en effet, n'a pas été cent fois émue au récit de ses actions? Quel François n'a pas tressailli d'attendrissement au seul nom de Henri IV? Ce nom est dans toutes les bouches. Il nous a rendu plus précieux un monument (1)

(1) La Henriade de M. de Voltaire.

que lui a consacré le génie. Nos livres, nos entretiens, nos cœurs sont pleins de lui. Ses paroles ont été recueillies ; elles ont retenti souvent aux oreilles de notre enfance , & l'amour qu'on a pour lui en a fait des proverbes populaires, qui sont la leçon des rois.

On ne peut donc rien ajouter à sa gloire ; non , sans doute ; & tout l'art de l'éloquence , cet art qui peut embellir le portrait d'un héros , est au dessous de l'ame d'un bon roi. Il est des termes pour l'admiration , ils manquent au sentiment & à l'amour. O Henri ! l'on t'aime plus qu'on ne te louera jamais. Je raconterai ta vie : je ne connois point d'autre maniere de louer ce qui est grand. J'aurai le plaisir de mêler aussi mon hommage aux adorations publiques. Autant il est inutile pour ta mémoire , autant il est cher à mon ame ; & si l'œil de la raison trouve à retrancher dans tous les panégyriques , tous les cœurs ajouteront au tien.

P R E M I E R E P A R T I E.

On a dit qu'il n'y avoit point d'éduca-

tion pour le génie. De cette vérité générale, il faut excepter les rois, dont ordinairement le plus difficile ouvrage est de résister à leur éducation. Il semble que la manière dont on élève leur enfance soit faite pour servir d'excuse à leur vie. Henri étoit né loin du trône qu'il devoit illustrer, loin de la pompe & de la mollesse des cours ; & c'est aux princes à observer que celui qu'on leur propose pour modèle ne fut pas élevé comme eux.

Les montagnes du Béarn furent son berceau ; sa nourriture fut grossière. Celui qui voulut dans la suite remplacer (1) le pain noir que mange le pauvre, par de meilleurs alimens, avoit mangé lui-même de ce pain noir dans ses premières années. Ses jeux étoient des exercices violens qui fortifioient son corps & son courage. Il n'étoit distingué des autres

(1) Je veux, disoit-il, que le moindre paysan mette une poule dans son pot le dimanche. Il n'est point sorti de plus belle parole de la bouche d'un roi, & cette parole vaut mieux que tous nos panégyriques.

enfans, ses compagnons, que par sa force & son agilité. Il bravoit les saisons & voyoit de près l'indigence. Enfin lorsqu'une paix trompeuse & funeste l'attira à la cour de Charles IX, il avoit étudié l'art militaire sous des héros tels que Condé & Coligny, & profité de leurs leçons, de leurs malheurs & de leurs fautes. Il n'avoit vu autour de lui que des mœurs sévères, des dangers, des combats, des guerriers vertueux, tels que la Noue & Mornay, & pas un flatteur.

Qu'un spectacle bien différent frappa ses yeux au Louvre & dans Paris ! Quelle cour ! Un roi foible & furieux ; une reine impérieuse & cruelle, qui tourmentoit sa vie & la France pour conserver un pouvoir qu'elle déshonorait ; des princes du sang aigris & aliénés ; les finesses de la plus profonde politique mêlées à la grossièreté des vices les plus bas ; le délire de la superstition & l'excès de la débauche ; l'amour esclave de l'intérêt & de l'ambition ; la religion, prétexte des vengeances & des haines ; les empoisonnemens & les meurtres médités dans les fêtes & dans

les plaisirs; les artifices du caractère Italien remplaçant la loyauté Françoisé; de tous côtes de grandes passions, de grands talens & de grands crimes; voilà ce que le jeune Bourbon vit dans cette cour, d'où la vertu venoit de fortir avec le chancelier de l'Hôpital.

La réforme changeoit alors la face de l'Europe; elle regnoit en Angleterre, où elle avoit tour-à-tour souffert & exercé la persécution; elle étoit reçue dans une partie du Nord; elle partageoit l'Allemagne; la moitié de ce grand corps Germanique l'avoit embrassée comme un bouclier contre l'avidité des pontifes & l'ambition des empereurs; plusieurs cantons Suisses l'avoient adoptée, parce que la maison d'Autriche l'avoit proscrire. Dans les Provinces-unies, où l'avarice & la tyrannie Espagnoles insultoient à l'humanité & à la raison, elle avoit paru faite pour venger l'une & l'autre: le bras de l'impitoyable duc d'Albe, étendu insolemment sur Anvers; le nom de l'inquisition, & ses bûchers allumés dans les deux mondes, avoient armé cent mille bras en faveur

des dogmes condamnés, & le trône du despotisme chanceloit dans le sang versé autour de lui. Le feu sombre & dévorant du fanatisme religieux s'étoit mêlé au feu sacré de la liberté. La race des Nassau attisoit l'un & l'autre; & les combats acharnés du désespoir contre la puissance, & de la pauvreté contre l'or, préparoient la naissance de cette étonnante république, qui n'a dû sa liberté qu'à son courage, & ses richesses qu'à son travail, & qui s'est défendue d'un bras contre la mer & de l'autre contre ses tyrans.

En France le calvinisme tour-à-tour combattu avec trop de rigueur, & ménagé avec trop de foiblesse, s'étoit enhardi par l'une & l'autre. Les défaites avoient redoublé sa constance, & les traités avoient accru son pouvoir. Henri élevé dans le sein de l'hérésie, mais toujours plein d'amour pour la France, avoit accepté avec joie une paix qui soulageoit les maux publics, & une alliance qui l'approchoit du trône. Hélas ! il ignoroit les trames de Médicis. O jour marqué en traits de sang dans nos annales, & que

nos larmes ne peuvent effacer ! faut-il que de perfides étrangers aient eu le pouvoir funeste d'armer le François contre le François (1) ! Faut-il que nous placions les images du crime à côté du tableau de la vertu ! Faut-il rappeler cette nuit épouvantable où le meurtre fut ordonné par un roi, commis par des prêtres & offert à Dieu ; où les signes de la religion portés dans les mêmes mains avec les instrumens de la mort ; le nom du Tout-puissant invoqué à la fois par les assassins & par les mourans ; les cris de la rage & de la terreur ; la fureur imbécille & superstitieuse s'acharnant sur des cadavres & trempant ses mains dans le sang, si elle n'avoit pu encore en répandre ; enfin, où toutes les scènes de carnage, de cruauté & de démence, variées & reproduites de toutes parts, formoient un spectacle digne de l'enfer, dont le seul récit nous fait frémir, & dont ne frémit pas

(1) Médicis, Birague & les Italiens qui avoient suivi la reine, furent les conseillers & les auteurs de la S. Barthelemi.

alors cette cour abominable , qui l'ordonna , & qui en rassasia ses regards.

Ange de la France, Ange qui présidez aux fortunes des rois : ah ! tandis que le sang de ce malheureux peuple coule sous vos yeux, veillez sur le héros naissant qui doit un jour fermer ses plaies : la nation n'est pas perdue , si vous le lui conservez. Que le glaive des meurtriers erre autour de lui sans l'atteindre. Hélas ! il l'atteindra trop tôt.

Echappé à la mort, mais la voyant sans cesse à ses côtés , captif dans une cour où il n'auroit dû paroître qu'en prince , c'est alors que Bourbon , à peine encore dans sa vingtième année, commence à faire connoître à ses ennemis tout le courage & le génie qu'ils auront un jour à combattre , & qu'ils sont dès ce moment obligés de respecter. Combien sa situation étoit pénible & délicate ! Il falloit conserver la dignité de son rang & sur-tout celle de son ame ; devant Charles & Médicis , tous deux occupés sans cesse des moyens de l'affliger & de l'abaisser , éviter leurs pièges sans paroître les appercevoir , refuser

des soumissions à la tyrannie & des prétextes à la haine; mais rien n'est difficile à la vraie grandeur, son ascendant naturel la sert mieux que l'étude & l'artifice ne peuvent servir les autres hommes. Sa marche est fière & rapide, & la politique qui ne peut la suivre, s'arrête & s'embarrasse dans des détours. Un jeune prince plein de franchise & d'honneur élude tous les efforts d'une cour consommée dans l'art de tromper. On ne l'engage pas dans une faute, on ne lui surprend pas un instant de foiblesse, il résiste même à la contagion des mauvaises mœurs. La sensibilité de son ame, en l'entraînant vers les passions, le défendoit contre les vices. Dans le chaos des intrigues, & parmi les dangers qui le menaçoient, parmi toutes ces ames foibles ou coupables, qui redoutoient le crime ou le méditoient, il gardoit cette gaieté vive, qualité d'une ame libre & pure. Des rapports de grandeur qui ne pouvoient tromper ses regards, l'avoient lié avec le célèbre Guise, cet homme si extraordinaire qui commanda ses généraux & qui gouverna ses rois, qui

ne pouvoit pas obéir & qui auroit su regner ; que son caractère auroit rendu le bienfaiteur des peuples , si sa destinée n'en avoit pas fait un chef de parti ; enfin qui étoit né avec une de ces ames ardentes & inquietes qui menacent le genre humain , & que la fortune place à côté des trônes qu'elle veut renverser.

Cependant les orages grondent & se multiplient autour de Henri. L'audacieux Guise a déjà enfanté cette Ligue funeste , chef-d'œuvre de sa politique , qui formoit un état dans l'état , & qui lui élevoit un trône au-dessus du trône de son roi. L'indolent & malheureux Valois se trouve enchaîné lui-même à un parti qui menace sa puissance , & qu'il n'ose ni ne peut combattre. Il voit son sujet marcher à grands pas vers le pouvoir suprême , & ce sujet l'entraîne comme par la main , & le force à le suivre contre le seul vengeur de la France & des Bourbons. Le tyran de l'Espagne fournit encore des alimens à l'incendie. Ce despote atrabilaire qu'on a cru politique & qui n'étoit que faux , cet hypocrite sombre & féroce , dé-

voré de fiel & nourri de sang, dont le silence & les paroles faisoient également trembler, dont le bourreau étoit le premier ministre, qui n'eut en partage que l'opprobre de la méchanceté, & qui n'eut ni le succès, ni le génie; qui ordonnoit des cruautés & qui fuyoit les batailles, dont la mort fut aussi affreuse que la vie; cet odieux Philippe second fut l'ennemi le plus constant & le plus acharné du héros dont j'honore ici la mémoire, & je crois venger Henri IV & le genre humain, en gravant la sentence de la postérité sur la tombe d'un mauvais roi.

Environné de dangers, Henri recueille ses forces & son courage. Il repousse les insultes & les anathêmes de ce fier pontife, qui méprisoit ses alliés & qui estimoit ses ennemis. Il défie Guise au combat, il poursuit Joyeuse. Plaines de Coutras, vous fûtes les témoins de ses premiers triomphes, vous le vîtes arrêter le carnage, de ce même bras dont il avoit décidé la victoire; vous vîtes le plus aimable des vainqueurs entouré sur le champ

de bataille de ses officiers & de ses capitifs, que déjà l'on ne distinguoit plus. Il va jouir d'une gloire encore plus pure : Valois qui auroit dû disposer des forces de toute la France, ne trouve de ressource que chez un prince pauvre & proscrit ; mais ce proscrit c'étoit Bourbon. Ce nom déjà grand dans l'Europe change la destinée. Les bons François se rassemblent en foule autour du héros protecteur d'un roi. Les villes ouvrent leurs portes, & la Ligue tremblante qui voit les drapeaux des deux princes devant les murs de Paris, ne peut arrêter tant de progrès que par un crime. Valois tombe sous les coups d'un traître, & la France reste désolée & sanglante entre Henri qui veut la recevoir dans ses bras, & les tyrans avides qui se disputent ses débris.

Que d'écueils s'élèvent entre lui & le trône ! Peut-être n'est-on pas assez étonné qu'il ait pu les franchir. Qu'on se reporte dans le siècle où il vivoit, qu'on se représente de quel œil les peuples devoient voir un prince frappé des foudres de l'église, l'ennemi d'une religion aussi

ancienne que la monarchie , & affermie par une longue suite de rois qui en avoient été les soutiens ; qu'on se persuade bien que les hommes les plus vertueux du royaume , un Jeannin , un Villeroi & tant d'autres , ne pouvoient ni concevoir , ni souffrir qu'un roi de France ne fût pas enfant de l'église , & l'on verra que quand il n'auroit eu que ce seul obstacle à vaincre , cet obstacle étoit terrible. Mais combien s'en présentoit-il d'autres !

La moitié de la France dans les mains de la Ligue avec les trésors de l'Espagne , Mayenne aussi habile en intrigues que lent dans la guerre , suscitant sans cesse à l'héritier du trône de nouveaux ennemis & de nouveaux dangers ; ce prince dénué d'argent & manquant quelquefois du nécessaire , obligé de subsister de contributions qui répugnoient à son ame ; observé par la méfiance des protestans & obsédé par les instances des catholiques , rassurant à tous momens les uns sur un changement qu'il falloit faire espérer aux autres ; exposé au choc continuel de leurs jalousies réciproques , de leurs préten-

tions, de leurs complots & de leurs haines; entouré d'armées nombreuses & d'assassins aux gages de la Ligue; tel étoit l'état de Henri; telle étoit la carrière où la fortune l'avoit engagé. Rien ne le rebute, rien ne l'effraie. Il soutient la majesté du trône contre ceux même dont il avoit besoin pour s'y maintenir. Il refuse aux grands assemblés des privilèges injurieux à la couronne & nuisibles à l'état: mais sa fermeté est mêlée de douceur, il semble que les refus perdent dans sa bouche ce qu'ils ont de dur & d'affligeant; il fait tourner à son gré ces esprits fiers & indociles; & les prétentions de l'orgueil & de l'avidité cedent à la voix de la raison. Un autre, en de pareilles circonstances, eut cru devoir tout promettre pour ne rien tenir, & se seroit avili d'abord par la foiblesse, ensuite par l'infidélité; mais à ce prix Bourbon croiroit acheter la couronne trop cher, il ne veut point la déshonorer pour l'obtenir.

Dans la foule des traits extraordinaires qui caractérisent sa vie, j'en remar-

que un qui paroîtra plus surprenant à mesure qu'il sera plus médité. Il ne pouvoit payer ses soldats. Ses officiers sacrifioient les besoins du luxe à l'honneur de le servir ; ils lui demandent au moins d'aller recueillir les fruits de leurs terres, & lui promettent de revoler sous ses enseignes lorsqu'ils auront assuré leur subsistance ; il ne doute point de leur parole, comme ils n'ont jamais douté de la sienne ; ils le quittent avec regret, & le rejoignent avec allégresse. Quelle armée ! & quel roi !

Un pouvoir qui n'a point de plus grand appui semble devoir n'être qu'un pouvoir précaire. Il est absolu, il est sacré dans la personne de Henri. La pauvreté, l'obéissance & la discipline regnent dans son camp. Le faste, le désordre & la division regnent dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien à ses soldats, mais il est toujours à leur tête dans la mêlée. Il est le premier à cheval & le dernier dans sa tente ; il les aime comme ses enfans ; il fait panser leurs blessures devant lui ; il partage avec eux le peu qu'il pos-

se de; ils savent que le Béarnois est pauvre, mais ils sentent qu'il est bon. Il ne veut vivre que pour leur bonheur, ils mourront pour sa défense. Quelle multitude pouvoit l'emporter sur un petit nombre de pareils guerriers? C'est en vain que Mayenne, suivi de toutes ses forces, l'investit dans Arques; c'est en vain qu'il se vante de le précipiter dans la mer avec cette poignée d'hommes attachés à sa fortune. Bourbon s'élance sur la foule qui l'assiège, & je la vois dispersée sous ses coups. Il soumet la Normandie aussi rapidement qu'il l'avoit vaincue. Le bruit de tant d'exploits arrache enfin Mayenne des murs de Paris, où il cachoit la honte de sa défaite; il va, malgré lui, exposer le sort de la Ligue & le sien au hasard d'une journée, & les destins de la France l'entraînent dans les plaines d'Ivry.

François, quand vous lisez dans nos histoires ces événemens à jamais célébrés dans la mémoire des hommes, de quel intérêt pressant ils vous affectent encore! Quels vœux ardents vous formez en secret

cret & sans y songer pour Henri IV & pour les siens ! Comme il est présent à vos yeux ! Comme on admire sa valeur impétueuse ! Comme on tremble qu'elle ne lui soit funeste ! Vous le suivez dans le combat ; vous voyez flotter ce panache blanc , signal de ralliement pour ses guerriers & gage certain de leur triomphe ; vous l'entendez crier : *épargnez les François*. Dans ces instans terribles , où la confusion ; le bruit & le carnage , la vue de la mort & des blessures plus affreuses qu'elle , inspirent à l'ame une fureur involontaire & une ivresse de sang ; où le cri de la victoire étouffe si aisément le cri de l'humanité ; où l'on aime à se venger sur les vaincus , du péril que l'on vient de courir , & à donner le trépas que l'on vient d'éviter ; c'est dans ces instans qu'il ne sort de la bouche de Henri que des paroles de graces & de clémence ; plus ses ennemis sont acharnés à le perdre , plus il s'obstine à leur pardonner ; ils se débattent en vain , il n'échapperont ni à son bras , ni à sa bonté.

Il vole vers Paris. Les enfans de Cal-
Tome IV. M

vin, la mémoire encore pleine des massacres ordonnés par Médicis, brûloient de venger le meurtre par le meurtre, & leurs cris demandoient l'assaut. C'est dans l'enceinte de ces murs qu'habitent ses plus cruels ennemis; c'est-là que s'est retiré Mayenne, qui ose y usurper le rang d'un souverain; c'est-là que la rage insolente des Seize traîne au supplice les ministres des loix; que l'orgueilleux Espagnol fait entendre les ordres de Philippe; que le légat de Rome fait retentir toutes les chaires des anathêmes lancés contre le légitime successeur des Valois. Paris est le seul asyle de tous ces soutiens de la Ligue armés contre Bourbon: sa vengeance peut les y atteindre & les frapper; mais son peuple est autour d'eux, il s'arrête; il fait que rien ne résiste aux besoins de la nature; c'est par-là qu'il croit dompter cette ville rébelle; il n'attend que le moment où le repentir lui tendra des bras supplians, les siens sont prêts à s'ouvrir. Tu te trompes, Henri, tu ne connois pas le fanatisme, il est trop loin de ton ame; tu vas voir ces malheureux citoyens pré-

féer les tourmens d'une mort lente & cruelle, à la vie qu'ils recevroient de toi ; tu vas voir cet imbécille troupeau, conduit par des tigres, se nourrir de l'herbe des champs & chercher dans les tombeaux les restes des morts. Tu n'avois pas prévu cette démence forcenée. Ton ame est déchirée au récit de tant d'horreurs. Tu pleures, ô Bourbon ! tu pleures, & les monstres qui gouvernent cette multitude aveugle & déplorable s'applaudissent de leur funeste triomphe. Ils comptent les victimes qu'ils immolent ; ils égorgent ce que tu voudrois sauver. Voilà leur victoire ; elle est digne d'eux. Va, ce peuple ne te hait pas. S'il pouvoit te connoître, te voir, t'entendre, il seroit à tes genoux ; mais il ne connoît, ne voit, n'entend que les séducteurs hypocrites qui l'exhortent à supporter des maux qu'ils ne partagent point ; & tandis que tu t'attendris sur le sort de ces infortunés, ils meurent convaincus que c'est sur toi que le ciel vengera leur trépàs.

Mais Henri a résolu de les arracher à leur perte. Ils ne veulent pas céder à sa

bonté, il va céder à leur fureur; il ne peut les soumettre, il va les nourrir. Il ne songe plus à être leur maître, il lui suffit d'être leur sauveur. La politique cruelle combat la pitié généreuse. On lui fait sentir tout le danger où il s'expose, s'il ne profite pas de cet instant décisif, s'il laisse respirer les assiégés : Farnese, le redoutable Farnese peut s'avancer enfin avec les troupes Espagnoles & ranimer la Ligue expirante : la guerre va se prolonger encore, & l'on peut perdre le fruit de tant de fatigues, de combats & de travaux. Ces raisons sont frappantes, Henri en connoît toute la force; mais son cœur les détruit toutes, c'est son cœur qui le décide. Ce n'est plus la voix de ses conseillers qu'il entend, c'est le cri lamentable que poussent ces malheureux que la faim dévore; ce cri souleve ses entrailles. Répétons ici, redisons cent fois, & que la dernière postérité redise encore après nous, les paroles sublimes que la pitié lui arrache. L'art des historiens ne les a point inventées, ne les a point ornées comme tant d'autres que l'imagina-

tion & la flatterie prêtent aux rois. Elles sont sorties de son ame, & l'admiration les a recueillies; elles sont sacrées comme les paroles que prononceroit l'éternel s'il daignoit se faire entendre aux hommes.

« Ah! disoit-il, je ne m'étonne pas que » les chefs de la Ligue, que les Espagnols » aient si peu de compassion de ces pauvres gens-là; ils n'en font que les » tyrans: mais moi, je suis leur pere & » leur roi, je leur veux tendre les bras ».

C'est ici que je le trouve plus grand que dans Coutras & dans Ivry. C'est ici qu'il se montre supérieur à tous les héros. Il annonce dès cette heure tous les prodiges de son regne; que ne fera-t-il point pour ses sujets fideles, après ce qu'il vient de faire pour ses sujets révoltés! Que Farnese lui arrache à présent une conquête qu'il a voulu perdre; qu'avec des troupes fraîches & nombreuses il force une armée foible & consumée par un long siège à s'éloigner de ces murs qu'elle a pu foudroyer; qu'on admire la marche & les opérations savantes de ce fameux Espagnol: c'est Henri que j'admire. Qu'il se

console du revers qu'il vient d'éprouver. Paris lui échappe , il est vrai , mais la gloire immortelle de l'avoir sauvé ne lui peut échapper jamais ; il ne s'est pas rendu maître des murs , mais il l'est de tous les cœurs ; il y a détruit le noir levain de la Ligue , & n'y a laissé que le sentiment de ses bienfaits ; & j'aime mieux voir dans ces murailles cette multitude qui ne doit le jour qu'à lui , que de voir des remparts écrasés , fumans encore de sa foudre ou des flots du sang qu'il auroit versé.

Tant de vertus doit à la fin commander à la fortune. Les ennemis de Bourbon le servent par leurs divisions & leurs querelles , & de grands capitaines formés sous lui le servent par leurs exploits. Turenne, Biron, Lesdiguières lui soumettent une partie de la France. Lui-même voit fuir enfin ce superbe Espagnol qui lui avoit enlevé Paris ; & la retraite mémorable de Farnese , en illustrant les talens du vaincu , est encore un hommage de plus à ceux du vainqueur. Philippe, Mayenne, Nemours, les Seize , le pontife ne s'accordent en rien que dans leur haine pour

Henri ; & cette haine devient bientôt impuissante. Un fantôme de roi qu'on a voulu lui opposer a disparu comme une ombre. L'église elle-même ouvre son sein au grand Henri. C'est dans ses mains qu'il jure d'être fidele & orthodoxe. Il avoit juré à Dieu d'être le pere de la France. Les Seize sont punis. L'Espagnol confondu pleure la perte de son or & ses vains artifices. Mayenne reçoit son pardon. La Ligue s'évanouit , & le grand homme est roi,

SECONDE PARTIE.

Le plus beau présent que le ciel puisse faire aux hommes , c'est d'unir sous le diadème le génie & la vertu. Henri jette un coup-d'œil sur les maux innombrables dont la France est accablée. Il les sent & il en voit le remede ; mais avant de les guérir , il faut d'abord écarter l'étranger qui envenime & déchire les blessures du royaume.

L'infatigable Espagnol est le fléau qu'il faut détruire. Il vient de redoubler ses efforts , ses armées inondent nos pro-

vinces & la trahison lui livre nos places. Henri vole au-devant des ennemis, sa valeur l'emporte jusques dans leurs rangs. Il oublie un moment qu'il est roi pour n'être encore que soldat ; mais dix-huit mille hommes fuyant devant quinze cens, nos frontieres délivrées, nos villes reprises, justifient cette héroïque imprudence, & peut-être ne faut-il pas moins pour qu'on puisse pardonner à Henri IV d'avoir exposé ses jours.

Nous avons assez admiré le guerrier ; je me hâte de considérer le monarque ; & dans mon impatience je passe une foule d'événemens. Je passe Amiens arraché l'épée à la main, sous les yeux d'une armée ennemie, aux Espagnols, qui ne le devoient qu'à la fraude & à la surprise ; Mercœur & les Bretons humiliés & soumis ; le duc de Savoie forcé de contenir son avidité inquiète dans l'enceinte de ses montagnes ; & enfin le traité glorieux de Vervins, époque du bonheur de la France. La paix, objet des vœux de l'Europe fatiguée, est affermie de toutes parts, Henri IV est tout entier à ses sujets.

C'étoit pour l'intérêt de son peuple qu'il avoit bâté la paix, & désarmé son bras au milieu de ses conquêtes; exemple qui n'a été suivi qu'une fois par un de ses successeurs, qui a mérité de lui ressembler. A peine le traité est-il signé, que l'exemption des charges publiques pour cette année, est annoncée dans tout le royaume; & cet édit de bienfaisance, le premier de cette espece qui depuis long-tems fût émané du Louvre, parut expier tous ces édits de rapines & ces ordres de barbarie, fruits exécrables de l'ambition de Médicis & de l'avarice des favoris.

Ce n'étoit-là que le prélude de ce grand ouvrage d'une réforme universelle, devenue si nécessaire à l'état, & dont le dessein agitoit dès long-tems l'ame vraiment royale de Henri. Tous les abus, tous les maux découloient d'une source unique, du désordre des finances. L'avidité des traitans & des receveurs se déroboit sous tant d'artifices, & prenoit tant de formes diverses, qu'il sembloit impossible d'enchaîner ce protée, & de lui arracher

son secret. Les malheureux qui en étoient les victimes , se sentoient frappés d'un glaive invisible. Comment percer un impénétrable nuage formé & grossi par les longues tempêtes qui avoient ébranlé le royaume ? Il falloit un ministre qui ne fût ni corrompu , ni corruptible ; qui préférât la France à lui-même , & qui aimât mieux des ennemis que des complices. Un tel homme devoit se trouver auprès de Henri IV. Sully étoit né avec un amour invincible de l'ordre & de l'équité , & avec cette passion du bien public , le tourment des ames vertueuses ; le courage d'esprit étoit porté dans lui au degré où il ressemble à l'opiniâtreté ; mais il ne s'obstinoit que pour la justice. Chez lui nul pervers ne pouvoit espérer de pitié ; mais nul honnête homme ne devoit craindre l'oppression. Son administration sévère avoit rendu ses mœurs dures. Accoutumé à juger les hommes , il n'en carefsoit aucun , pas même son maître. Le travail , le devoir , l'exactitude , l'intégrité , tout lui étoit facile , excepté le talent de plaire. Toujours armé de la vérité , il la

présentoit au-devant de lui comme l'é-
gide de Minerve; elle inspiroit la terreur.
Il démentit la maxime générale, qu'il
faut se rendre agréable aux hommes pour
obtenir le droit de leur être utile. Sa
fortune est plus étonnante encore que son
génie. De tous les rois du monde, il n'y
avoit peut-être que Henri IV qui pût em-
ployer Sully.

Mais en choisissant un ministre, il ne
se crut pas dispensé d'être roi. Ses tra-
vaux le rendirent capable de juger, ou
même d'éclairer ceux qui le servoient.
Son esprit ardent & élevé, occupé des
affaires de l'Europe, ne dédaignoit pas
les moindres détails. Persuadé que rien
n'est plus honteux pour un souverain que
de pouvoir être aisément trompé, il vou-
loit être instruit de tout, & il l'étoit. Il
avoit sans cesse devant les yeux un état
de ses finances attaché aux murs de son
cabinet; il y reportoit plus souvent ses
regards, que sur les tableaux de ses ex-
ploits & de sa gloire; rien n'échappoit
à son coup-d'œil. L'amour qu'il avoit
pour son peuple, lui rendoit également

faciles tous les travaux & tous les sacrifices. La magnificence dispendieuse de sa cour lui parut une insulte à la misère publique ; il sentit combien dans de pareilles conjonctures il seroit difficile à la puissance de se justifier devant le malheur ; il sentit que c'étoit à lui de donner l'exemple. Toutes les superfluités furent retranchées. Sa table étoit frugale avec dignité. Son habillement étoit simple ; & c'est ainsi qu'il combattoit le luxe , cet enfant de l'orgueil qui ne devoit habiter qu'avec l'opulence , & qui souvent pour lui ressembler , souffre en secret la pauvreté. Il renvoyoit dans leurs terres tous ceux de sa cour qu'aucun service n'y attachoit , & qui consumoient leur fortune en attendant des graces. Le meilleur moyen pour en obtenir de lui étoit de se rendre utile à ses vassaux , & d'améliorer son héritage. Jaloux du plus beau droit de la couronne , il ne permit jamais que ses ministres disposassent de ses dons , il vouloit les dispenser lui-même. Il ne vouloit pas qu'il y eût rien d'intermédiaire entre le maître qui récompense , & le sujet qui

reçoit. Il croyoit ne pouvoir trop ferrer ce lien de bienfaits & de reconnoissance qui honore le citoyen, & qui ajoute à la grandeur du prince. Il avoit applani le chemin du trône; & le regne des favoris étoit passé; Sully lui-même, fût d'avoir son aveu sur les opérations du ministère, n'eut pas osé le prévenir. L'amitié de Henri étoit vraie, elle étoit tendre, mais jamais foible; & l'une de ses qualités distinctives étoit cette volonté ferme qui manque à tant d'hommes, & qui ne peut être suppléée dans ceux qui gouvernent. Ouvrez l'histoire, la plupart des rois ont passé leur vie à jouir, à accorder, à croire; presque tous ont oublié les deux principales fonctions du trône, vouloir & juger.

O! moment plus doux peut-être pour Henri, que celui où il se vit possesseur de son royaume! Moment bien mérité, où son ame paternelle fut remplie toute entière du plaisir de voir ses sujets heureux, & heureux par lui! où il arracha à ses ennemis un aveu aussi flatteur pour lui, que désespérant pour eux! Ces mê-

mes Espagnols qui avoient tant désolé la France, y promettent leurs regards, & avouent devant lui qu'ils ne la reconnoissent plus. Par-tout la confusion & l'indigence ont disparu; l'ordre & l'aisance les ont remplacées. Les travaux sont libres & tranquilles; nulle crainte ne les ralentit, nulle vexation ne les décourage. La terre est riche & cultivée, les campagnes sont riantes, & l'on voit la douce sérénité sur le front hâlé du laboureur. Il paie gaiement au prince qui assure sa félicité, un impôt dont il ne se sent point surchargé, & qu'il fait devoir être porté par une voie sûre jusqu'au trésor de l'état. Il est aussi satisfait de contribuer au bien public, qu'il seroit indigné de voir des exacteurs s'enrichir de ses dépouilles. La perception des tributs n'est plus ni compliquée, ni onéreuse; elle est l'ouvrage de Sully. Toutes les grandes machines sont simples. Les yeux perçans du ministre veillent du fond de la capitale jusques sur le dernier village; l'industrie se ranime & les manufactures s'élèvent. Henri lui-même parcourt ses provinces; la justice & la

bonté font avec lui. Il réprime l'usure qui feint de secourir le malheur pour le rendre irrémédiable. Les grands chemins sont réparés par ses soins, & la sûreté y est rétablie; il purge la surface de son royaume d'une foule d'hommes oisifs & vagabonds; il les arrache à l'oisiveté, qui dans un état est presque aussi funeste que les crimes; il ne veut point qu'il y ait dans le sien des bras inutiles. Enfin riche de l'opulence de ses sujets, toutes les dettes publiques acquittées, il se voit à portée d'entreprendre ces grands travaux (1) dont nous jouissons aujourd'hui, & qui subsistent pour la postérité; il joint par des canaux ces rivières bienfaisantes qui portent d'une province à l'autre les richesses du sol & les productions des arts, & qui les multiplient par les avantages réciproques du commerce & de l'industrie.

Au milieu de ces occupations renfermées dans l'intérieur de ses états, il sortait chez l'étranger les droits de sa

(1) Le canal de Briare.

grandeur ; il rend à sa couronne le lustre que cinquante ans de malheurs & de discordes sembloient avoir obscurci. Arbitre des peuples, il termine les différends entre Venise & Rome. Cette cour orgueilleuse, accoutumée depuis si longtemps à juger les souverains, prend elle-même pour juge celui qu'elle avoit eu la hardiesse de condamner, & le bonheur de pouvoir absoudre. Il dicte des loix à l'artificieux duc de Savoie, qui à force de délais & de soumissions trompeuses, croyoit éluder le traité de Vervins ; il le force de consentir à un échange (1) dont les avantages semblent assurés pour toujours, & qui a reculé de trente lieues les frontières de la France. Il protège ces Hollandois intrépides, qui avoient combattu pour leur liberté, comme lui pour son royaume ; il se déclare leur allié, & cette démarche éclatante établit enfin leur indépendance absolue, que l'Espagnol re-

(1) Celui du marquisat de Saluces contre la Bresse, le Bugey, le Val-Romey, le pays de Gex, &c.

connoît en frémissant, & qui donne à Henri le double plaisir de servir l'opprimé en se vengeant d'un ennemi. Il prétend plus, & les trésors de l'état arrachés aux brigands publics qui osoient les ravir, & accumulés par les mains économes de Sully, sont dans celles du monarque des armes puissantes capables de porter un coup mortel à ce grand corps de la monarchie Espagnole, déjà démembré, dénué de substance, affoibli par ses accroissemens comme par ses pertes, & dont rien ne déguisoit la langueur, qu'un orgueil qui n'avoit plus de titres, & les restes d'un grand nom.

Mais des ennemis plus à craindre que l'Espagnol, s'unissent contre lui; ces courtisans avides, qui sous le regne précédent ne regardoient le prince que comme une idole faite pour enrichir ceux qui l'encensent; ces dangereux calculateurs dont les talens ruineux & funestes étoient devenus inutiles; tous ces hommes qui, répandus autour du trône, ne s'occupoient qu'à détourner & tarir ce fleuve d'or qui de toutes les parties du royaume coule

vers le palais des rois, voyoient avec douleur l'union constante d'un prince & d'un ministre dont il n'y avoit rien à espérer qu'en se rendant utile, ce qui n'est pas si aisé que d'être ambitieux. La France étoit heureuse, & ces hommes frémissaient de rage : dans une société bien gouvernée, il n'y a que les méchans de malheureux. Leurs efforts pour perdre Sully avoient échoué vingt fois ; mais la haine & l'intérêt ne se rebutent point ; à force de manœuvres & d'artifices ils parviennent à couvrir leurs imputations d'une couleur de vraisemblance. On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité, il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, sans cela il ne seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur ; le soupçon, cette plaie de l'ame que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé

dans son choix & dans son amitié; il souffre, il travaille toujours avec son ministre, mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait; la cour observe & attend les événemens. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point; sa retraite, que ses ennemis auroient appelée sa disgrâce, & qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée, il ne faisoit rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus longtemps à son agitation; S. M. R. rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un juge qui interroge, c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes âmes que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, & qui se reconnoissent toutes deux à leur premier sentiment! Henri IV avoit douté de Sully, mais Sully n'a jamais douté de son roi. La sécurité & peut-être la fierté d'un cœur pur avoient fermé sa bouche; la

reconnoissance le précipite aux genoux du prince à la vue des courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint qu'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez-vous , s'écrie-t-il , relevez-vous ; ils vont croire que je vous pardonne.*

Mais si les ennemis de Sully étoient confondus , tous ceux de Henri n'étoient pas désarmés. Il semble que l'esprit de rébellion , de complots & d'intrigues , soit une fièvre obstinée , une fureur épidémique , qui ne s'apaise qu'après de fréquens accès ! Le fanatisme fermentoit encore dans quelques ames foibles & atroces , & l'ambition née des guerres civiles égardoit des esprits inquiets , pleins d'illusions , de projets & d'espérance. Henri , parmi tant de conspirations qu'il avoit étouffées , n'avoit puni qu'une fois , encore après avoir pressé le coupable de mériter sa grace , avec autant d'instances que ce même coupable en auroit pu employer pour l'obtenir. En butte à tout moment au glaive des assassins , il

leur avoit échappé. Mais tant d'attentats contre sa personne avoient frappé profondément son ame. Tant d'ingratitude & de perfidie le pénétoit d'une horreur involontaire : *Mon ami*, disoit-il à Sully, *ils me tueront*. Quel mot ! Ah ! qu'un monstre, qu'un Néron , arrêtant ses regards sur lui & sur les hommes, se dise : *Ils me tueront* ; que sa conscience lui répète : *Ils te tueront* ; & que ce mot terrible retentisse autour de son ame , lorsqu'il sort de son lit avec le projet du crime , & lorsqu'il y entre avec les remords, rien n'est plus juste, & l'humanité est vengée. Mais c'est Henri qui a prononcé ce mot ; Henri qui ajoutoit : *Que deviendra ce pauvre peuple ?* Hélas ! parmi ce même peuple devoit se trouver le monstre qui le ravit à la France. Et cette vie si glorieuse & si chere , illustrée par tant de victoires, consacrée par tant de bienfaits, fut la proie du plus vil des humains. O François qu'il a tant aimés ! vieillards qui avez été les témoins de son regne ! enfans qui auriez vécu ses sujets ! habitans des campagnes , vous qu'il se

plaisoit à entretenir sous vos cabanes ; & vous qui l'approchant de plus près , avez dû le chérir davantage , pleurez le bon roi ; mais en le pleurant , songez que c'est le fanatisme qui l'a frappé ; c'est le plus grand de ses forfaits , faut-il que ce ne soit pas le dernier !

Et que pourroit-on reprocher à sa mémoire ? Que pourroit dire contre lui cette voix redoutable qu'on ne distingue pas , au bruit des éloges , des applaudissemens , des acclamations de la cour ; mais qui se fait entendre dans l'étendue des âges & dans le long silence des tombeaux ? Osera-t-on lui faire un crime d'avoir ouvert son cœur aux impressions de la tendresse & au pouvoir de la beauté ? Mais si jamais le plaisir n'a pu l'arracher à son devoir ; si jamais un regard de l'amour n'a balancé la voix de la justice ; s'il a su résister à la séduction en cédant à la sensibilité , osez-vous l'accuser encore ? Quand les faiblesses ne ternissent pas les grandes actions , les grandes actions font oublier les faiblesses.

O Henri ! si de la demeure des bons

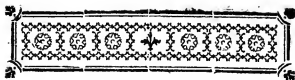
rois , tu jettes quelques regards sur ces humains si difficiles à conduire , & si aisés à égarer ; si les sentimens de nos ames peuvent encôre affecter la tienne , combien n'as-tu pas dû jouir de cet hommage universel que l'on vient de rendre à ta mémoire ? Elles s'ouvrent ces tombes augustes (1) où reposent tant de princes & de souverains , & le peuple court en foule contempler ce qui reste de ses maîtres : il passe près de ces grandeurs détruites ; mais un cri général , un transport unanime le rassemble autour de toi. Hommes de toute condition , de tout âge , tous n'ont qu'un sentiment & qu'une parole : *Où est Henri IV ?* Et ce nom répété par toutes les bouches , roule dans ces profondeurs ténébreuses. Le tems a dévoré les vains ornemens qui couvroient ta cendre ; mais c'est elle que l'on révere , que l'on s'empresse de toucher ; il semble que ton esprit l'anime encore. Ce cercueil défiguré est couvert de baisers & de larmes ; on diroit que toutes ces ombres royales ont

(1) Le tombeau de S. Denis.

disparu devant toi , & que la tienne seule remplit cet asyle de la mort ; c'est que l'on juge la gloire & qu'on aime la bonté. Rois, conquérans, héros, voyez les pleurs d'attendrissement qui coulent sur cette tombe ; celui qu'elle renferme n'en a jamais fait verser d'autres ; déposez à ses pieds vos palmes & vos trophées ! Philosophes, législateurs , venez y déposer vos ouvrages ; son exemple peut bien plus que vous ! Hommes de toutes les nations , pleurez de ne l'avoir pas eu pour maître ! Si les vôtres lui ressembtent , ils voudront mériter de telles larmes ; s'ils ne lui ressembtent pas , ils ne sauront pas même si vous pleurez.

Fin de l'Eloge de Henri IV.

ELOGE



ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BÉTHUNE,

DUC DE SULLY,

Par M. THOMAS, de l'Académie Française.

UNE triste & honteuse expérience atteste à tous les siècles & à tous les pays, que le genre humain est injuste envers les grands hommes qu'il a sous ses yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui est grand, accable notre foiblesse. La postérité plus juste dépouille ce caractère. Un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge, & celui qui est jugé. C'est-là que l'envie se taît, que les persécutions cessent, que les petits intérêts s'évanouissent. Les passions, comme un limon grossier, se déposent insensiblement en roulant à tra-

Tome IV.

N

vers les siècles, & la vérité surnage. A mesure que la postérité a imprimé ses pas sur les cendres de Sully, la gloire de ce grand homme a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorsqu'on a cessé d'en jouir : on a plus admiré ses ressources, lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine est devenue ce qu'elle devoit être, semblable à ces arbres vigoureux qui naissent au milieu des orages, s'élèvent avec lenteur, se fortifient par les secousses, & s'affermissent par le tems. Ainsi, pour louer ce grand homme, je n'aurai besoin que d'écouter la renommée. La voix des siècles & des nations me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'écrivain qui fait de l'art de penser un trafic infame de flatterie ! Ce n'est point ici l'éloge d'un homme ; c'est une leçon pour les états & pour l'humanité entière. Mais sur-tout, s'il y avoit un pays sur la terre où les désordres & les malheurs fussent les mêmes, où les abus fussent changés en loix, les mœurs corrompues par l'avidité des ames, les

ressorts de l'état relâchés par la mollesse, ce seroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de Sully, je montrerois de grandes ressources; en peignant ses vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des tems malheureux où la sainte image de la vertu ne paroît plus qu'un fantôme menaçant, & où celui qui ose la louer, est regardé comme l'ennemi de son siècle : mais je serois indigne de parler de Sully, si cette basse crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un siècle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en sauront gré; & l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne ferez point séparé de cet éloge, ô vous, tendre ami de Sully, vous le plus grand des rois & le meilleur des maîtres, vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement. Ah! si vos cendres pouvoient se ranimer, vous peindriez vous-même Sully avec cette éloquence simple & guerrière qui

vous étoit propre ; & Sully feroit mieux loué fans doute qu'il ne pourra l'être par les plus grands orateurs.

P R E M I E R E P A R T I E.

Le moindre des mérites de Sully, fut d'être d'une naissance illustre. Il tenoit d'un côté à la maison d'Autriche, de l'autre à l'auguste maison de France. C'en étoit assez pour corrompre une ame foible. La sienne ne trouva dans cet heureux hasard que des motifs de grandeur. Il y puisa cet orgueil généreux qui s'indigne des bassesses , & qui s'élance à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élevé à Rosny dans toute l'austérité des mœurs antiques , déjà croissoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn , cet autre enfant destiné à conquérir & à gouverner la France. Le ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'état : cependant ils étoient encore foibles , & le sang couloit autour d'eux. Quatre ba-

tallés (1) où les François s'égorgerent ,
 servirent d'époque à l'enfance de Sully.
 De plus grands maux se préparoient en-
 core. Oh ! quelle main pourra effacer du
 souvenir de la postérité ce jour qui fut
 suivi de vingt-six ans de carnage & d'hor-
 reur , ce jour où la férocité du fanatisme
 changea un peuple doux en un peuple de
 meurtriers , & où , d'un bout de la France
 à l'autre , les autels furent inondés du
 sang des hommes ! Je te rends graces ,
 ô ciel , de ce que Henri IV & Sully ne
 périrent pas dans cette journée. La mort
 de ces deux hommes seuls eut été plus
 funeste à l'état que celle des soixante-dix
 mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de Sully fut interrompue
 par ces affreux revers. Il se vit obligé
 de renoncer à l'étude des langues ; mais
 l'histoire , en lui mettant sous les yeux la
 vie des grands hommes , lui fit sentir qu'il

(1) Celle de Dreux en 1562 , celle de Saint-
 Denis en 1567 , celles de Jarnac & de Mont-
 contour en 1569.

étoit né pour les imiter. Les mathématiques accoutumèrent son esprit à ces combinaisons justes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'état. Son siècle même l'instruisit. Les fureurs religieuses dont il fut le témoin, & presque la victime, lui inspirèrent l'horreur du fanatisme. Le saccagement des villes & des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité. La faim, la soif, les périls & les travaux belliqueux formèrent son courage. Quoi ! l'orateur, en voyant les mœurs foibles & corrompues de son siècle, seroit-il réduit à envier ces tems malheureux des discordes civiles, où les états éprouvent des secousses, mais où les ames se fortifient par les épreuves ? Sully n'est encore âgé que de seize ans, & déjà il commence à se signaler. Les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX étoit mort, prince féroce & foible, esclave de sa mere, teint du sang de ses sujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine, voluptueuse & cruelle, reine barbare & femme

superstitieuse , agitoit les rênes sanglantes de l'état. Les protestans plus terribles par leurs pertes , couroient venger les meurtres de la S. Barthelemi. Henri avoit brisé ses fers : ce jeune prince ardent & impétueux voloit de sa prison aux combats. Rosny le suit. Impatient de vaincre , il sert sans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur. Déjà il allarme le cœur sensible du roi de Navarre : ce prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié : ce devoit être en ses mains l'étendart de la victoire. Il consacre à son maître le fruit de ses économies & l'or qui étoit le prix de son sang. Plusieurs gentilshommes à sa solde font serment de combattre & de mourir avec lui. Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du roi. C'étoit se dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. Henri seul avec quelques guerriers est enfermé dans une ville ennemie , & séparé de son armée. Sully combat à ses côtés contre tout

un peuple (1) ; & le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé , & ne voit plus que l'honneur de la mort ; ailleurs l'épée à la main il brave une armée (2). Henri blâme en vain ces excès de valeur. Ce qu'il défendoit par ses discours , il l'autorisoit par ses exemples : & Sully dans les combats étoit encore plus porté à imiter son maître qu'à lui obéir.

La France déchirée & sanglante parut enfin se reposer. On vit les deux cours passer en un instant de la guerre aux plaisirs. Etrange contraste de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers encore teints de carnage s'occupaient de galanterie , de festins & de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le roi de Navarre , à la tête de quinze cens hommes , attaque une place importante &

(1) Après la surprise d'Eause , ville d'Armagnac.

(2) Devant Mirande.

bien défendue. La hache enfonce les portes; mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs (1). C'est à l'histoire à peindre Sully, combattant ici à côté de son roi, à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux assauts, exposé au feu des batteries, à la grêle des mousquets, aux pierres qui rouloient du haut des maisons, restant ainsi pendant cinq jours & cinq nuits entières sans quitter ses armes, dérochant à la hâte & sur le champ de bataille une nourriture ensanglantée, ne prenant de repos que debout & adossé contre les maisons mêmes dont les débris s'écrouloient sur leurs têtes, en cet état blessé & tout dégouttant de sang, mais combattant toujours, & d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendoit son roi!

La guerre de ces tems-là n'étoit pas semblable à celle qui se fait aujourd'hui, où cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redou-

(1) Au siège de Cahors, en 1580.

tables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la destinée des états. Les armées beaucoup moins nombreuses se portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthousiasme des guerres civiles se communiquant aux esprits, y répandoit une chaleur qui osoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquens avoient aussi moins d'influence. L'audace suppléoit à la foiblesse des moyens. Les villes étoient prises & reprises tour-à-tour. On négocioit, on combattoit en même-tems; & par-tout l'intrigue se mêloit à la guerre.

Je ne suivrai point Sully dans toutes les expéditions où il accompagna & servit Henri IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des sièges, des combats, des périls, des blessures (1). Je passe rapi-

(1) Devant Marmande, dans Nérac, à Coutras, au combat de Fosseuse.

dement sur ces objets, & je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'étoit plus. Ce prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit éguisé sa foiblesse. Le trône de la France vacant par un assassinat, étoit disputé par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le sang de Lorraine, ses talens & le fanatisme des peuples : le cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir : Philippe II, l'or du Mexique, les foudres de Rome, & le génie du duc de Parme : Henri IV, ses droits, ses vertus, son épée & Sully.

Déjà Sully l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. Henri n'en a que trois mille, & il ose combattre (1). Il confie à Sully un de ces postes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. Sully combat & dispose. Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes sont enfoncées; il les rallie. De nouveaux ennemis succèdent à

(1) Bataille d'Arques, le 20 septembre 1589.

ceux qu'il a terrassés; & ses soldats s'épuisent. Il vole à Henri IV & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* Sully revole à ses troupes; il leur annonce un prompt secours. Il ne les trompoit pas: sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'état, son mépris pour la mort, son enthousiasme pour son roi, toutes ses vertus enflammées & agrandies par le danger de Henri IV, voilà le secours qu'il leur apporte. Ces sentimens passent de son ame dans tous les cœurs; les blessés ne voient plus leur sang qui coule; les mourans se raniment; les bras se multiplient; la nature a doublé ses forces; & Sully vainqueur assure la victoire de Henri IV.

Paris est assiégé. Sully emporte un des faubourgs & va semer la terreur, jusque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siège de Meulan. Il défend contre une armée une place sans murailles. Cependant les Espagnols se sont joints aux Ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du

fort de la France. Plaines d'Ivry , théâtre de gloire & de carnage , vous vîtes Sully combattre avec intrépidité , jusqu'au moment où renversé , foulé aux pieds des chevaux & percé de sept blessures , il demeura sans casque & sans armes , évanoui & abandonné sur le champ de bataille. Ce fut au sortir de ce combat , que Henri penché sur ses blessures , lui donna devant toute son armée , le titre de brave & de franc chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité : c'étoit le titre des héros. Nobles François , ce titre étoit celui de vos ancêtres : l'auriez-vous oublié ? On l'achetoit par le sang , on le soutenoit par les vertus ; il annonçoit l'honneur & ne le suppléoit jamais. Sully le méritoit sans doute. Il apprend que son roi forme un second siège de Paris ; il s'y fait traîner. Ses pas chancelans ne peuvent encore le soutenir dans les combats ; son bras en écharpe ne peut manier l'épée ; mais sa tête peut servir son prince : sa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ses blessures fera le signal du combat & l'exemple du

courage. Bientôt son bras seconde sa valeur. Il prend Gisors ; il vole au siège de Chartres , & peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ses mains ; mais l'ardeur indomptable de Henri sauve le chef de la Ligue. Au siège de Rouen (1), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déjà l'envie lui dispute la gloire de servir l'état. On ne lui enlèvera pas du moins celle de verser son sang à côté de son maître. Le duc de Parme étoit rentré pour la seconde fois en France. Le roi , qui ne comptoit jamais les troupes , marche vers lui. A la tête de cent hommes , il ose en affronter trente mille ; action étonnante , & qui , pour être crüe , a besoin du nom de Henri IV. Sully combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ses compagnons périssent à ses côtés ; & son bras avec quarante hommes soutient le destin de la France contre une armée.

La nature qui varie par des combinai-

(1) Siège de Rouen , en 1591 & 1592.

sons infinies les facultés intellectuelles de l'homme , comme les propriétés des êtres physiques , avoit donné à Sully le goût des sièges , & les talens pour l'attaque & la défense des places. Entraîné par cette impulsion de la nature , il avoit approfondi l'art du génie ; art utile & terrible , qui conserve & qui détruit , qu'on admire & qu'on redoute. Cet art étoit encore loin d'être perfectionné ; & l'Europe attendoit Vauban ; mais Sully dans cette partie même eut la gloire qui caractérise le plus un grand homme , celle de devancer son siècle. Au siège de Dreux ses ennemis osent insulter à ses mesures : son succès le venge. Il contribue à la prise de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les François. En entrant dans cette place , il eut volontiers brisé son épée , instrument fatal des guerres civiles : mais il espéroit la laver dans un sang ennemi , & qui lui coûtât moins de larmes. Henri a déclaré la guerre aux Espagnols. Sully est appelé au siège de la Fere. Il le dirige par ses conseils ; il y pourvoit à la subsistance des troupes. De-

vant Amiens, il n'est pas moins utile à son roi, Amiens dont la perte avoit presque ébranlé le trône de Henri IV. La paix de Yervins termine enfin tant de secousses : mais bientôt la guerre se rallume aux pieds des Alpes. Le duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une puissance foible, attire sur lui les armes du vainqueur de la Ligue. Tout est prêt ; Henri s'avance ; & Sully par ses succès va terrasser à la fois les ennemis de la France & les siens. Il ose attaquer deux places situées sur un roc escarpé en précipices, & inaccessible de toute part. Un sentier étroit, bordé d'abîmes, étoit le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit ensuite le porter à force de bras sur la cime hérissée d'une montagne ; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers ; il falloit découvrir dans la citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles il en restoit encore un plus difficile à vaincre ; c'étoit la jalousie des courtisans. Sully triompha de tout. Les ennemis de

la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'estimer encore plus, & les courtisans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu sur les actions militaires de Sully. Ce qui suffiroit pour l'éloge d'un autre, est à peine le commencement du sien; & je traite ce grand homme, comme a fait la postérité, qui a presque oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'état. Jettons un coup-d'œil rapide sur ses négociations comme sur ses combats; & nous contemplerons le grand spectacle que nous présente son ministère.

SECONDE PARTIE.

Lorsque la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV les barrières du trône, ce prince jeta ses regards au-dedans & au-dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre où à espérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible sous Edouard VI, inondée de sang sous Marie, flo-

rissante & tranquille sous Elisabeth , jettoit alors les fondemens de sa grandeur , & paroissoit disposée à soutenir en France un roi protestant. La Hollande avec les débris de ses chaînes , combattoit contre ses tyrans , & voyoit dans leur ennemi un allié nécessaire. L'Allemagne avilie sous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans , & n'avoit que peu d'influence sur ses voisins. La Suisse libre & guerriere avoit besoin par sa pauvreté de vendre ses citoyens & son sang. L'Espagne agrandie d'un nouveau monde avoit englouti le Portugal , menaçoit l'Angleterre , & désoloit la France. La Savoie observoit la France embrasée , & se tenoit au bord de l'incendie , pour épier l'occasion d'enlever quelques débris. Rome avoit lancé ses foudres. La Suede & le Dannemarck n'étoient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'étoit qu'un séjour de barbares. La Russie n'existoit pas. Au-dedans du royaume étoit cette Ligue protégée par l'Espagne , autorisée par les papes , & qui combattoit au nom de Dieu contre les rois. On voyoit d'un côté ce Mayen-

ne , sage dans les conseils , lent dans l'exécution , excellent chef de parti , plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent , impétueux , bravant les rois & la mort ; Nemours assez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur philosophe au sein de la révolte , & humain dans les guerres civiles; Brissac esprit romanesque & singulier , voulant créer l'ancienne Rome sur les débris de la France; le cardinal de Bourbon , qui par sa foiblesse avoit été forcé de devenir roi; Guise redoutable par son nom seul; d'Epemon qui n'avoit que de l'orgueil , & n'inspira jamais que de la crainte; Villars , fier & emporté , plein de franchise & de valeur; Joyeuse , dévot par caprice , & guerrier par fanatisme; Villeroi , honnête homme & homme d'état; enfin ce président Jeannin , trop vertueux pour un rebelle , aimant son pays , ennemi de l'Espagne , haï des Seize , l'ame du parti malgré le parti même , dont il modéroit la passion & la fureur. On voyoit de l'autre côté , d'Aumont sujet fidele & intrépide guerrier; Biron qui avoit commandé

en chef dans sept batailles; son fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri aussi habile dans les lettres que dans la guerre; Crillon dont le nom étoit celui de la valeur; Lefdiguieres, de simple soldat devenu connétable, dans des tems où tous les hommes par leur propre poids se mettent à leur place; Montmorency digne de porter un si grand nom; Mornai, le seul peut-être qui ait été extrême dans la religion, sans être fanatique; Sanci, magistrat, guerrier, négociateur & ministre; Harlai qui eut la gloire de souffrir pour son roi; Bouillon, génie inquiet & ardent qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le comte d'Auvergne avide de cabales & de plaisirs; le comte de Soissons brave, mais inconstant, peu attaché à son maître, jaloux de sa gloire, aveugle dans ses desirs, ayant besoin d'être agité, se tourmentant sans objet. Telles étoient au-dedans & au-dehors les dispositions, les talens, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou servoient Henri IV.

Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de passions, subjuguier tant de haines, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. Sully, guerrier & politique, secondoit le roi par ses talens, comme il le servoit par sa valeur.

A peine la Ligue commençoit à se former, Henri l'avoit envoyé à la cour de France pour en observer tous les mouvemens. Il avoit vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, observe, prend des mesures, où les amitiés se changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pèsent sur l'état, où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine, & où les grands commencent à trafiquer de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit suivi toutes les révolutions de la cour, & les progrès de ses différens systêmes. Il avoit négocié, au péril de sa vie, le traité qui unit ensemble les deux rois; semblable à ces canaux qui, à travers les précipices & les montagnes, vont réunir deux fleuves ou deux mers. La mort de Valois

lui ouvre une carrière plus vaste. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puissance dispoſoient des forces de l'état, ou qui par leur nom influoient ſur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppoſe un courage fier, & une colere aveugle; Sully par le ſang froid, par la modération, par la franchise, triomphe de cette ame altière, & rend un citoyen à l'état. Ombre des Guifes, l'héritier de votre nom vient combattre pour ſoutenir ce même trône ébranlé par vos mains & teint de votre ſang. La voix de ce ſang qui arma tant de Ligueurs pour ſa vengeance, n'eſt plus entendue. Celle de Sully, plus impérieuſe & plus forte, les ramene aux pieds de leur maître. Profiter de leur jaloſie pour les diviſer, de leur haine mutuelle pour leur inſpirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richesses, la vanité par des éloges; eſtimer par le caractère & par l'impétuoſité des paſſions, le prix que chacun met à ſa haine ou à ſa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir

à son nouveau maître , & quelle portion il entraînera avec lui , en se détachant de l'édifice ; flatter les puissans , par la gloire de décider du destin de l'état , les petits , par l'honneur de prévenir les grands ; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance ; les engager tous à se hâter , pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes ; tel étoit l'art que Sully employoit avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis , & n'ont d'autre politique que celle des passions : mais avec les hommes d'un ordre supérieur , son art de négocier n'étoit que celui de présenter la raison armée de toute sa force. Il pesoit les intérêts de la France , balançoit les droits , détaillait les forces , jugeoit l'avenir , peignoit les maux présents , retraçoit l'horreur des guerres , la nécessité d'un chef , les vertus du roi ; il faisoit retentir au fond des cœurs la voix de la patrie gémissante qui redemandoit ses citoyens , & déployoit avec toute la hauteur de la vertu , cette éloquence mâle , qui naît moins des lumières de

l'esprit, que de la vigueur des sentimens.

Dans ces tems déplorables la fidélité même étoit factieuse. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le parti de Henri IV. L'obéissance sembloit être un bienfait, & non pas un devoir. Les catholiques jaloux des protestans, & corrompus par l'Espagne, formoient des complots qu'ils croyoient sacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la religion. Les grands, accoutumés à l'indépendance, craignoient de faire un roi sous lequel ils cesseroient d'être tyrans. Les protestans animés de cet esprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la persécution même fomentoient; d'abord appuis de Henri IV, mais le servant plutôt en conspirateurs qu'en sujets; indignés ensuite de partager avec des catholiques l'honneur de combattre pour lui; frémissant bientôt de le voir prêt à leur échapper; cherchant par-tout des barrières contre l'autorité royale qui approchoit pour les écraser; dans l'édit de Nantes, regardant tous les privilèges comme droit, tous les refus comme

comme injustice ; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avoit triomphé d'eux , formoient au sein de l'état un peuple redoutable , indépendant par habitude & factieux par caractère , toujours réprimé par l'autorité , & toujours luttant contr'elle. C'étoit le génie de Sully que Henri IV opposoit à tant de factions. Ce grand homme veilloit sans cesse autour de ces volcans réunis ou dispersés , qui tantôt avoient une fermentation sourde , tantôt éclatoient au-dehors par des tremblemens violens. Souvent il annonçoit de loin l'embrâsement toujours moins terrible lorsqu'il est prévu ; souvent il le détournoit , soit en étouffant ses flammes , soit en leur offrant une matiere étrangere qui absorboit leur activité , & les empêchoit de consumer le trône.

Quelles sont ces assemblées où des sujets paroissent avoir des intérêts différens de ceux de l'état ? Je reconnois le corps des protestans ; assemblées redoutables , parce que réunis ils voient mieux leurs forces , parce que toutes les haines , toutes les fureurs mêlées ensemble , y for-

ment une masse terrible , parce que toutes ces passions concentrées dans un espace étroit , deviennent plus actives , & fermentent en s'unissant. Il eut été plus utile sans doute de proscrire ces assemblées ; mais il ne restoit à l'autorité encore chancelante, que la ressource de les permettre , pour laisser croire qu'elle auroit dû les défendre. Pour en prévenir les funestes effets, il falloit un homme qui y présidât au nom du roi , & qui dirigeât tous les mouvemens en ne paroissant que les suivre ; un homme qui fût assez ferme pour y soutenir l'honneur du trône, assez sage pour ne pas pousser trop loin des esprits emportés & extrêmes, qui eût de la souplesse pour manier les caractères, de la dignité pour en imposer, du sang froid dans le tumulte des querelles, de l'activité dans la poursuite des complots, de l'adresse pour diviser, de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit Sully. Il sut calmer les défiances, dissiper les bruits que répandoit l'animosité, arrêter avec éclat les

démarches les moins dangereuses , prévenir les autres sourdement & en silence , retenir les uns par la crainte , les autres par l'intérêt , quelques-uns par la honte , d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une passion , pas un vice , pas une vertu dont il ne tirât quelque'avantage pour assurer la tranquillité publique. Ainsi , peut-être dans l'assemblage immense des êtres qui composent l'univers , il n'y a pas un grain de poussière que l'éternel ne fasse servir à l'équilibre du monde.

Cet art de commander aux esprits n'étoit pas renfermé dans les bornes de la France. Par-tout où Henri IV avoit des intérêts à discuter , Sully portoit le même empire. Je laisse à d'autres le soin de peindre ce grand homme , négociant avec la Suisse , la Savoie , Rome & Florence. Mon sujet m'entraîne , & je m'arrête à la fameuse ambassade en Angleterre. Elisabeth n'étoit plus ; & le fils de Marie Stuart occupoit son trône. Henri IV avoit formé le projet d'abaisser la maison d'Autriche. Son génie fier & ardent , irrité de l'orgueil de Charles-Quint , des complots

ambitieux de Philippe II , portant tout le poids des malheurs de François I , & celui de ses propres injures , s'élançoit pour venger la France , l'Europe & lui-même , & terminer enfin cette grande querelle. Il falloit enchaîner l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié du monde contre l'autre. Ce grand intérêt est remis à Sully. Il part, instruit par son roi. En arrivant à Londres , il ne voit que des obstacles ; une nation fiere , magnanime , capable des plus vastes desseins , mais ennemie d'un peuple rival , concentrant ses projets & ses forces dans sa propre grandeur ; une cour orageuse & divisée en factions ; les partisans de la France se choquant contre ceux de l'Espagne , d'autres également jaloux de ces deux puissances , quelques-uns séditieux , avides de nouveautés , n'étant attachés à aucun parti , mais s'agitant dans tous les sens pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler ; des ministres ardens pour leur fortune , peu occupés de celle de l'état , se refusant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs ; une reine hardie , entreprenante , passionnée pour le parti

catholique , bravant par fanatisme & par orgueil l'autorité d'un époux & d'un maître ; un prince juste , mais foible & irrésolu , plus théologien que roi , faisant des livres au lieu de combattre , sans fermeté au-dedans , sans politique au-dehors. Le génie de Sully s'élève au milieu de ces difficultés. Tel qu'un général d'armée qui doit livrer une grande bataille d'où dépend la destinée de plusieurs états , & qui n'a , pour combattre , qu'un terrain inégal & défavantageux , promene par-tout ses regards , & observe autour de lui quels sont les postes qui peuvent l'appuyer , les bois qui peuvent le couvrir , les hauteurs d'où il peut foudroyer ses ennemis ; tel Sully arrivé à la cour de Londres ; observe tout ce qui peut traverser ou seconder sa négociation. Il juge la foiblesse du roi ; il apprend à se défier des ministres ; il combat les intrigues des Espagnols ; il réveille dans les députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans ; il excite la Suède & le Dannemarck à déployer leur politique sur le midi ; il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer

son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies , il revient ensuite sur le roi , il l'attaque , il le presse ; il lui présente les vastes desseins de Henri IV approuvés par Elisabeth ; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions ; d'un côté l'empereur qui n'a que des titres & de la foiblesse, le pape esclave honorable de l'Autriche, l'Espagne dévorée par l'Amérique, la Flandre Espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II, la Savoie resserrée entre les grandes puissances qui l'écrasent, les petits états d'Italie faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter ; de l'autre, la France pleine de ressources, & renaissant plus terrible du milieu de ses cendres, l'Angleterre puissante par ses flottes & plus encore par son génie, la Suède féconde en fer & en héros, le Dannemarck fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe, Venise commerçante comme Tyr & conquérante comme Carthage, la Hollande déjà célèbre par quarante ans de victoires, enfin les états protestans de l'Allemagne & de la

Suisse , enthousiastes de leur liberté comme de leur religion. Il passe au détail des projets ; il expose les moyens ; enfin il intéresse la vanité de Jacques , en lui peignant les rois d'Angleterre & de France à la tête de cette vaste entreprise , remuant le monde , faisant le dessein des rois , & disposant du sort des empires. Tel le pere des fictions sublimes peint l'être qui gouverne tout , tenant à la main une chaîne d'or à laquelle sont suspendus tous les dieux , & attirant à lui l'univers. Mais ô foiblesse des grands hommes ! Torrent inévitable de la fatalité qui entraîne tout ! Que sert à Sully de triompher de tant d'obstacles , & d'unir par des nœuds solennels l'Angleterre avec la France contre l'Autriche ? La mort de Henri IV devoit rendre inutiles tant de soins. Une partie de ce vaste plan étoit réservée à Richelieu ; l'autre ne devoit jamais être exécutée ; & presque tout ce qui a été fait , devoit encore être détruit par de nouveaux événemens. Ainsi dans la suite immense des siècles , le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'est arrivé

de bouleversemens sur la surface du globe.

Quelque talent qu'eût Sully pour négocier, le président Jeannin & le cardinal d'Ossat pouvoient peut-être lui disputer cette gloire : mais il en est une où il n'eut point de rivaux ; c'est celle du ministère ; il y éclipsa tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; il mérita de servir de modele à la postérité.

TROISIÈME PARTIE.

Foibles orateurs relégués par nos constitutions modernes dans l'ombre des cabinets, est-ce à nous à traiter ces sujets sublimes qui embrassent tout le système politique des états ? Ce seroit aux orateurs des anciennes républiques ; ou plutôt s'il y avoit un homme qui pût s'élever au-dessus de la terre, planer sur les empires, voir de la hauteur de l'aigle tous les lieux & tous les tems, suivre l'origine, l'agrandissement, la décadence & la chute de tous les royaumes, connoître enfin toutes les causes & tous les effets, ce seroit à lui à parler d'un ministre & d'un homme

d'état. Qui entreprendra de le peindre ? Toutes les qualités qui sont nécessaires pour le former, viennent se présenter en foule, & se pressent sous mes pinceaux. Si je lui donne la sagesse & l'activité, l'étendue & la profondeur, l'esprit de détail & le génie du grand ; si je dis qu'il doit régir les états, comme Dieu régir le monde, par des principes invariables & simples ; bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entière ; calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres, & de chacune sur le tout ; saisir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroissent éloignés ; voir d'où tout vient, & où tout va ; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre, & comprimant chacun d'eux par les poids environnans ; faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout ; diriger au meilleur but les biens physiques par la puissance, & les biens moraux par l'opinion ; multiplier les forces par les vertus ; tirer le plus

Q v

grand parti du caractère national ; connoître dans la révolution marquée pour les empires , à quel point du cercle est parvenu l'état qu'on gouverne , le fixer , s'il est heureux , le faire remonter en arrière , s'il est déchu : si je dis qu'un ministre doit employer le moins de force possible pour chaque opération ; éviter , presque autant que le mal , les demi-remèdes dans les grands maux ; marcher au but sans trop voir les obstacles ; considérer les choses & dans leur principe & dans leur effet ; distinguer celles qui ont besoin de tout le poids de l'autorité , & celles qui ne sont jamais mieux administrées , que lorsqu'elles ne le sont point du tout ; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour son état naturel ; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail ; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus , ce qui seroit le pire de tous ; ne pas causer le malheur d'un état pour le bien d'une ville , ni les maux d'un siècle pour l'intérêt d'un instant : si j'ajoute qu'un ministre doit reculer , le plus qu'il est possible , les limites

du bien , & retrancher sans cesse de la somme inévitable des maux qu'entraînent dans l'administration , l'embarras de chaque jour , le tourment des affaires , l'empire des usages , les nécessités de moment , la mollesse ou la corruption des sous-ordres , le choc & le contraste éternel du possible physique & de l'impossible moral ; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'état. Les opérations de Sully le peindront mieux que tous les discours. C'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de son ame.

Il n'étoit pas encore surintendant , & déjà son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du royaume , & il voit un état ébranlé par quarante ans de guerres civiles , en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'état. Il le trouve engagé avec l'Angleterre , la Suisse & la Hollande ,

qui avoient fourni à Henri IV des troupes, des vaisseaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre dont le service & le sang n'avoient pas encore été payés; avec les traitans qui forçoient l'état à payer sa ruine; avec tous les officiers des différens ordres du royaume, qui réclamoient leurs gages & leurs pensions de plus de vingt années; avec les anciens esclaves des favoris à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le sang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'état de capitaux immenses dévoroient, dans l'oisiveté le fruit des travaux & des sueurs de la nation; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. O honte! O infamie! Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme si l'ineffimable honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies formoient une somme de trois cens

trente millions (1). Sully passe à l'examen des revenus ; il y porte toute la lumière du talent, & toute l'activité du travail. Je souhaiterois que mon siècle pût être étonné en apprenant que le roi ne recevoit que trente millions , tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les sources de cet incroyable désordre ? La foiblesse des rois , la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'état , chaque officier ou de guerre , ou de justice , ou de finance , levoit des droits sur le peuple qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'état, soit étrangers , soit sujets , se payant par leurs propres mains , avoient jusque parmi les fermes du roi , des fermes à leur profit , & leurs brigands , sous le nom de commis , qui dispuoient à ceux du prince le droit de dévorer le royaume. Les fermiers généraux établissant des sous-fermes , & celles-ci étant subdivisées en d'autres qui

(1) L'argent étoit alors à 22 livres le marc. Ainsi la dette de l'état répondoit à 810 millions de notre monnoie actuelle.

se partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'état s'épuisoient en passant par tant de mains, semblables à ces masses d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de cascades en cascades, de rochers en rochers, se dissipent en poussiere, sont emportées par les vents sur des plaines éloignées, & trompent le bassin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés presque sans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été usurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux mêmes qui furent employés à en constater l'état. Mais la plus grande source du désordre étoit les brigandages des officiers de finances. Qui pourroit retracer tous ces affreux mysteres? Qui pourroit détailler toutes les ruses qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'état? On diminuoit les recettes; on augmentoit les dépenses; on multiplioit les frais; on enflait les émolumens des charges; on faisoit de doubles & de triples emplois; on falsifioit des articles; on en supprimoit d'autres. Sully

porte le flambeau dans toutes ces mines
sourdes & profondes, où les receveurs pui-
soient l'or de la France. Il parcourt tous
les registres, compare tous les états, véri-
fie tous les comptes; il les rapproche, il
les combine. Je ne craindrai pas de le
dire, ce travail obscur est peut-être ce
qui fait le plus d'honneur à Sully. L'ame
d'un grand homme conçoit un plaisir se-
cret, lorsqu'il s'agit dans un conseil de
braver, pour l'honneur de la vertu & le
bien de la patrie, un peuple d'ennemis :
son génie s'élève avec transport, lorsque
dans le cabinet il forme ces combinaisons
puissantes qui doivent influencer sur le systê-
me du monde : mais s'ensevelir dans des dé-
tails qui rabaisent continuellement l'effor
du génie, & exigent toutes les petites at-
tentions d'un instinct laborieux; consacrer
dans de longues nuits à de pénibles &
arides calculs, cette même main accoutu-
mée à conduire des bataillons & à lancer
la foudre; tout ce travail, dont les diffi-
cultés sont immenses, le fruit incertain,
& où l'imagination n'est point soutenue
par l'idée de la gloire, demande une ame

plus forte & plus vigoureuse que les opérations les plus éclatantes du ministère.

Sully poursuit l'examen de la France. Il observe dans tout le royaume les effets de ces abus. Il voit l'industrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou sans valeur, le peuple plongé dans la misère, le crédit anéanti, nulle ressource pour le présent, une ruine presque inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en se débattant sous le glaive qui l'égorge, inquiète & tourmentée, s'agitoit dans ses convulsions, pour trouver un remède à ses maux. On avoit créé un conseil de finances, espèce d'hydre encore plus funeste à l'état que le surintendant qu'elle remplaçoit (1). Les membres qui composoient ce conseil, livrés à la corruption universelle, augmentoient encore les maux qu'il devoit réformer. On les vit sous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du royaume, se faire adjudger au plus vil prix tous les baux

(1) François d'O.

des grandes entreprises , forcer par d'indignes délais les créanciers de l'état à réduire eux-mêmes leurs sommes , & les porter ensuite toutes entières sur les comp-tes. On les vit refuser pour les besoins de la guerre , ces mêmes trésors qu'ils prodiguoient pour leur luxe , & jouir à la fois de l'indigence du roi , de la misère du peuple & du désordre de l'état. Tels notre siècle a vu dans une ville embrasée par les flammes , & renversée par les secousses d'un tremblement de terre , des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines , & remercier le ciel du renversement de la patrie. C'en étoit fait de la France sans le génie de Sully. Tandis que toutes les mains se réunissoient pour la pousser dans le précipice , c'est lui qui l'arrêta & suspendit sa chute. Pour achever de s'instruire , il parcourt lui-même une grande partie des provinces du royaume. O vous , qui voulez connoître & guérir les maux d'un état , sortez de vos palais. Assis à vos tables voluptueuses , vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim.

Dans les cours & autour du trône , le peuple est toujours heureux , un royaume est toujours florissant : c'est lorsqu'on voit les sillons de la campagne abandonnés , les charrues brisées , les chaumières désertes ou qui tombent en ruine ; c'est lorsqu'on foule l'herbe qui couvre les rues solitaires des villes ; c'est lorsqu'on rencontre sur les grands chemins des pères , des mères , de jeunes enfans qui fuient tous ensemble le doux sol de leur patrie , pour aller chercher des alimens sous un ciel plus heureux ; c'est alors que l'humanité s'éveille , que le cœur se serre , que les larmes coulent ; c'est alors que l'on commence à concevoir que la cour n'est point l'état , & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards de Sully. Mais avec l'ame du citoyen , il portoit l'œil du philosophe. En observant les maux , il étudioit les ressources. Il ne faut point que la postérité ignore que Sully dans ses recherches éprouva de la part des financiers presque

autant de difficultés & d'obstacles , que son maître en avoit éprouvé de la part des Ligueurs, lorsqu'il avoit fallu conquérir chaque ville. L'homme de bien triompha : il parcourut avec des vues également éclairées & bienfaisantes tout ce royaume désolé ; semblable à l'esprit de fécondité qui à travers la confusion & la nuit se promenoit sur l'abîme du chaos & couvoit les germes du monde.

L'instant de la création est arrivé. Tous les élémens sont prêts , & la lumière va naître sur la France. Sully est armé de l'autorité de son roi , & de toute l'énergie d'une ame qui veut faire le bien ; il commence par réformer les abus. Les officiers & les grands n'ont plus le droit de lever des contributions sur les provinces ; & le peuple affranchi de ses tyrans , se félicite de n'avoir plus à payer que les subsides ordonnés par son roi. Fier & impétueux d'Epernon , en vain dans le conseil tu oses soutenir la cause de ces redoutables concussionnaires ; ce n'est point à Sully à trembler. Comme ministre , il écrase l'injustice ; comme guerrier , il brave les me-

naces. Il poursuit sa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'état de lever par eux-mêmes aucun droit sur les fermes. Par cette ordonnance les revenus de l'état furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, de Florence, de Venise, & de tous les hommes les plus puissans du royaume. Henri IV est épouvanté lui-même de la nouvelle tempête qui s'élève contre Sully. Mais ce grand homme est inébranlable. Il casse dans les fermes la multitude des sous-baux, qui, multipliant les frais à l'infini, engraissoient de la substance de l'état une foule d'hommes inutiles. Il dresse un état général de finance qui prévient désormais tous les moyens honteux de s'enrichir. Il prescrit aux receveurs de nouvelles formules de comptes. Les souterrains profonds qu'avoit creusés l'avarice, sont découverts au grand jour, & les tigres qui s'y retiroient, pour y dévorer sourdement les entrailles du peuple, cessent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injustes sont citées à des tribunaux. L'avarice est forcée à venir rendre compte

de ses pillages. L'or qui s'est égaré hors des canaux publics, revient fertiliser la patrie. Si l'état ne retira point de ces établissemens sévères tout le fruit qu'il en pouvoit espérer, si plusieurs des grands criminels échapperent à la poursuite des loix, n'accusons point Sully : accusons & les intrigues de la cour, & la vénalité des ames, & la foiblesse de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui est la source des crimes, sert lui-même à les couvrir, & où à force d'être coupable on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes sont doublées; les étrangers en sont exclus; les courtisans n'ont plus d'influence, & cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs: car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être: d'ailleurs celui qui corrompt est déjà corrompu; & celui qui achete les autres, quel prix peut-il être estimé lui-même? Le tems de la tyrannie & des usurpations n'est plus. Quatre-vingt mil-

lions de domaines rentrent dans les mains du souverain. Sully passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'état. Leur source , leur hypothèque , leur capital , l'époque de leurs différentes créations, tout est connu. Chaque engagement est discuté ; chaque degré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes , on rembourse les autres , on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité sévère présida à tous ces jugemens ; & une opération , qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers , servit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les sommes immenses qui passoient chez les nations voisines : mais les loix ne suffisoient pas ; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. Sully eut recours à différens moyens , mais tous insuffisans. Louons ce grand homme du bien qu'il voulut faire , & rejettons sur son siècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les paiemens les facilite. A chaque partie de la dépense est appliquée une partie des revenus. Les deniers ne sont plus engagés d'avance ,

d'une année à l'autre, parce que les assignations n'excedent plus la portée de la recette. Un édit sévère défend de reculer les paiemens, & previent ces traités infames, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de sa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il sache que les choses les plus petites en apparence, influent sur le gouvernement économique, & que ce sont les fibres obscures, cachées dans les entrailles de la terre, qui portent & qui nourrissent ces forêts majestueuses, qui sont un des principaux ornemens du monde. Tout, dans les réformes de Sully, rendoit au soulagement du peuple. Les villes & les provinces sont déchargées du fardeau qui les accablent. Les vexations sourdes, les formalités odieuses, les remèdes devenus plus cruels que les maux, sont supprimés. Les privilèges souvent injustes & toujours dangereux, sont réduits à leur juste nombre; & la répartition plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'est ici le moment de développer les principes économiques de Sully, princi-

pes où il fut si bien secondé par l'humanité & par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes qui avoient passé une grande partie de leur vie sur les champs de bataille, se trouverent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner ? Est-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes ressources ? Ou bien, est-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands spectacles, la destinée des nations que l'on a entre ses mains, élèvent l'humanité, & agrandissent l'ame par l'exercice vigoureux de tous ses ressorts ?

N'allons pas confondre la science du gouvernement économique avec la simple administration des finances. Celle-ci n'est qu'un mécanisme d'ordre & d'inspection ; l'autre est la science de l'état. Elle pénètre à la source des richesses ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les distribue. Les listes de la vanité sont surchargées de noms de surintendans des finances : les fastes de la patrie ne comptent que Sully.

Par quel art funeste le système des
impôts

impôts est-il devenu plus ruineux pour les états que la guerre, la famine & la peste ? Si les campagnes sont dépeuplées ; si une partie des terres sont en friche ; si le cultivateur est découragé ; si la France a perdu la moitié de ses revenus ; si tous les ressorts sont affoiblis & languissans, quelle en est la cause ? C'est qu'on arrache des mains du laboureur les richesses destinées à reproduire les richesses, & que les revenus épuisés dans leur source, ne peuvent plus rentrer dans le sein de la terre pour en faire germer d'autres. Aussi une des premières opérations de Sully fut de remettre aux provinces vingt millions d'arrérages de tailles, & depuis il diminua d'année en année cet impôt de deux millions. Ce grand ministre regardoit la taille comme un impôt vicieux de sa nature, sur-tout cette taille arbitraire qui rend les possessions incertaines, & abandonne la propriété au caprice des tyrans. Ce n'est point à l'orateur à entrer dans des discussions économiques, qui sont étrangères à son sujet : mais jetez les yeux sur les campagnes, vous y verrez le

laboureur forcé lui-même à étouffer son industrie, tremblant d'améliorer sa terre, faisant au ciel des vœux meurtriers pour que sa moisson ne devienne pas plus fertile, n'osant augmenter sa dépense de peur que sa richesse ne soit un crime; vous verrez le pauvre écrasé sous le poids de son travail, obligé de porter encore le fardeau du riche; les exemptions vendues aux uns, devenir une source de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre punie de la stérilité des champs voisins; vous verrez des oppresseurs barbares enlever d'une chaumière désolée, les vils meubles que l'indigence laissoit à la nécessité, le lit sur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'état, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de dessus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés sur la pousfière en se débattant, poussant des hurlemens sous leur cabane, & disputant avec la force du désespoir la dernière gerbe qu'ils avoient cachée pour les besoins de leurs enfans. Quoi donc les habitans de la campagne sont-ils des ennemis de l'é-

tat, dévoués à l'oppression & à la tyrannie ? Malheur à vous, ames étroites & cruelles, qui osez soutenir qu'il est de la politique que le payfan soit misérable ; comme si des payfans n'étoient pas des citoyens ; comme s'ils n'étoient pas les bienfaiteurs de l'humanité ; comme s'ils n'avoient pas droit comme vous à toute la protection de la patrie ; comme si le découragement & le désespoir excitoient plus au travail que l'aisance & la liberté ! Telles étoient cependant les maximes que Sully avoit tous les jours à combattre dans le conseil. On le vit s'élever de même contre une autre espece d'impôt établi sur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle surcharge sur les terres. On le vit déployer toute son indignation contre la gabelle, espece de monstre qui a droit de ravager certaines provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain, ne marche comme les spectres menaçans qu'au bruit des chaînes, empoisonne l'air qu'il respire, & flétrit l'agriculture par-tout où il imprime ses pas.

» Sire, disoit Sully à Henri IV, vous
» avez extirpé du sein de vos états la
» guerre civile, mais vos sujets ne sont
» point encore en paix ; des armées
» de pirates assiégent leurs maisons, &
» y font couler le sang avec les larmes ;
» délivrez-les enfin de leurs véritables
» ennemis, & faites cesser des fléaux plus
» meurtriers à la France que les batailles
» de Saint-Denis, de Jarnac, de Mon-
» contour & de Coutras ». Je ne m'arrê-
terai pas sur les corvées qui ravissent au
laboureur, non plus son argent, mais ses
bras, & qui pour épargner à l'état le sa-
laire de quelques ouvriers, lui coûtent par
le dépérissement de l'agriculture une par-
tie de ses revenus. Je ne m'arrêterai point
sur la maniere de lever l'impôt, plus oné-
reuse au peuple que l'impôt même. Par-
tout le mal s'est glissé avec le bien. Par-
tout l'abus est né de la loi.

Rois, princes, ministres, écoutez tous
le grand principe de Sully. L'agriculture
est la base de la puissance. C'est l'agri-
culture qui crée & qui entretient les
flottes ; ce sont les champs ensemencés,

qui semblables à ceux de Cadmus, enfantent les armées; c'est dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athenes & Rome desiroient des guerriers & des savans. Sully pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres. Il encourage tous ces hommes utiles; il propose des récompenses à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes; il va par-tout chercher des bras pour fertiliser les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cens mille Maures que la superstition chassoit alors de l'Espagne. Par un réglemeut sage, il garantit les gens de la campagne de l'oppression des gens de guerre. « Soldats & labou-
» reurs, leur dit-il, d'où naissent ces di-
» visions? Ceux qui défendent la patrie,
» doivent-ils s'armer contre ceux qui la
» nourrissent? Le fer qui est entre vos
» mains, soit qu'il renverse les bataillons
» ennemis, soit qu'il sillonne & fertilise
» la terre, mérite également l'hommage
» du citoyen ». Il défend les cultivateurs contre une espece d'ennemis encore plus redoutable, contre ceux qui venoient au

nom de la loi , leur enlever au milieu d'un sillon les bœufs , compagnons de leur travail , & jusqu'aux instrumens du labourage. Tout change ; l'agriculture renaît ; les campagnes deviennent fécondes ; la douce joie & la sérénité reparoissent sous les toits du laboureur. O jours de notre prospérité ! Alors la France , avec un tiers de plus d'habitans , nourrissoit encore une partie de l'Europe ; alors nos bleds inondoient l'Angleterre , qui se voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne sauroit trop répéter , sur-tout aujourd'hui , que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains. Ce n'est pas que dès ce tems-là même , il n'y eût de ces hommes , qui , chargés d'une petite partie de l'administration , mais incapables de voir & d'embrasser le tableau général , tournent sans cesse dans le cercle étroit de leurs préjugés , saisissent avidement l'occasion de décider d'une matière d'état , & pour l'intérêt de quelques bourgades font le malheur d'un royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la sortie des bleds de leurs provinces ; Sully

déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévère que pour être utile. « *Si chaque officier,*
 » *écrivait-il au roi, en faisoit autant,*
 » *vosre peuple seroit bientôt sans ar-*
 » *gent, & par conséquent Vosre Ma-*
 » *jesté* ». Paroles mémorables, & qui mériteroient d'être écrites sur les trônes des rois !

La liberté est l'ame du commerce ; il parcourt l'univers, fuyant les lieux de l'oppression. Sully l'appelle & tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits que les grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient substitué ceux de l'oppression. Sully combat tous ces tyrans avarés. Il établit un conseil de commerce, institution nécessaire, mais qui ne deviendra utile que lorsque le négociant y fera réuni avec l'homme d'état. Le premier y portera les lumières de l'expérience ; le second fera surnager les

grands principes sur les petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer & construire des grands chemins, non plus comme chez les anciens Romains, pour que l'esclavage pût se communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richesses. Il anime & protège l'industrie, mais il la tient au second rang, où elle doit être. En observant les nations, il avoit vu l'or prendre sa source dans le Pérou, de-là se répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion rester en Europe; là ce fleuve immense emporté d'un mouvement rapide, circuler sans cesse, mais dans son cours se détourner des climats stériles, & couler par une pente naturelle, sur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres est la véritable richesse, que le trafic peut enrichir de petits états, mais que le commerce de propriété convient seul à une grande monarchie; il n'encou-

ragea donc que les manufactures de laine, soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité, soit parce que le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation, les manufactures les plus grossières sont aussi les plus utiles.

Tel qu'un navigateur, qui, poussé par les vents à une distance prodigieuse des terres, s'avance dans l'océan, & à mesure qu'il en a parcouru une partie, voit un autre horison aussi vaste que le premier s'étendre & se développer devant lui; tel l'orateur dans ce grand sujet, découvre sans cesse de nouvelles matières qui se présentent. Pour les parcourir toutes, il me faudroit la rapidité de ces courriers immortels, qui en trois pas avoient atteint le bout de l'univers. Le peuple à qui tout ce qui est grand en impose, admire les grandes villes & les capitales immenses; le sage n'y voit que des colosses fastueux, qui paroissent servir à la décoration des états, & qui les écrasent sous

leur poids. Sully regardoit comme un des principes du gouvernement économique, de veiller à la diminution de ces grandes masses. Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de ses peres; il vouloit sur-tout que le laboureur conçût un noble orgueil de sa profession, & préférât l'honneur de regner sur les campagnes; à la honte de vendre sa misere dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'état au nombre des fléaux publics: Sully voit le point où finit la nécessité, & où commence l'abus; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrasoit les nobles sous le poids des dettes, & nourrissoit la paresse du peuple: cet intérêt fut réduit; les terres reprirent leur valeur; la classe active des citoyens trouva des ressources. C'est par le même principe qu'il remboursa pour cent millions de rentes: son œil étoit blessé de voir tant d'hommes payés par l'état pour être oisifs. Ce grand ministre voyoit tout le corps politique entraîné par l'enchaînement invincible du physique avec le

moral ; il travailloit donc à réprimer les vices, & sur-tout le luxe ; ce luxe plus fatal que les séditions & les guerres civiles, parce que celles-ci ne donnent que des convulsions passagères à l'état, au lieu que l'autre le mine fourdement, en détruisant les vertus.

C'est par une administration fondée sur ces principes, que Sully en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eut point amorti si promptement trois cens cinquante millions de dettes ; il n'eut point laissé quarante millions dans les coffres de son roi, si à tous ces moyens il n'en eût joint un autre plus puissant ; c'est l'économie. L'économie ! A ce nom sacré, tout état appauvri & accablé sous le poids de ses dettes, doit tressaillir, comme un malheureux tressaille au nom d'une divinité bienfaisante. Mais prenez garde ; je n'entends pas seulement cette économie frivole qui consiste à retrancher quelques dépenses nécessaires peut-être à la majesté du trône, & qui ne portant que sur de petits objets, ne procureroit à l'état

que de petites ressources ; j'entends cette économie réelle & toute-puissante , qui gouverne les trésors d'un empire comme les biens d'une famille , qui établit l'ordre , qui prévient les dissipations , & qui applique tout entier au besoin de l'état , ce qui est la substance & le sang de l'état même. Rendons graces à Sully , au nom de tous les peuples de l'univers , de ce qu'il a donné aux ministres cet exemple d'une économie courageuse ; & si cela nous est permis , faisons des vœux pour qu'un si grand exemple ne demeure pas inutile à la terre.

Tant de vues , de soins & de travaux dans la partie économique , n'occupoient pas Sully tout entier. Son génie parcourt également toutes les parties du ministère. L'artillerie , la guerre , la marine , les arts , la religion , la politique , tout est l'objet de ses travaux & de ses succès. Que dis-je ? ce grand homme servit la France même lorsqu'il n'étoit plus. Il prépara le siècle de Louis XIV , & forma Colbert. Colbert & Sully ! Quels noms ! c'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hom-

mes célèbres , qui font époque dans notre histoire , & peut-être dans le gouvernement des nations.

Destinés tous deux à de grandes choses , ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris & les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit causés le regne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu , les querelles de la Fronde ; l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouverent le peuple accablé d'impôts , & le roi privé de la plus grande partie de ses revenus ; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avoient le génie du gouvernement , capables de vouloir le bien , assez courageux pour l'entreprendre , assez fermes pour le soutenir , desirant de faire de grandes choses , l'un pour la France , & l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'état ; & les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent en-

suite à accroître la fortune publique. Ils furent également combiner la nature des divers impôts : mais Sully ne fut pas en tirer tout le parti possible ; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception , bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichissoit & avilissoit la cour , ôtèrent aux courtisans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser l'horrible confusion qui regnoit dans les recettes , & les gains immenses que faisoient les receveurs : mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully , & de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV , à l'exemple de celui de Henri IV , assura des fonds pour chaque dépense ; à son exemple il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications : mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc , dont Sully n'avoit eu que le projet. Ils conquirent également l'art de faire tomber sur les riches & sur les habitans des villes,

les remises accordées aux campagnes ; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques qui fait circuler celles qu'on a , & qui supplée à celles qu'on n'a pas , paroît n'avoir pas été assez connu par Sully , & assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux ; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un état de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention : mais Sully n'apperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux ; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumieres qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvoit influer sur l'aisance nationale ; mais l'avantage des tems fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un dans un tems d'orages , & sous un roi soldat annonça seulement à une na-

tion guerrière qu'elle devoit estimer les sciences ; l'autre , ministre d'un roi qui portoit la grandeur jusques dans les plaisirs de l'esprit , donna au monde l'exemple , trop oublié peut-être , d'honorer , d'enrichir & de développer tous les talens. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine ; c'étoit beaucoup en sortant de la barbarie : nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux ministres ; mais l'un vouloit le tirer presque tout entier du produit des terres ; l'autre des manufactures. Sully préféroit , avec raison , celui qui étant attaché au sol , ne peut être partagé ni envahi , & qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire : Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût , & qu'il peut passer , avec les artistes , dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connoissance des véritables sources du commerce : mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins , de l'activité & des calculs politiques dans cette

partie; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois, par son habileté à combiner les droits d'entrée & de sortie; opération qui est peut-être un des plus savans ouvrages d'un législateur, & où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'état. Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les grandes vues du commerce. Il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, & n'ayons pas la ridicule manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aïfance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses: mais faute d'avoir permis le commerce

des grains , tant d'opérations admirables furent presqu'inutiles ; il n'y avoit point de richesse réelle ; l'état parut brillant , & le peuple fut malheureux ; l'or que le trafic faisoit circuler ne parvenoit point jusqu'à la classe des cultivateurs , le prix des grains baissa sans cesse , & l'on finit enfin par la disette. Tels furent & les principes & les succès différens de ces deux grands hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère & leur talent , nous trouverons que tous deux eurent de la justesse & de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets , de l'ordre & de l'activité dans l'exécution : mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement , Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre de cette politique des anciens législateurs , qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste & compliquée , où il falloit sans cesse remonter de nouvelles roues ; le plan de Sully étoit simple & uniforme comme celui de la na-

ture. Colbert attendoit plus des hommes; Sully attendoit plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France; l'autre employa le mieux les ressources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat; celle de Sully dut acquérir plus de solidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un état: mais la politique de l'un se sentoît de l'austérité de ses mœurs; celle de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs; mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert; de la hauteur à Sully: mais si tous deux choquerent des particuliers, tous deux aimerent la nation. Enfin si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servoient on trouvera que Sully faisoit la loi à son maître, & que Colbert recevoit la loi du sien; que le premier fut plus le ministre du peuple, & le second plus le ministre du roi: enfin d'après les talens des deux princes, on jugera que Sully dut quel-

que chose de sa gloire à Henri IV, & que Louis XIV dut une grande partie de la sienne à Colbert.

On ne connoîtroit point Sully tout entier, si l'on ignoroit que ses vertus égalèrent ses talens. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses Mémoires, où, traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'état, il trace lui-même son portrait sans s'en appercevoir ! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. Sully avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractère. A la cour il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table ; mais les Guesclin & les Bayard feroient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissoit ses journées. Chaque portion de tems étoit marquée pour chaque besoin de l'état. Chaque heure, en fuyant, portoit son tribut à la patrie. Ses délassemens même avoient je ne fais quoi de mâle

& de sévère; c'étoit du repos sans indolence, & du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'état. Ses ennemis louerent sa probité. Sa justice eut étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la reine qui l'oppressoit. En entrant dans les finances, il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de cette place, il osa défier son siècle & la postérité. Les présens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme ministre, il ne reçut rien des sujets : comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui étoit empreint du sceau sacré des loix. On a déjà vu son indomptable fermeté dans ses devoirs. La France se liguait contre lui, pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout; il eut le courage d'être haï. La noblesse qui n'inspire que de la vanité aux petites ames,

lui inspira l'orgueil des plus grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux : il terrassa la calomnie par ses vertus ; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible & rigide ; les malheureux y trouverent une ame sensible & compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme, & tolérant sans indifférence, il étoit l'organe du roi auprès des protestans, il étoit le protecteur des catholiques auprès du roi : il fut adoré à Geneve ; il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon pere de famille ; il donna un plus grand spectacle au monde, il fut l'ami d'un roi. O Henri IV ! O Sully ! O doux épanchemens des cœurs ! Soins consolans de l'anitié ! C'étoit auprès de Sully que Henri IV alloit oublier ses peines ; c'étoit à lui qu'il confioit toutes ses douleurs, les larmes d'un grand homme couloient dans le sein d'un ami. La franchise

guerrière & la douce familiarité assaiso-
noient leurs entretiens. Il n'y avoit plus
de sujèt ; il n'y avoit plus de roi ; l'amitié
avoit fait disparoître les rangs. Mais cette
amitié si tendre étoit en même tems cou-
rageuse & sévère de la part de Sully. A
travers les murmures flatteurs des cour-
tisans , Sully faisoit entendre la voix fiere
& libre de la vérité. Il estimoit trop Henri
IV, il s'estimoit trop lui-même , pour par-
ler d'un autre langage. Tout ce qui eut
avili l'un & corrompu l'autre , étoit indi-
gne de tous deux. Aussi osa-t-il souvent
déplaire à son maître. Je n'entrerai point
dans le détail & de ses actions & de ses
paroles. Il en est qui ne sont pas faites
pour être senties dans des siècles corrom-
pus. Les ames foibles les appelleroient
téméraires ; les ames basses les jugeroient
criminelles ; mais l'homme vertueux les
honorerà toujours , comme il le doit. Je
n'ajouterai plus qu'un mot , c'est que l'idée
seule de Sully étoit pour Henri IV, ce que
la pensée de l'être suprême est pour l'hom-
me juste ; un frein pour le mal , un encou-
ragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce si sublime ait été si-tôt interrompu ? Faut-il qu'un tel roi & un tel ministre aient si peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où Sully entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le roi est assassiné ; le roi n'est plus ; où un serviteur fidele , témoin du parricide , lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de sang ; où Sully à travers les cris , les sanglots , les gémissemens & les larmes d'un peuple immense , se précipita vers le Louvre , pour y voir , pour y embrasser encore une fois le corps de son ami & de son maître ; où il serra dans ses bras , où il inonda de ses pleurs , où il pressa mille fois contre sa poitrine palpitante , le jeune enfant , foible héritier de ce malheureux prince ! Mais quels furent ses sentimens , lorsque dans le palais dont toutes les murailles étoient couvertes par le deuil & la mort , dans ce même palais où étoient encore déposés les déplorables restes du roi , presque au pied de sa tombe , & à la lueur des torches funebres , il apperçut la joie de la nouvelle cour ; joie plus cruelle
pour

pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le sang de Henri IV couler sous ses propres yeux ! Dès ce moment il prévint tout ; il vit que la France étoit assassinée avec son maître. Cependant il aimoit trop l'état pour l'abandonner à ses nouveaux tyrans. Il lutte ; il combat encore ; il ose prononcer les noms de devoir & de justice : mais tout étoit changé ; les choses en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand homme ne font que rendre son siècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reste que la gloire de n'en pas devenir complice. Il se dépouille de ses charges ; il quitte la cour, & emporte avec lui ses vertus, ses services & l'ingratitude des hommes.

L'histoire a peint ces sages dans la retraite, des héros dans l'oppression ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'étoit la dignité de la vertu même, sur laquelle & les hommes, & les cours, & les rois ne peuvent rien. La grandeur qui étoit dans son âme se répandoit sur toute sa maison.

Un nombre prodigieux de domestiques , une foule de gardes , d'écuyers , de gentilshommes , un luxe non de frivolité mais de magnificence , un appareil imposant & majestueux , le respect de mille vassaux , la subordination d'une famille illustre , des appartemens immenses , & où les belles actions de Henri IV étoient représentées avec celles de son ministre , des parcs où regnoient la simplicité & la grandeur , au milieu de tous ces objets , Sully en cheveux blancs ; conservant les modes antiques , portant sur sa poitrine l'image sacrée de Henri IV , la sainte gravité de ses discours , la majesté de ses regards , le siège plus élevé qui le distinguoit au milieu de ses enfans , l'accueil honorable que recevoient dans sa maison tous les vieillards , le silence mêlé de crainte , & le respect religieux des jeunes gens que leurs peres conduisoient par la main à ce grand homme ; tout cela réuni , sembloit offrir quelque chose de plus qu'humain , & portoit dans les cœurs je ne fais quelle émotion involontaire qui élevoit l'ame en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres !

C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite , sans se plaindre des hommes , ni de leur injustice , pleurant son ancien roi , fidele au nouveau , estimé & haï de Richelieu , ayant survécu à tout , excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'état , & le reste auroit pu l'être.

Un mausolée élevé à sa cendre nous a conservé les traits & la figure de ce grand homme ; mais la partie la plus noble de lui-même nous a été transmise par un monument plus durable & plus auguste. Son ame éternellement empreinte dans ses Mémoires , ira à jamais étonner & instruire les siècles. C'est-là que son génie respire. Là brûle encore ce feu sacré qui l'animoit pour la patrie. C'est de-là que ce feu s'est répandu dans l'ame de Colbert. C'est de-là qu'aujourd'hui encore partira peut-être une étincelle , pour aller embraser quelque une de ces ames que la nature tient en réserve pour chaque siècle. Les titres & les terres de Sully ont passé

à ses descendans : ses vertus sont un héritage qui appartient à tout le monde. Il est à celui qui osera s'en saisir. Qui parmi nous aura ce courage ? S'il en est un , qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille , & à cette faveur populaire , qui est l'idole des ames foibles. Il faut qu'il sache qu'un grand ministre est la victime de l'état , & que l'art de faire le bien n'est que trop souvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il est digne de sauver la patrie , il aura d'autres récompenses , qui peut-être méritent d'être comptées : il aura le suffrage des vrais citoyens , l'admiration des grandes ames , le témoignage honorable de son propre cœur , les justes éloges de la postérité , & le regard de l'être éternel.

Fin de l'Eloge de Sully.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A

A I L L Y, (Marguerite d') action héroïque de cette dame , qui fait prisonnier le marquis de Bouron, Tome II, *page* 29.

A L B E R T (Honoré d') impliqué dans une conspiration faite contre Marie de Médicis, I, 78 & *note*.

A L B R E T, (Henri d') roi de Navarre , ayeul de Henri IV, I, 44. sa joie lors de la naissance de son petit-fils, 47. meurt le 25 mai 1555, 48.

A L B R E T (Jeanne d') fille de Henri d'Albret, épouse Antoine de Bourbon, pere de Henri IV, I, 44. Pour plaire à son pere chante une chanson dans les douleurs de l'enfantement de son fils Henri IV, 46. Fait profession de la nouvelle religion, & y fait instruire son fils, 51. sa mort, 61.

A I X (Louis d') l'un des deux tyrans de la ville de Marseille, III, 16, 17. est chassé de cette ville, qui se remet sous l'obéissance du roi, se retire à Gênes où il finit ses jours dans la misère, 21 & *suiv.*

A L D O B R A N D I N, neveu du pape Clément VIII, est envoyé en Savoie pour procurer un accommodement entre le duc & le roi de France, III, 232. Fait donner avis de son arrivée à Chamberri au roi, qui ne veut lui donner audience qu'après la prise de Montmélian, 233. demande que la

négociation se fasse à Lyon, 239. conçoit du repentiment de ce que le roi avoit fait démolir le fort de Sainte-Catherine, 255. plaisanterie que lui dit le baron de Rosny, qui l'engage à renouer les conférences, & conclut la paix, 257.

ALENÇON (François, duc d') se met à la tête d'une ligue formée contre Catherine de Médicis, I, 77. est soupçonné d'avoir fait empoisonner le roi son frere; générosité du roi de Navarre à son égard; il lui sauve la vie, 89. On augmente son appanage du duché d'Anjou, dont il porte le nom; 97. Portrait que le roi de Navarre fait de ce prince, 135. Il procure la paix entre les catholiques & les huguenots, 136. sa mort, 140.

ANGENNES, (Nicolas d') sieur de Rambouillet, assiste au conseil tenu au sujet de la mort du duc de Guise, I, 229.

Anglois, le roi les charge de la défense d'une tranchée, dont il s'étoit emparé au siège de Rouen, & s'y retranchent, II, 81. ils en sont chassés. Le roi veut regagner son avantage, il se met à leur tête, leur donne la pointe de l'attaque avec cent gentilshommes Anglois, reprennent la tranchée, s'y fortifient & la gardent pendant tout le siège, 82. Action généreuse d'un Anglois en faveur d'un Espagnol, auquel il veut sauver la vie aux dépens de la sienne, 337.

Archiduc, (Albert d'AUTRICHE) cardinal, gouverneur des Pays-bas, vient avec son armée au secours d'Amiens, III, 85. vient se poster sur une éminence près du village de Longpré, dont le grand feu de l'artillerie du roi l'oblige de se retirer, 88. Ses tentatives pour secourir Amiens, & pour forcer les retranchemens du roi, sont inutiles, se retire aux Pays-bas, 90. Pensée du roi sur sa retraite, 92. permet au marquis de Montenegro, gou-

verneur d'Amiens, de rendre la place, 93. épouse la princesse Isabelle - Claire - Eugénie, fille de Philippe II, qui lui apporte en dot les Pays-bas, IV, 102. Consent de traiter avec les états-généraux comme avec des peuples libres, 105. Traité fait entr'eux, portant trêve respective de douze années, 113.

AUBIGNÉ, (Théodore Agrippa d') conseil qu'il donne à Henri IV à son avènement à la couronne, I, 298.

AUBRAY, (Claude d') ancien prévôt des marchands, chef des politiques de Paris. Harangue curieuse qu'on lui fait faire dans la satire Ménippée, II, 201.

AUBRY, curé de saint André-des-arts, déterminé ligueur, invective dans son église contre le pape Sixte V, II, 37.

Aumale, (journée d') dans laquelle le roi combat avec la plus grande valeur & la plus grande intrépidité, II, 92. ce qu'il répond à ceux qui lui conseilloyent de se retirer, 94. danger qu'il court en cette occasion, 97 & *suiv.*

AUMALE, (Charles de Lorraine, duc d') connétable de la Ligue, assiége Senlis où il est entièrement défait, I, 271. part de la ville de Ham avec beaucoup de noblesse & six cens chevaux pour secourir la ville de Noyon, est battu par le baron de Biron, II, 58. Vers que les politiques font contre lui, 60.

AUMALE (Claude de Lorraine, chevalier d') pille l'abbaye de Saint-Antoine, les vases sacrés & les ornemens d'église que Henri IV & les huguenots avoient conservés, II, 39. surprend la ville de Saint-Denis, 40. y est tué, 41. sixain qu'on fait à ce sujet, 43.

AUMONT, (Jean d') maréchal de France, comte

de Châteauroux, baron d'Estrabonne, conseils qu'il donne à Henri III, pour arrêter les complots du duc de Guise, I, 227. approuve hautement les caresses & les marques de distinction que Henri III donne au roi de Navarre, 268. Il est un des premiers à reconnoître Henri IV pour roi de France, & lui faire serment de fidélité, 297. commande l'aile gauche de l'armée du roi à la bataille d'Ivry, 388. dissipe la cavalerie ennemie, 392. accueil que le roi lui fait après la bataille, 401. conserve la province de Poitou en l'obéissance du roi, II, 29. est blessé au siège de la forteresse de Compert, meurt de sa blessure, louange que le roi lui donne, 395.

AUVERGNE, (Charles de Valois, comte d') le roi le fait arrêter comme complice du maréchal de Biron, III, 311. lui fait grace & lui rend la liberté après deux mois de prison, à la sollicitation de sa famille, & de la marquise de Verneuil, sa sœur, maîtresse du roi, 324. raisons particulières que le roi avoit eues de lui faire grace de sa complicité avec le maréchal de Biron, 397. fait un traité avec le roi d'Espagne, qui promet de l'assister de troupes & d'argent, pour mettre Henri de Bourbon, son neveu, fils de la marquise de Verneuil, sur le trône, 399. ses intrigues sont découvertes, 400. est arrêté, 405. est condamné à avoir la tête tranchée, la peine de mort est commuée en une prison perpétuelle où il est enfermé, 409.

B

BALAGNY, (Jean de Moniluc de) fils de Jean de Montluc, évêque de Valence. Le duc d'Anjou lui ayant confié le gouvernement de Cambrai, il s'en rend souverain après la mort de ce prince, sous la protection de la France, perd cette belle place par sa lâcheté, son avarice & la haine des habitans irrités de ses extorsions; les Espagnols s'en rendent maîtres, II, 405. lâche réponse qu'il fait à un capitaine Espagnol, 406, *note*.

BARRAULT (Emeric de) est envoyé ambassadeur en Espagne à la place du comte de la Rochepot. Preuve de vigueur & de fermeté qu'il donne à une comédie où il assistoit avec le roi en présence de toute la cour d'Espagne, III, 263.

Barricades, (journée des) I, 207.

BARRIERE, (Pierre) natif d'Orléans, batelier, puis soldat, forme le détestable dessein d'assassiner le roi, II, 245. consulte à Lyon sur cette résolution Séraphin Bianchi, dominicain Florentin, qui le remet au lendemain pour lui rendre réponse. Bianchi fait trouver chez lui le sieur Brancaleon, gentilhomme attaché à la reine douairiere de France, à l'heure qu'il avoit indiquée à Barriere, & le prie de bien envisager cet homme, afin qu'il pût le reconnoître, d'envoyer son portrait à la cour, & de s'y rendre lui-même. Brancaleon s'étant rendu à Melun, où Barriere l'avoit déjà devancé, le fait arrêter, & ce malheureux après avoir confessé son crime, est rompu vif à Melun, brûlé & ses cendres jetées au vent, *ibid.* & *suiv.*

Q v

BELIN (François Faudoas d'Avorton de Seillac, comte de) député pour assister de la part des seigneurs catholiques aux conférences avec ceux de la Ligue, II, 162. Sa probité le rend suspect au duc de Mayenne, aux Espagnols & aux Seize : on lui ôte le gouvernement de la ville de Paris, pour le donner au comte de Brissac, il se retire auprès du roi qui le reçoit à bras ouverts, 270.

BELLEGARDE, (Roger de Saint-Larry, duc de) grand-écuyer de France, est un des premiers à reconnoître Henri IV après la mort de Henri III, défend courageusement Quillebeuf avec une poignée de monde pendant cinq semaines, II, 121. est sommé de se rendre, ce qu'il refuse avec fierté, 122.

BELLIEVRE (Pompone de) étant ambassadeur en Pologne auprès de Henri III, demande son audience de congé, part pour revenir en France, laisse en chemin des relais pour favoriser le retour du roi & de sa suite, I, 83. Henri III lui ôte la surintendance des finances, 224.

BENEHARD, (Maillé) gouverneur de Vendôme, est fait prisonnier, livre à la Ligue cette place que le roi lui avoit confiée, I, 262. a la tête tranchée, 359, 360.

BIRON (Armand de Gontault, maréchal de) est élevé par Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I, qui l'envoie en Piémont pour apprendre le métier de la guerre ; le roi le fait gentilhomme de la chambre : commande sous les ordres du duc d'Anjou aux batailles de Jarnac & de Montcontour, est nommé grand-maître de l'artillerie, I, 128 & suiv. manque d'être enveloppé dans la proscription de la S. Barthelemi. Belles qualités de ce ma-

réchal, 131 & *suiv.* fait la guerre en Guyenne contre le roi de Navarre, 133. paroles que lui dit Henri IV à son avènement à la couronne, 299. sa réponse, 300. présente au roi les seigneurs catholiques & les officiers Suisses avec leur serment de fidélité par écrit, réponse du roi, 303. Beaux sentimens de ce maréchal dans un conseil tenu sur le parti que le roi devoit prendre, & fait résoudre d'aller au-devant du duc de Mayenne, 332. sa conduite à la journée d'Arques, 339 & *suiv.* court un grand danger, 344. prend Pouilly par escalade, 382. fait l'office de maréchal de camp général à la bataille d'Ivry, 385. y commande le corps de réserve, 389. ce qu'il dit au roi après la bataille, 402. assiste en qualité de député du roi à la conférence de Noisy, demandée par le légat, 407 & *suiv.* fait l'éloge du maréchal de Lesdiguières, & oblige le conseil du roi de lui donner le gouvernement de Grenoble, II, 34. il assiège Noyon, taille en pieces les régimens de la Chanterie & de Tremblencourt qui venoient le secourir, & prend la ville, 58. le roi lui laisse la conduite du siège de Rouen, 89. ce qu'il dit au roi au sujet de la journée d'Aumale, 99. est blessé dans une sortie que fait l'amiral de Villars & l'oblige de se retirer, 101. leve le siège de la ville de Rouen par ordre du roi, 104. il est campé si avantageusement qu'on n'ose l'attaquer, *ibid.* & *suiv.* investit la ville d'Epernay, 123. y est tué d'un coup de canon, son éloge, 124. sentimens du roi pour ce seigneur, 126.

BIRON, (Charles de Gontault, maréchal de) fils du précédent, n'étant que baron de Biron, force l'épée à la main la brèche du château de Ven-

dôme , I , 359. est blessé à la bataille d'Ivry , 399. se trouvant engagé au milieu des ennemis , le roi court à sa défense & lui sauve la vie , II , 23. arrive fort à propos au secours de du Rollet , sur le point d'être accablé dans la ville de Louviers , 49. met en déroute les troupes que le duc d'Aumale amenoit au secours de Noyon , le bat à plate couture & l'oblige de prendre la fuite , 59. le roi lui donne le bâton de maréchal de France , pour l'indemniser de la charge d'amiral qu'il avoit été obligé de céder à Villars , 317. action de Biron pour empêcher le secours de la ville de Laon , mise par les gens du métier au rang des plus belles ; sa générosité envers Sancy d'en vouloir partager la gloire avec lui , 324. Le roi lui donne le gouvernement de Bourgogne , s'empare de plusieurs villes de cette province & de celle de Dijon , 376 & *suiv.* le roi lui ordonne d'investir Amiens , ce qu'il fait avec tant de diligence qu'aucuns convois ni secours n'y peuvent entrer , III , 74. est envoyé par le roi en ambassade auprès de la reine Elisabeth , honneur qu'elle lui fait , 270 & *suiv.* Le roi l'interroge dans le cloître des cordeliers à Lyon , & lui pardonne , 297. est envoyé ambassadeur extraordinaire en Suisse , 301. le roi le presse avec vivacité de lui découvrir ses intelligences avec les ennemis de l'état , 308. est arrêté par ordre du roi & conduit à la Bastille , 311. son interrogatoire , il parle pour sa défense dans des termes si pathétiques & si touchans , qu'il tire les larmes des yeux de la plupart de ses juges , 316 & *suiv.* est condamné à la mort , & exécuté : ses dernières paroles , 320 , 321. réflexion sur sa mort , 322. ce que le roi dit aux parens du maréchal , 331.

BLANCHEFORT, (Adrien de) mestre de camp du premier régiment de Bourgogne, s'empare de la ville d'Avalon, II, 377.

BLANC-MESNIL (Nicolas Potier de) est dans Paris à la tête des politiques, I, 353. les Seize & le conseil des quarante, le font arrêter & lui font faire son procès, mais trouve le moyen de se sauver, 357.

BOIS-ROSÉ (le capitaine) se distingue beaucoup au siège de Rouen, II, 80. action courageuse qui l'a voit rendu maître du fort de Fescamp, 308. son aventure à Louviers avec le baron de Rosny, auquel il se plaint contre lui de lui avoir fait perdre son gouvernement, 309 & suiv.

Bons mots de Henri IV, voyez Sentences.

BOUILLON (Henri de la Tour d'Auvergne, duc de) est cause par sa méfintelligence avec les autres généraux du roi, de la défaite de ses troupes, II, 400, 401. manque de parole au roi qui l'a voit prié de rester auprès de lui pour effacer les soupçons qu'on a voit de sa conduite, III, 291. Après la mort du maréchal de Birou, le roi lui écrit avec ordre de se rendre auprès de lui pour se justifier, 333. réponse qu'il fait au roi, 334. se rend à Heildeberg chez l'électeur palatin, 335. le roi se met à la tête de ses troupes pour l'obliger à la soumission : fait son traité avec le roi, auquel il livre la ville de Sedan, que ce prince lui remet quelque tems après, IV, 68.

BOURBON, (Antoine de) pere de Henri IV, épouse Jeanne d'Albret, héritière de la Navarre, I, 44. est nommé lieutenant-général de l'état, 50. meurt d'une blessure qu'il reçoit au siège de Rouen, 51.

BOURBON, (Charles I , cardinal de) oncle de Henri IV , les Ligueurs lui font prendre la qualité de premier prince du sang , déclaration qu'il donne en conséquence , I , 145. est enfermé dans le château de Chinon après la mort du duc de Guise , 236. Déclaration enregistrée au parlement , donnée par le duc de Mayenne , qui ordonne de reconnoître pour roi le cardinal de Bourbon , sous le nom de Charles X , 323. meurt le 8 mai 1591 , au château de Fontenai-le-comte , II , 130.

BOURBON, (Charles II , cardinal de) les catholiques du parti du roi forment un tiers parti entre lui & la Ligue en faveur de ce cardinal , pour le mettre sur le trône , II , 155. le baron de Rosny découvre ce complot & le dissipe , 156. il se raccommode de bonne-foi avec Henri IV , 158 & *note.* son caractère.

BOURBON, (madame Catherine de) sœur de Henri IV , dessein du comte de Soissons d'épouser cette princesse dont il étoit amoureux , I , 188. est recherchée par plusieurs princes & seigneurs de l'Europe , III , 154. Le roi ne veut pas consentir qu'elle épouse le comte de Soissons , il agréé la recherche du duc de Montpensier , qu'elle refuse : consent d'épouser le duc de Bar , fils du duc de Lorraine. Comme elle étoit calviniste fort entêtée , le pape refuse de donner la dispense pour son mariage ; le roi oblige le cardinal de Bourbon de la marier dans son cabinet ; paroles du roi à ce sujet , 155 & *suiv.* sa mort à laquelle le roi est extrêmement sensible ; notable réponse qu'il fait à cette occasion à l'indiscrétion du nonce du pape , 384 , 385.

BOURGES (Renaud ou Bernard de Beaune de

Samblançay, archevêque de) député pour assister de la part des seigneurs catholiques aux conférences pour la paix avec ceux de la Ligue, II, 161. déclare aux députés de la Ligue dans la septième séance des conférences, que le roi a pris la résolution de quitter la religion réformée, 164. réponse de l'archevêque de Lyon, *ibid.* & *suiv.* il a des conférences avec le roi, & contribue beaucoup à sa conversion, 207. reçoit l'abjuration du roi, & prononce son absolution, 213.

BOURGOIN, (Edme) supérieur des Jacobins & de Jacques Clément, séduit celui-ci pour l'engager d'assassiner Henri III, I, 289. est pris la cuirasse sur le dos & la hallebarde à la main, à l'attaque du fauxbourg S. Jacques, est tiré à quatre chevaux à Tours, 362.

BOURON, (Salard, marquis de) gouverneur de Montargis, assiège Marguerite d'Ailly dans son château de Châtillon-sur-Loin, est fait prisonnier par cette dame, II, 29.

BOUTTEVILLE (Louis de Montmorenci) soutient courageusement le siège de Senlis, attaqué par le duc d'Aumale, I, 270.

BRISSAC (Charles de Cossé, comte de) est envoyé à Paris par le duc de Guise pour y soutenir son parti, I, 199. y fait faire la première barricade, 207. parole qu'il dit à ce sujet, 210. est assiégé dans Falaise, le roi le fait sommer de se rendre, sa réponse à celle du roi, 380. le duc de Mayenne lui donne le gouvernement de Paris à la place du comte de Belin, II, 270. Saint-Luc son beau-frère, sous prétexte de terminer un procès qu'ils avoient ensemble, lui fait de la part du roi des propositions très-avantageuses pour l'enga-

ger à faire rentrer Paris sous son obéissance , il les accepte ; s'abouche avec les principaux politiques , & prend les plus justes mesures pour y réussir , 280 & *suiv.* Les Espagnols ont quelques soupçons sur sa conduite , qu'il dissipe , 282. donne ordre aux corps-de-gardes bourgeois du quartier des Espagnols de tirer sur eux , s'ils sortent de leurs logis , 283. vient au-devant du roi , lui présente une belle écharpe blanche brodée d'or , que ce prince reçoit en l'embrassant , lui donne la sienne avec le bâton de maréchal de France , 285 & *suiv.*

BRISSON, (Barnabé) avocat général au parlement de Paris , & ensuite président à mortier , nommé par le duc de Mayenne premier président du parlement de la Ligue pendant les troubles. Les Seize , furieux de ce que le parlement avoit renvoyé absous Brigard , qu'ils vouloient faire mourir , font pendre le président Brisson & les sieurs Larcher & Tardif , II , 65 & *suiv.* il avoit fait une protestation contre ce qu'il étoit resté à Paris , a été accusé de s'être enrichi dans sa charge , *ibid.* & *note.* sa mort est vengée par le duc de Mayenne sur ceux qui en étoient les auteurs , 67 & *suiv.*

BUSSY-LE-CLER, tireur d'armes & ensuite procureur au parlement , un des Seize , conduit le parlement à la Bastille avec plusieurs magistrats des autres cours & plusieurs riches bourgeois qu'il renvoie après leur avoir fait payer de grosses rançons , est surnommé le grand pénitencier du parlement , I , 243 , 244. le duc de Mayenne lui ôte le gouvernement de la Bastille , pour avoir été complice de la mort du président Brisson & des sieurs Larcher & Tardif , II , 68. les richesses qu'il avoit acquises

par ses extorsions , sont pillées , se retire à Bruxelles , où il passe le reste de ses jours à faire le métier de prévôt de salle pour gagner sa vie , 69.

C

CAETAN (le cardinal) est envoyé par le pape Sixte V , son légat en France , I , 367. engage le cardinal de Gondy à demander au roi une conférence pour la paix , 406. son secrétaire est tué à côté de lui à la procession de la Ligue , 419.

Cahors , siège mémorable de cette ville , I , 117.

CASAUX (Charles) l'un des deux tyrans de la ville de Marseille , III , 16 , 17. est tué par Pierre Libertat , qui remet cette place sous l'obéissance du roi , 20 & *suiv.*

CASTILLE (le connétable de) entre en Bourgogne à la tête d'une armée Espagnole , son peu de courage & d'expérience à la journée de Fontaine-Françoise , satire du Tassoni contre lui , II , 380 & *suiv.*

Castillon , ville de Guyenne , plaisanterie des huguenots sur la prise de cette place , I , 163.

CATHERINE , (Madame) voyez Bourbon.

Caudebec , (ville de Normandie) Henri ordonne au gouverneur de la rendre , II , 107. le prince de Parme y passe la Seine , III , 112.

CHALIGNY (Henri de Lorraine , comte de) est fait prisonnier par Chicot , gentilhomme Gascon , qui l'amene au roi & lui dit : *tiens , je te donne ce prisonnier qui est à moi.* Chaligny , indigné du mépris que Chicot faisoit de

lui, lui donne un coup d'épée dont il meurt quelques jours après. Le roi le donne à la duchesse de Longueville, pour la dédommager d'une rançon que les Ligueurs lui avoient fait payer après l'avoir arrêtée avec ses filles, II, 91.

CHARLES V (l'empereur) résigne la couronne d'Espagne & ses états de Flandres à son fils Philippe, & l'empire à son frere Ferdinand, I, 23. bon mot de ce prince après la bataille de S. Quentin, 24 & *note*.

CHARLES IX (roi de France) succede à François II, I, 36. épouse Elisabeth d'Autriche, 58. son entretien avec le roi de Navarre avant de mourir, 80, 81.

CHASTEL (Jean) donne au roi un coup de couteau qui lui casse une dent & lui coupe la levre supérieure, II, 346, 347. son interrogatoire, 349. raisons qu'il dit l'avoir engagé à commettre ce crime, est condamné à mort & tiré à quatre chevaux, 353. Pierre Chastel son pere, est banni hors du royaume, sa mere & ses sœurs bannies de Paris pour deux ans, 354. leur maison est rasée, 356.

CHATTES, (Aymard de) commandeur de Malthe, gouverneur de Dieppe pour la Ligue, rend généreusement & sans condition cette place au roi, I, 327.

CHATILLON, (François de Coligny, seigneur de) fils de l'amiral & amiral de Guyenne, taille en pieces un corps de troupes que Saveuse, gouverneur de Dourlens, menoit au duc de Mayenne, I, 170. belle défense qu'il fait au siège de Dieppe, 339. contribue au gain de la bataille d'Arques, par le secours qu'il amene au roi, 344. force l'épée à la main la brèche

du château de Vendôme , 359. est repoussé à l'attaque du fauxbourg S. Jacques , II , 19 , 20. invente un pont pour descendre à couvert dans le fossé de la ville de Chartres , & rend le roi maître de cette place , 46.

CHESSE , (le cordelier) accusé par les Habirans de Vendôme de les avoir excités à la rébellion , est condamné à mort avec Benchard , gouverneur de la ville ; le moine y va courageusement , & le gouverneur s'y fait traîner comme un lâche , I , 360.

CHICOT , gentilhomme Gascon , riche & brave qu'on nommoit le bouffon , avoit un continuel dessein de tuer le duc de Mayenne , pour en avoir été battu ; & cherchant cette occasion , s'étoit fait tuer entre les jambes trois chevaux en deux ans , fait prisonnier le comte de Chaligny , le mene au roi & lui dit : *tiens , jè te donne ce prisonnier qui est à moi ; Chaligny , indigné du mépris que Chicot fait de lui , lui donne un coup d'épée , dont il meurt quinze jours après , II , 91.*

CHIVERNY , (Henri Hurault de) chancelier de France , Henri III lui ôte les sceaux , I , 224. Henri IV les lui rend , & fait son éloge en présence de sa cour , II , 25. réponse que le roi lui fait sur ce qu'il le pressoit de faire donner un quatrième assaut à la ville de Chartres , 46.

CHOISEUL , (Charles de) marquis de Praslin ; lieutenant général en Champagne , capitaine de la première compagnie des gardes-du-corps , chevalier des ordres du roi , est envoyé vers l'archiduc à Bruxelles pour redemander le prince & la princesse de Condé , IV , 163 & note.

CHOUPPES (le capitaine) amene du secours au roi de Navarre au siège de Cahors, & contribue beaucoup à prendre cette place , I ,

122.

CHRÉTIEN, (Florent) précepteur de Henri IV, I, 51.

CLÉMENT VIII, (le pape) son éloge , raisons qu'il avoit dè retarder l'absolution du roi, lui fait entrevoir les dispositions où il étoit de le satisfaire , II , 226, 227. se sert , pour négocier secrètement cette affaire, de Jacques Sannesio , domestique affidé au cardinal Aldobrandin son neveu , & d'Arnaud d'Ossat , *ibid.* & *suiv.* cette affaire est traitée avec tant de circonspection , que les agens des Espagnols & des Ligueurs n'en ont pas la moindre connoissance , 229. prend la résolution de donner l'absolution au roi , 364. demande aux cardinaux leur avis en particulier , raisons qu'il avoit de ne les pas consulter en plein consistoire , 369. l'absolution du roi est prononcée le 17 septembre 1595. Réjouissances publiques qui se font à Rome , 370 , 371. fait faire les premieres ouvertures pour la paix entre les couronnes de France & d'Espagne , par le général des cordeliers , III , 100.

CLÉMENT, (frere Jacques) Jacobin , son caractere . moyens détestables qu'on emploie pour le séduire , I , 288 & *suiv.* sa hardiesse & sa tranquillité sur le point d'exécuter le crime qu'il méditoit , 291. plonge son couteau dans le corps du roi , 292.

CLEVES ET JULIERS (Jean-Guillaume , duc de) meurt le 25 mars 1609 , & laisse une succession fort litigieuse , qui cause une guerre en Allemagne , IV , 174.

COLIGNY (l'amiral de) est fait prisonnier à la prise de la ville de S. Quentin , I , 24. son portrait , 31. présente au roi à Fontainebleau une requête de la part des huguenots pour obtenir la liberté de conscience , 34. est accusé d'avoir suborné Poltrot , pour assassiner le duc de Guise , 37. est auteur de la troisième guerre civile en France , 40. perd les batailles de Jarnac & de Montcontour , 41. est assassiné par Maurevel d'un coup d'arquebuse qui lui casse le bras & deux doigts de la main , 62. est égorgé dans sa maison & jetté par la fenêtre le jour de la S. Barthelemi , 64.

CONDÉ (Louis de Bourbon , prince de) est arrêté à Orléans , Catherine de Médicis le fait condamner à mort , & lui rend ensuite la liberté , I , 35. est fait prisonnier à la bataille de Dreux , 38. est tué à la bataille de Jarnac , 41.

CONDÉ (Henri de Bourbon , prince de) est impliqué dans le dessein formé par plusieurs seigneurs d'ôter le gouvernement à Marie de Médicis , se retire en Allemagne , I , 78. rentre en France avec un corps de troupes Allemandes & se joint au duc d'Alençon , 95. 96. refuse de donner audience aux députés des états de Blois , 103. s'empare de la ville de la Fere en Picardie , 116 , 117. se trouve à la bataille de Coutras & contribue beaucoup à la victoire , 183. sa mort , 190.

CONDÉ , (Henri de Bourbon , prince de) fils du précédent , Henri IV le retire d'entre les mains des huguenots , & le fait élever dans la religion catholique , III , 16. lui donne pour gouverneur Jean de Vivonne , marquis de Pisani , homme de beaucoup de mérite , & le

mene à la messe le 4 janvier 1596, 16. il épouse Henriette-Charlotte de Montmorenci, fille du connétable, IV, 157. la reine, Concini, sa femme & les Espagnols s'attachent à lui inspirer la plus forte jalousie contre le roi, 158. les Espagnols lui donnent une bourse de mille doublons, sort de France, emmene sa femme & se rend aux Pays-bas, 159 & *suiv.* laisse la princesse à Bruxelles & se retire à Cologne, 161. quitte les Pays-bas & se rend à Milan, 171, 172.

COTTON, (le pere) jésuite, M. de Rosny refuse de lui faire payer cent mille livres que le roi lui avoit accordées pour la chapelle des jésuites de la Fleche, il s'en plaint au roi, mais inutilement, IV, 86. le roi l'emploie pour faire consentir la fille du duc de Mercœur, sa mere & sa grand'mere à son mariage avec le duc de Vendôme, il y réussit, 152.

Coutras, (victoire complete remportée par le roi de Navarre à) I, 178 & *suiv.*

CRILLON, (Louis Berton de Crillon ou Grillon) chevalier des ordres du roi, réponse ferme & généreuse qu'il fait à Henri III au sujet de la mort du duc de Guise, I, 231. défend courageusement à la tête de son régiment les faubourgs de Tours contre le duc de Mayenne, & y reçoit trois blessures, 265. son aventure avec le duc de Guise, *ibid. note.* approuve hautement les caresses & les marques de distinction que Henri III donne au roi de Navarre & à ses huguenots, 268, 269. il a le bras cassé au siège de Rouen, II, 85. il entre lui troisième dans un bateau chargé de vivres pour secourir Quillebeuf assiégé par l'amiral de Villars, 122.

Crodon, (générosité d'un soldat Anglois à la prise du fort de) II, 337.

CURÉE, (Gilbert Filhet de la) gentilhomme Bourbonnois, combat courageusement à la journée de Fontaine-Françoise; le roi lui sauve la vie en lui criant: *gare la Curée*, II, 385 & *note*. remerciement qu'il fait au roi & sa réponse, 386. demande au roi la permission d'aller reconnoître l'armée de l'archiduc; la Curée se fait admirer dans cette occasion par sa bravoure & par sa belle retraite, III, 91.

D

DAVY, (voyez Perron.)

DESPORTES, (Philippe) abbé de Tiron, fort riche en bénéfices qu'il tenoit de la libéralité de Henri III, cependant avoit pris le parti de la Ligue & s'étoit attaché à l'amiral de Villars qui l'envoie au baron de Rosny pour l'engager de pressentir le roi sur le dessein qu'il avoit de rentrer sous son obéissance, fait les premières propositions, II, 298 & *note*. termine le traité, 303.

Duels. Le roi veut arrêter la fureur des duels, III, 340. Edit donné en conséquence, 344. nombre de personnes tuées dans ces combats depuis l'avènement du roi à la couronne, jusqu'à l'année, 1608, 345, *note*.

DULAURENT (Honoré) porte la parole pour les députés du tiers-état aux états de la Ligue, son discours est trouvé très-éloquent, II, 142. est un des députés de la Ligue pour assister aux conférences de la paix avec les seigneurs catholiques du parti du roi, 162.

E

EGMONT (le comte d') commande un corps de troupes Espagnoles , fait résoudre la bataille malgré le sentiment du duc de Mayenne , I , 386. combat courageusement à la bataille d'Ivry , y est tué d'un coup de pistolet , 394.

ELISABETH, reine d'Angleterre, envoie à Henri IV un secours de quatre mille Anglois & une somme considérable d'argent , I , 349. autre convoi d'argent , de poudres & de munitions qu'elle lui envoie ; II , 44. lettre obligeante qu'elle lui écrit au sujet du combat d'Aumale , pour l'engager de ménager sa personne , 99. Henri IV lui dépêche Sancy pour la prier d'empêcher la prise de Calais , propositions qu'elle fait , réponse ferme de Sancy , III , 33. envoie au roi quatre mille hommes pour le siège d'Amiens , 76. se rend à Douvres , & fait proposer une entrevue à Henri IV , qu'il ne veut pas accepter , lettre qu'elle lui écrit à ce sujet , 265 & *suiv.* caresses qu'elle fait au baron de Rosny , que le roi lui avoit envoyé , 269. son caractère & son éloge , 352 & *suiv.* sa mort , 360.

ELISABETH de Valois (Madame) , fille de Henri II , son mariage est arrêté avec Philippe II , roi d'Espagne , les réjouissances faites à ce sujet sont funestes au roi son pere , I , 27. sa fin tragique , III , 149 , 150.

ENTRAGUES (Balzac d') est condamné à avoir la tête tranchée , comme complice de la conspiration du comte d'Auvergne , la peine de mort est commuée en une prison perpétuelle , & quelque tems après il a la liberté de se re-

* *sire*

tirer en sa maison de Malesherbes, III, 409, 410.

EPERNON, (Jean-Louis Nogaret de la Valette, duc d') son caractère, refuse de suivre le parti du roi, raisons qu'il en donne, I, 306 & *suiv.* sa réponse au roi., 308. gouverne la Provence avec beaucoup de tyrannie, le roi attend, pour le mettre à la raison, que son autorité soit plus solidement établie, II, 335. refuse de se soumettre au roi, ses rodomontades, 393. ses liaisons avec les ennemis de l'état, ses troupes sont mises en déroute avec perte de son bagage, III, 22, 23. étrange invention dont on se sert pour le faire périr, 25. abandonne la Provence & s'accommode avec le roi, insulte vivement le baron de Rosny en plein conseil, le roi l'oblige de lui en faire ses excuses, 136 & *suiv.* se justifie des soupçons qu'on avoit conçus contre lui, les efface par sa conduite, ce qu'il dit à ce sujet au baron de Rosny, 289.

ESTRÉES, (Gabrielle d') fille de Jean d'Estrées, seigneur de Valieu & de Cœuvres; le roi prend de l'amour pour elle, II, 26. procure par ses sollicitations un traité favorable au duc de Mayenne, III, 7. ce que le roi lui dit lorsqu'il eut appris la surprise d'Amiens, 73. fait accorder au duc de Mercœur un traité fort avantageux, à condition que sa fille épousera César, son fils, qu'elle avoit eu du roi, que ce prince fait duc de Vendôme, 107 & *suiv.* sa mort, 175. son éloge par d'Aubigné, & réflexion sur sa mort, 178 & *suiv.*

Etats-généraux de la Ligue: la mort du cardinal Charles de Bourbon, reconnu roi par la Ligue, sous le nom de Charles IX, occasionne

la tenue des états-généraux sollicitée vivement par le pape, les Espagnols, & le reste de la faction des Seize, II, 130. le duc de Mayenne présente & fait enregistrer le 5 janvier 1593, une déclaration pour la tenue des états-généraux de la Ligue, par laquelle il exhorte les catholiques de s'unir à lui, de se soustraire à l'obéissance du roi de Navarre, & de procéder à l'élection d'un roi catholique, 132. L'ouverture des états est indiquée au 17 de janvier 1593, 136. les députés assistent avant l'assemblée à une procession qui se fait à Notre-Dame, où ils reçoivent tous la communion des mains du légat, *ibid.* l'ouverture des états se fait le 26 janvier 1593, en présence du duc de Mayenne, du cardinal légat, des ducs de Guise, d'Aumale & d'Elbeuf, & des principaux partisans de la Ligue, 137 & *suiv.* Le discours du duc de Mayenne y est assez bien reçu, l'archevêque de Lyon l'avoit composé, 139, 140. celui du cardinal de Pellevé à la tête du clergé fut trouvé fort ennuyeux & très-fastidieux, *ibid.* & *suiv.* Le baron de Seneçay parle pour la noblesse, son discours plein de bon sens, de dignité & d'une noble hardiesse, est extrêmement goûté, & celui d'Honoré Dulaurent, avocat général au parlement de Provence pour le tiers-état, fut trouvé très-éloquent : il ne manquoit à ces deux discours, disoient les politiques, que d'avoir été faits pour une meilleure cause, 141, 142. Les seigneurs catholiques du parti du roi envoient au duc de Mayenne un écrit, par lequel ils demandent d'entrer en conférence par députés particuliers avec ceux des états, pour parvenir à la paix, 143 & *suiv.* Cet écrit porté à l'as-

semblée du 25 février, est une pomme de discorde, qui met la division entre les députés, 147. Les partisans des Espagnols s'opposent à la conférence, les autres plus sensés veulent qu'elle soit accordée, la conférence est acceptée, *ibid.* Les états écrivent aux princes, prélats, officiers de la couronne & autres seigneurs royalistes qu'ils acceptent la conférence demandée, pourvu qu'elle se passe entre royalistes seulement, 161. six séances sont tenues entre les députés des deux partis, sans être convenus d'aucune chose, 162. Septième séance, dans laquelle l'archevêque de Bourges déclare aux députés de la Ligue que le roi a pris la résolution de quitter le calvinisme, 164. Impression que fait la résolution du roi sur les deux partis, 165. Huitième séance, dans laquelle l'archevêque de Lyon rapporte la réponse des états, qui est, qu'avant toutes choses, les catholiques du parti du roi doivent s'adresser au pape pour obtenir l'absolution de ce prince, 167. Neuvième conférence à la Villette, aussi inutile que les autres. Les députés du roi se rendent pour une dixième fois à Suresne, où les députés de la Ligue ne s'étant point trouvés, ils rompent les conférences, 169. La prise de Dreux & la trêve que le roi offroit aux Ligueurs, jettent la confusion parmi les députés des états, qui ne savent plus quel parti prendre, 177 & *suiv.* Le duc de Mayenne fait part à l'assemblée du pouvoir remis par l'ambassadeur d'Espagne au légat, par lequel ce prince choisissoit le duc de Guise pour l'époux de sa fille, & demandoit qu'il fût élu roi de France; il est arrêté par les états qu'il sera sursis à l'élection, jusqu'à ce que le duc

de Mayenne soit assuré des dédommagemens & de la récompense qui lui sont dûs , 179 & *suiv.* le duc de Mayenne ordonne aux députés des états de se retirer chez eux , 264.

F

FERIA, (Laurent Suarez de Figueroa , duc de) ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne auprès des états de la Ligue , fait un discours en présence des principaux seigneurs de la Ligue chez le légat , dans lequel il explique les droits que l'infante d'Espagne avoit à la couronne , demande qu'elle soit élue reine , & que la proposition en soit faite aux états. Ayant reconnu que sa première proposition avoit été mal reçue , remet entre les mains du légat un pouvoir du roi d'Espagne , par lequel ce prince choisissoit pour l'époux de sa fille le duc de Guise , & prioit le duc de Mayenne de travailler auprès des états , pour leur faire agréer son choix : la proposition portée à l'assemblée des états , il est arrêté que l'élection d'un roi ne seroit faite que lorsque le duc de Mayenne seroit assuré de ses dédommagemens & de sa récompense , II , 179 & *suiv.* Le jour de la réduction de Paris , le roi lui envoie le comte de Saint-Pol pour l'assurer qu'il n'avoit rien à craindre de son ressentiment , pourvu que lui & ses troupes ne se rendent pas indignes de ses bontés , 286. sort de Paris avec les ambassadeurs d'Espagne & ses troupes , 294.

FOULON , (Joseph) abbé de sainte Genevieve , soupçonné d'avoir des intelligences avec le roi ,

est arrêté, le légat lui donne des juges ecclésiastiques pour lui faire son procès, appelle comme d'abus au parlement; l'affaire reste indécise & l'abbé obtient sa liberté, II, 221.

FRANÇOIS I, roi de France, état de la monarchie sous son règne, meurt le 31 mars 1547, I, 19.

FRANÇOIS II, succede à Henri II, son pere, meurt le 5 décembre 1560, I, 28.

FUENTES, (le comte de) général de l'armée Espagnole dans les Pays-bas, prend le Catelet; II, 399. La mésintelligence qui regne entre les généraux François, lui fait remporter un avantage considérable sur eux, 401. se rend maître de Dourlens, 403. & de Cambrai, 405.

G

GIVRY (Anne d'Anglure , seigneur de) est un des premiers seigneurs qui s'attachent à Henri IV, & lui fait serment de fidélité, I, 297. tourne en ridicule la proposition que le légat lui fait de demander au S. P. l'absolution pour avoir suivi le parti d'un hérétique, 408. laisse passer au pont de Charenton où il commandoit, un convoi considérable de vivres pour les Parisiens, moyennant quarante-cinq mille livres, 411.

GONDY, (Pierre de) évêque de Paris, assiste à une conférence pour la paix demandée par le légat du pape, I, 407. est trompé par l'archevêque de Lyon, & se retire en sa maison de Noisy, après lui avoir fait de sanglans reproches, II, 11.

GRÉGOIRE XIV, (Nicolas Sfondrate , pape) est élu à la place de Jean-Baptiste Castanea , qui avoit succédé à Sixte V , né sujet du roi d'Espagne , est favorable aux intérêts de ce prince & à la Ligue , promet quinze mille livres par mois pour la soutenir , leve des troupes , en donne le commandement à Hercules Sfrondate son neveu , qu'il fait duc de Monte-Marciano , & lance deux monitoires contre Henri IV , II , 54 & *suiv.*

GUERET, (Jean) jésuite , professeur de Jean Châstel , est arrêté , II , 351. est banni pour neuf années , 354.

GUESLE, (la) procureur général du parlement de Paris , attaché à Henri III , interroge Jacques Clément sur le sujet de son voyage , est accusé d'avoir mal fait les fonctions de sa charge , introduit Clément dans le cabinet du roi qui est assassiné par ce moine , I , 290 & *suiv.*

GUICHE, (Philibert de la) grand-maître de l'artillerie , contribue beaucoup par son activité & son intelligence au gain de la bataille d'Ivry , I , 392. commence l'attaque avec son artillerie , *ibid.*

GUIGNARD, (Jean) jésuite , bibliothécaire du college , est arrêté pour avoir été trouvé saisi d'écrits injurieux à la mémoire de Henri III & contre Henri IV , II , 351. est condamné à être pendu & est exécuté , 354 , 355.

GUISE (Claude de Lorraine , duc de) est envoyé en Italie par Henri II à la tête d'une armée , I , 23. est rappelé après la bataille de S. Quentin , prend Calais sur les Anglois , 24 , 25. après la mort de Henri , il est mis à la tête du gouvernement , son éloge , 28 , 29. Le

connétable ayant été fait prisonnier à la bataille de Dreux, & le maréchal de Saint-André y ayant été tué, il reste avec la reine-mere seul maître des affaires, est tué au siège d'Orléans par Poltrot, 38 & *suiv.*

GUISE, (Charles de Lorraine, cardinal de) frere du précédent, son éloge, adulation que lui fait un gueux Italien sur sa libéralité, I, 30 & *note.*

GUISE, (Henri de Lorraine, duc de) fils de Claude, fait tuer l'amiral de Coligny à la journée de S. Barthelemi, I, 64. se met à la tête de la Ligue, 142. commence les premières hostilités contre les huguenots, 150. force Henri III de donner le fameux édit de Nemours qui révoque tous ceux qui leur ont été accordés, 152. le roi lui fait faire défense de venir à Paris, il s'y rend malgré cet ordre, 200 & *suiv.* est reçu par le peuple avec les plus grandes acclamations, va trouver le roi au Louvre, comment ce prince le reçoit, 204, 205. journée des barricades dont il est l'auteur, 207. il s'empare de l'Arsenal, de la Bastille, du château de Vincennes & de plusieurs villes, 213. il se reconcilie avec Henri III qui lui accorde un traité très-favorable, 220. il n'exécute aucunes des conditions dont il est convenu avec le roi, continue ses complots pour se rendre maître des délibérations des états de Blois, 225 & *suiv.* sa réponse à un billet d'avis de prendre garde à lui, 233. est assassiné le 23 décembre 1588, 234, 235. son corps est consumé dans la chaux & ses cendres sont jetées au vent avec celles de son frere le cardinal, 237. paroles du roi de Navarre sur la mort de ces deux seigneurs ; caractere du duc de

Guise, ses bonnes & mauvaises qualités, 237
& *suiv.*

GUISE, (Louis de Lorraine, cardinal de) son caractère fougueux & emporté, & ses invectives contre Henri III, sont cause de sa mort aux états de Blois, 236, 237.

GUISE, (Claude de Lorraine, duc de) fils de Henri, se sauve du château de Tours, où il étoit détenu depuis la mort de son pere, II, 62. étant à la tête de l'avant-garde du prince de Parme, il est mis en déroute par le roi, 91. il est encore attaqué auprès de Caudebec à la tête de la même avant-garde par le roi qui l'oblige de gagner précipitamment le gros de l'armée, 108. il tue le comte de Saint-Pol, 328, 329. fait son accommodement avec le roi par l'entremise du baron de Rosny, comment le roi le reçoit après son traité, 331. se rend maître de la ville de Marseille, & la remet sous l'obéissance du roi, III, 18.

GUISE, (Catherine de Cleves, duchesse de) veuve du duc de Guise tué à Blois, après la réduction de Paris; elle revient en cette ville où elle est reçue du roi avec mademoiselle de Guise sa fille, avec les plus grandes marques de distinction & d'affabilité, ses belles qualités, II, 329. lui demande le baron de Rosny pour faire le traité d'accommodement de son fils avec Sa Majesté, il est conclu en trois jours à la satisfaction de cette dame, 331.

H

HENRI II, roi de France, succede à François I, son pere, I, 20. porte la guerre en Allemagne, & s'empare des villes impériales de Metz, Toul & Verdun, & revient ravager la Flandre, 21. A la sollicitation du pape Paul IV, Henri envoie une armée en Italie, commandée par le duc de Guise, 23. L'armée Françoisise est battue auprès de S. Quentin par celle de Philippe II, commandée par le duc de Savoie; le connétable, le maréchal de Saint-André & l'amiral de Coligny sont faits prisonniers, 24. Le roi rappelle d'Italie le duc de Guise, qu'il nomme lieutenant général de l'état, 25. le roi fait avec l'Espagne une paix avantageuse, conclut le mariage de madame Elisabeth sa fille avec le roi d'Espagne, & celui de madame Marguerite, sa sœur, avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'on célèbre à ces occasions à la cour de France sont funestes pour le roi, il est blessé dans un tournoi par le comte de Mongommeri, un éclat de la lance du comte pénètre dans l'œil du roi, qui meurt de cette blessure, 26 & *suiv.*

HENRI III. La reine Catherine de Médicis, sa mere, qui gouvernoit l'état pendant la jeunesse du roi Charles IX son fils, voulant faire acquérir de la gloire à Henri, qui portoit alors le nom du duc d'Anjou, qu'on appelloit, dit Brantome, *le mieux aimé de ses enfans*, le fait nommer par le roi lieutenant général du royaume, commande à l'âge de dix-huit ans l'armée royale, & il gagne les batailles de

Jarnac & de Montcontour, I, 41. il assiège la Rochelle, est élu roi de Pologne pendant le siège de cette ville, fait donner aux huguenots par la cour une paix très-favorable, 75, 76. part pour aller recevoir la couronne de Pologne, 77. mort de Charles IX, le duc d'Anjou, roi de Pologne, lui succede, 80. quitte précipitamment la Pologne, manque d'être arrêté sur la frontière, 83. l'empereur l'envoie recevoir à deux lieues de Vienne, & lui fait le plus gracieux accueil, arrive à Venise où la république lui fait les plus grands honneurs, passe par les états du duc de Savoie, d'où il se rend à Lyon. La reine sa mere, va jusqu'au pont Beauvoisin au-devant de lui avec toute la cour, lui présente le duc d'Alençon & le roi de Navarre, qu'il reçoit assez froidement, 84, 85. découvre une conspiration faite contre lui, pour mettre le duc d'Alençon sur le trône, lui pardonne, 87. soupçonne son frere de l'avoir fait empoisonner, veut se défaire de lui, générérosité de Henri, roi de Navarre, à l'égard du duc d'Alençon, 89 & *suiv.*

Edit de Nemours qui révoque tous ceux donnés aux protestans, 152. fait une sévère reprimande à la faculté de Théologie, au sujet d'une décision qu'elle avoit donnée contre son autorité, & sur l'insolence des prédicateurs, 197. journée des barricades, 207. est obligé de sortir précipitamment de Paris, 212. se reconcilie en apparence avec le duc de Guise, 221. est averti que le duc continue ses complots pour se rendre maître des délibérations des états de Blois, 224. Henri tient conseil, dans lequel la perte du duc de Guise est résolue, 229 & *suiv.* il le fait assassiner, 234. son discours aux

courtisans après la mort du duc, & à la reine sa mere, 235. se retire dans la ville de Tours, 248. traité qu'il fait avec le roi de Navarre par l'entremise du baron de Rosny pour joindre ses troupes aux siennes, 252 & *suiv.* entrevue des deux rois, 258.

Henri III manque d'être pris à Tours par le duc de Mayenne, 263. est secouru par le roi de Navarre qui oblige le duc de se retirer, 268. Les deux rois s'approchent de Paris avec leurs armées, 278. se rendent maîtres des ponts sur la Loire jusqu'à Nantes, 279. est excommunié par le pape, 280. paroles que le roi de Navarre lui dit à ce sujet, 281. arrive avec ses troupes aux environs de Paris, 286. est assassiné à S. Cloud par un jacobin, 292. ses dernières paroles au roi de Navarre & aux seigneurs catholiques, 295. meurt le 2 août 1589, 295, 296.

HENRI de Bourbon, roi de Navarre, sa naissance, 1, 46. est difficile à élever, 47. son éducation, 49. est instruit dans la religion protestante par ordre de sa mere, 51. est mis à la tête des huguenots sous la conduite de l'amiral de Coligny, 52. son sentiment à l'âge de seize ans sur la bataille de Montcontour à laquelle il étoit présent, 54. Coligny se fait un devoir de l'instruire dans l'art militaire, 57. il épouse Marguerite de Valois, fille de Henri II, 61. Conseil tenu pour décider de son sort à la journée de S. Barthelemi, 67. on l'oblige de professer la religion catholique, 69. est retenu malgré lui à la cour, 70. il s'évade, se retire en Béarn où il fait profession de la religion protestante, 94. réponse qu'il fait aux députés des états de Blois, envoyés pour l'en-

gager à rentrer dans la religion catholique ; 103. Catherine de Médicis le vient trouver en Guyenne , dans le deſſein de procurer la paix avec les huguenots. Sa cour & celle du roi de Navarre ſe réuniffent , mélange qui ſ'y fait de galanteries , de guerre & de politique , 108. & *ſuiv.* ſ'empare des villes de Fleurance & de S. Emilon , 111. obtient de la reine-mere une paix favorable pour lui & pour les huguenots , réponſe qu'il lui fait ſur les difficultés qui ſe rencontroient , 113 & *note.*

Attaque mémorable de la ville de Cahors , dont le roi de Navarre en perſonne ſ'empare après cinq jours de réſiſtance & de combats continuels , 117 & *ſuiv.* Henri III députe le duc d'Epemon au roi de Navarre , pour l'engager à changer de religion , 148. ſa réponſe , 149. fait afficher aux portes du Vatican un appel comme d'abus au parlement & au concile général , de la bulle d'excommunication lancée contre lui par le pape Sixte V , 155. évite par ſa diligence & ſon activité d'être pris par le duc de Mayenne , 166. gagne la bataille de Coutras ſur l'armée catholique commandée par le maréchal de Joyeuſe , 178. ce qu'il dit lorsqu'il apprit la mort du duc de Guiſe , 237. condition du traité fait entre le roi de France & lui , 252 & *ſuiv.* ſon irréſolution ſur l'exécution de ce traité , 257. entrevue des deux rois , careſſes qu'ils ſe font réciproquement , 258. arrive au ſecours du roi aſſiégé dans Tours par le duc de Mayenne qu'il oblige de ſe retirer , 263. accompagne avec ſes troupes Henri III aux environs de Paris , apprend la bleſſure du roi , ſe rend auprès de lui , & reçoit ſes dernières paroles , 286 & *ſuiv.*

DES MATIÈRES. 397

Henri IV, roi de France, parvient à la couronne, le deuxième jour d'août 1589, I, 296. Le maréchal d'Aumont, Givry & d'Humieres, sont les premiers à lui faire serment de fidélité, 297. ce qu'il dit au maréchal de Biron en l'embrassant, 299. paroles que lui dit Givry en se jettant à ses genoux, 302. conventions signées entre lui & les seigneurs catholiques avant d'être reconnu, 304. Son discours au duc d'Epemon qui l'abandonne, 306. raisons qui l'empêchent de changer de religion, 310. abandonne le siège de Paris, 312. ses tentatives pour engager le duc de Mayenne à s'accommoder avec lui, propositions qu'il lui fait faire, 314. prend la route de Normandie avec son armée, 325. Du Rollet, gouverneur du Pont de l'Arche, & Aymard, de Chattes, gouverneur de Dieppe, lui remettent ces places, *ibid.* & *suiv.* Journée d'Arques où il est vainqueur, 335. fait attaquer le fauxbourg S. Jacques de Paris; le jour de la Toussaint & s'en rend maître, empêche le pillage des églises, les catholiques de son parti assistent à l'office avec les Parisiens, 353.

Henri IV se trouve dans une situation très-embarrassante au commencement de l'année 1590, 376. assiège le comte de Brissac dans Falaise, reponse qu'il fait aux bravades de ce gouverneur, 380. se prépare à livrer bataille au duc de Mayenne, 384. ce qu'il dit à ses officiers avant le combat, *ibid.* conduit l'aile droite de son armée à la tête d'un escadron de six cens gentilshommes, 388. courte harangue qu'il fait à ses troupes, 391. met en dé-

route l'armée de la Ligue, tue de sa main l'écuyer du comte d'Egmont, & remporte une victoire complete, 395. ce qu'il dit en voyant les corps des Espagnols qui y avoient été tués, 398. Belle parole qu'il dit au colonel Théodoric Schomberg avant la bataille, 400. obligeant accueil qu'il fait au maréchal d'Aumont, 401. tient la ville de Paris étroitement bloquée de toutes parts, 408. ferme les yeux sur les convois que ses officiers laissoient entrer dans Paris pour de l'argent, 411. il a la satisfaction de voir le duc de Nevers lui amener ses troupes : éloge de ce seigneur, 421.

Le roi apprend que le prince de Parme est avec son armée sur les frontieres pour entrer en France, II, 10. fait faire de nouvelles propositions d'accommodement au duc de Mayenne par le cardinal de Gondy, leve le siège de Paris sur la nouvelle de l'arrivée du prince de Parme à Meaux, 11. envoie offrir la bataille au prince de Parme, réponse qu'il en reçoit, 15. embarras dans lesquels Henri se trouve ; son courage, sa constance & sa fermeté, 17 & *suiv.* licencie une partie de son armée & n'en garde qu'un corps suffisant pour harceler celle du prince de Parme, 21. il charge son arriere-garde, lui enleve une partie de ses bagages, 23. fait l'éloge du chancelier de Chiverny en lui rendant les sceaux, 24. Parole de ce prince sur la mort du pape Sixte V, 37, *note.* fait le siège de Chartres, réponse qu'il fait au chancelier qui le pressoit de faire donner un quatrième assaut à la place, 46. le comte de Châtillon se rend maître de cette place, *ibid.* La division qui regnoit entre

les seigneurs catholiques & huguenots de son parti, devient favorable à ses desseins par la prudence de sa conduite, 50.

Le roi cherche à donner la bataille au duc de Mayenne, qui n'ose l'attendre & se retire à Paris, 60. apprend l'évasion du duc de Guise du château de Tours, mais déclare qu'il n'en appréhende pas les suites, 62. Avantages qu'il retire de la punition que le duc de Mayenne avoit faire faire de ceux d'entre les Seize qui étoient coupables de la mort du président Brisson, 69. reçoit un corps de seize mille Allemands que le vicomte de Turenne lui amène, 71. fait conclure le mariage du vicomte pour le récompenser de ses services, avec Charlotte de la Marck, dame de Sedan & de Bouillon, 72. veut pointer un canon au siège d'Attigny en Hainault, & emporte du même coup le gouverneur de la place, son lieutenant & un enseigne : la mort de ces trois officiers oblige la ville de se rendre, 73. Il assiège la ville de Rouen avec une armée de trente-cinq mille hommes, parmi lesquels il avoit cinq à six mille Volontaires, la plupart gentilshommes, 77. à la tête de trois cens gentilshommes & de quatre cens mousquetaires, chasse les assiégés d'une tranchée qu'ils avoient faite pour retarder les travaux, & y met les Anglois ; ils en sont repoussés, Henri se met à leur tête, & chasse les assiégés de la tranchée, 80 & *suiv.* Remontrance que lui fait M. de Rosny, sur ce qu'il s'exposoit trop, réponse qu'il en reçoit, 82.

Le roi marche au-devant du prince de Parme, dégage le baron de Biron, Lavardin & plusieurs de ses capitaines qui étoient en dan-

ger , & se livre tout entier à son ardeur mar-
 tiale , 89. il attaque avec douze cens chevaux
 & mille arquebusiers le duc de Guise qui com-
 mandoit l'avant-garde du prince de Parme , le
 met en déroute & lui enleve tout son bagage ,
ibid. journée d'Aumale , danger qu'il y court ,
 92. réponse qu'il fait à ceux qui lui conseil-
 loient de se retirer , 94. la valeur & l'intrépi-
 dité qu'il fait paroître en cette occasion le ga-
 rantissent du plus grand danger qu'il ait couru
 de sa vie , reçoit une légère blessure dans les
 reins , 97. réponse qu'il fait faire au prince de
 Parme qui avoit pris prétexte , pour savoir des
 nouvelles de sa blessure , de lui envoyer de-
 mander des prisonniers , 98. Cette journée
 divulguée dans l'Europe , met le comble à l'es-
 time & à l'admiration qu'on y avoit pour la
 personne du roi , lettre que lui écrit la reine
 d'Angleterre , 99. autre lettre de Dupleffis-
 Mornay , 100. murmures qui se renouvellent
 dans son camp par l'antipathie des catholiques
 & des calvinistes , 102. leve le siège de Rouen ,
 tend un piège au prince de Parme pour le faire
 engager dans le pays de Caux , met ses trou-
 pes dans des quartiers d'où il pouvoit les ras-
 sembler en peu de tems , réunit en moins de
 huit jours vingt mille hommes d'infanterie &
 huit mille chevaux , & vient boucher tous les
 passages entre Rouen & Caudebec , 104 &
suiv.

Henri IV s'avance au-devant de l'ennemi
 avec dix mille fantassins & trois mille chevaux ,
 il attaque l'avant-garde commandée par le duc
 de Guise , & l'oblige de regagner précipitam-
 ment le gros de l'armée , 107, attaque encore
 le duc de Guise au quartier d'Yvetot , où il

est si mal mené , que si le prince de Parme ne fut venu à son secours , ce qui restoit de son avant-garde alloit être passé au fil de l'épée , 109. il resserre si étroitement cette armée , qu'elle se voit sur le point de périr , faute de vivres & d'eau , 110. Passage de la Seine par le prince de Parme , le roi n'en est instruit que lorsqu'il n'est plus tems de s'y opposer , 111 & *suiv.* veut marcher à sa poursuite , la plus grande partie de son conseil , les catholiques & les huguenots s'y opposent également , 114. embarras où il se trouve , causé par le manque d'argent , 118. est obligé de rompre son armée , ne se réserve qu'un corps de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux , 120. accompagné seulement de treize personnes , il rencontre quatre cens hommes qui vouloient rentrer dans Epernay , les arrête dans un défilé & donne le tems de venir à son secours , 123 , 124.

Henri IV se trouve dans de grandes perplexités ; les huguenots cabalent dans leurs assemblées pour faire élire un protecteur de leur parti , & établir des conseils fixes pour le bien de leurs affaires , 154. découvre un tiers-parti formé dans sa cour entre lui & la Ligue pour mettre le cardinal de Bourbon sur le trône , *ibid.* il dissipe ce parti par les soins du baron de Rosny , 156. Réflexions sur la conversion de Henri IV , il prend la résolution de quitter le calvinisme ; lettres qu'il écrit à ce sujet à plusieurs archevêques , évêques & doctes personnages de son royaume , 159 & *suiv.* Il s'empare de la ville de Dreux qui est pillée & presque détruite par la faute des Ligueurs , qui avoient refusé la trêve qu'il leur offroit ,

172. reprimande les ministres huguenots qui avoient eu la hardiesse de mal parler de lui dans leurs prêches, paroles qu'il leur dit à ce sujet, 207, 208. écrit à plusieurs curés de Paris pour se trouver à son abjuration, & fait promettre toute sûreté à ceux qui voudroient y être présens, *ibid.* Cérémonie de son abjuration dans l'église de S. Denis, 212. l'archevêque de Bourges prononce son absolution, 213.

Le roi continue de faire négocier à Rome son absolution, 222. se fait sacrer à Chartres par Nicolas de Thou, qui en étoit évêque, 274. fait solliciter Brissac, gouverneur de Paris, par Saint-Luc son beau-frere, de contribuer à remettre cette ville sous son obéissance. Brissac accepte les propositions que le roi lui fait faire, 280. Le roi entre dans Paris le 22 mars 1594. Brissac vient au-devant de S. M., & lui présente une belle écharpe blanche brodée d'or, que le roi reçoit en l'embrassant, lui donne la sienne avec le bâton de maréchal de France; il envoie demander au duc de Feria le capitaine Saint-Quentin qui devoit être pendu l'après-midi, 284 & *suiv.* bon mot qu'il dit au secrétaire Nicolas en présence de ceux qui assistoient à son diner, 289. plaisanterie d'un joyeux qui y étoit présent, 290. conversation qu'il eut le même jour avec la duchesse de Montpensier, 293.

L'amiral de Villars, gouverneur de Rouen, fait son traité avec le roi, qu'il remet en possession de cette ville & de toute la Normandie, 302 & *suiv.* Action remarquable du roi, qui fait connoître combien ce prince étoit maître de sa colere, 312, *note.* Le roi rend deux

déclarations pour la réunion des membres du parlement de Paris & de celui de Tours , forme dans laquelle elles furent enregistrées , 315. belle réponse qu'il fait à ceux qui vouloient l'exciter à punir rigoureusement les Ligueurs , 320. Le roi assiége la ville de Laon , dans laquelle le président Jeannin s'étoit renfermé ; réponse courageuse qu'il fait au roi , 322 & *suiv.* Les assiégés capitulent , 325. Le duc de Guise se soumet au roi , accueil gracieux qu'il reçoit de ce prince , 331 & *suiv.*

Henri IV fait remettre au duc de Mayenne une lettre que le duc de Feria écrivoit contre lui au roi d'Espagne , 338. parle avec beaucoup de fermeté aux huguenots , 342. est blessé par Jean Chastel d'un coup de couteau , 346. reçoit la nouvelle de son absolution à Rome , 370. Le roi déclare la guerre aux Espagnols , 375. apprend l'arrivée en Franche-Comté de l'armée Espagnole commandée par le connétable de Castille , 380. journée de Fontaine-Françoise où il fait des prodiges de valeur , 382 & *suiv.* lettre qu'il écrit à madame sa sœur , louanges qu'il donne à ceux qui l'accompagnoient , sa présence d'esprit sauve la vie à la Curée , 384. & *suiv.* réception qu'il fait à Lefdiguieres qui vient le voir à Lyon , 398. marche en diligence avec ses troupes pour secourir Cambrai , arrive trop tard , reproches qu'il fait au duc de Nevers , qui causent la mort de ce seigneur , 406.

Henri IV traite favorablement le duc de Mayenne à la sollicitation de la duchesse de Beaufort , III , 7. Edit honorable qu'il donne en sa faveur , *ibid.* reçoit la soumission du duc de Nemours , 9. réception singuliere qu'il fait au duc de Mayenne à Monceaux , 11. ce que

dit le roi en apprenant la réduction de la ville de Marseille à son obéissance , 22. pardonne au duc d'Epéron , 27. apprend le siège de Calais , envoie Sancy demander du secours à la reine d'Angleterre qui refuse d'en donner , réponse qu'il fait à l'ambassadeur d'Elisabeth , 32 & *suiv.* Besoin pressant d'argent dans lequel se trouve le roi , qui l'oblige de convoquer une assemblée de notables , 37. fait l'ouverture de l'assemblée , 56. discours qu'il y fait , *ibid.* réponse qu'il fait au duc de Montpensier qui lui avoit proposé de rendre les gouvernemens héréditaires , 61. ses paroles en apprenant la surprise d'Amiens , 72. donne ses ordres pour les préparatifs du siège de cette place , écrit à ses parlemens & aux magistrats des grandes villes pour leur demander une prompte assistance , 73 & *suiv.* se rend au camp devant Amiens avec le connétable de Montmorency & les premiers officiers de la couronne , 77. Le roi attaque Contrera , commissaire Espagnol , le met en fuite après lui avoir fait perdre deux cens hommes & trois étendarts , dont le roi en prit un , 84. conseil que le duc de Mayenne lui donne , & qu'il suit , 86. Amiens est rendu au roi par le marquis de Montenegro , gouverneur de cette place après la mort de Porto-Carrero : beau compliment que le marquis lui fait , 92 & *suiv.* Le roi se détermine à faire la paix avec le roi d'Espagne , malgré la plus grande partie de son conseil , sages raisons qu'il en donne , 101 , 102. réponse qu'il fait à ce sujet aux ambassadeurs de la reine d'Angleterre & des Hollandois qui veulent l'en détourner , *ibid.*

Le roi se rend en Bretagne pour faire ren-

trer le duc de Mercœur dans la soumission , 105. lui accorde des conditions très-avantageuses , qui sont terminées par les fiançailles de sa fille avec le jeune César, fils de la duchesse de Beaufort , auquel le roi donne le duché de Vendôme , 109. Le roi donne l'édit de Nantes en faveur des huguenots , 110. Conclusion de la paix entre la France & l'Espagne , paroles du roi en signant ce traité , 112. la paix est publiée à Nantes & par tout le royaume , démonstrations de joie de la part des peuples sur son passage en revenant dans sa capitale , 114. Le roi s'occupe pendant la paix à rétablir dans son royaume l'ordre que la guerre y avoit interrompu , 115. conduite qu'il tenoit avec ses ministres , tant pour s'instruire de ce qu'il ignoroit que pour leur demander leurs avis , 119. soutient avec fermeté contre les vivacités de sa maitresse son ministre Sully , & fait connoître la préférence qu'il donnoit aux intérêts de son état sur ceux de son cœur , 126 & *suiv.* reçoit à Monceaux les remontrances du clergé , réponse qu'il lui fait , 130. fait remise à ses peuples de vingt millions qu'ils devoient sur leurs tailles , 135. fait connoître au duc d'Epemon qu'il est offensé de l'insulte qu'il a faite à Rosny , 139.

Le roi fait épouser madame Catherine de Bourbon , sa sœur , au duc de Bar , fils du duc de Lorraine , & en fait faire la cérémonie dans son cabinet , 154. réponse du roi aux remontrances que le parlement lui avoit faites au sujet de l'enregistrement de l'édit de Nantes , 158. son estime pour le parlement de Paris , 161. envoie le président de Sillery à Rome pour y négocier la cassation de son mariage avec Marguerite

de Valois, 169. mort de la duchesse de Beaufort, à laquelle ce prince est extrêmement sensible, 175 & *suiv.* le mariage du roi avec Marguerite de Valois est déclaré nul, 183. plaisanterie qu'il fait sur du Plessis, au sujet de la conférence de ce dernier avec du Perron, 220. Le roi devient amoureux de Catherine-Henriette de Balzac, & lui fait une promesse de l'épouser dans l'année si elle mettoit au monde un enfant mâle, 225 & *suiv.* se détermine à faire la guerre au duc de Savoie, & se rend à Grenoble pour cet effet, 230. s'empare de presque toute la Savoie, 231. son mariage est conclu avec Marie de Médicis, niece de Ferdinand, grand-duc de Toscane, 248 & *suiv.* prend la poste pour aller la voir à Lyon, & consomme son mariage, 251. donne la paix au duc de Savoie, 258.

Colere dans laquelle se met le roi, en apprenant l'insulte faite en Espagne au comte de la Rochepot son ambassadeur, 261 & *suiv.* étant à Calais, la reine Elisabeth qui s'étoit rendue à Douvres, lui fait proposer une entrevue, qu'il n'accepte pas; lettre gracieuse qu'elle lui écrit à ce sujet, 265. joie qu'il témoigne à la naissance d'un dauphin, 279. il appaise les mouvemens qu'on avoit excités dans le Limousin, le Poitou & la Guyenne; belle réponse qu'il fait aux remontrances des députés des villes, 292. Le roi interroge le maréchal de Biron dans le cloître des cordeliers de Lyon & lui pardonne, 297. le presse à Fontainebleau de lui découvrir les intelligences qu'il a avec les ennemis de l'état, 308. le fait arrêter, 311. le maréchal de Biron est condamné à mort, 320, 321. paroles du roi aux parens du ma-

réchal, 331. assiste au renouvellement d'alliance avec les Suisses ; leur réception , présent qu'il fait à chacun d'eux , 337. réflexion sur les duels , 340. édit que le roi donne pour les arrêter , nombre des personnes qui avoient été tuées dans ces sortes de combats depuis l'avènement du roi à la couronne , jusqu'à l'année 1608 , 345, *note.*

Le roi part de Paris avec précipitation pour mettre ordre au gouvernement de Metz , en chasse les Souboles, lieutenans du duc d'Epernon , qui refusoient d'obéir à leur gouverneur , & met à leur place le sieur de la Grange-Montigny ; accommode le différend entre Jean-Georges de Brandebourg & le cardinal de Lorraine , au sujet de l'évêché de Strasbourg , 349 & *suiv.* se rend à Nancy pour voir madame sa sœur & le duc de Lorraine , & revient à Paris à cause de l'extrémité où il apprend qu'est la reine Elisabeth , 351. paroles qu'il dit à son sujet , 355. il reçoit les jésuites favorablement , & promet de procurer leur rétablissement en France , 371. édit qui les rétablit , 378. situation brillante du royaume de France au commencement de l'année 1604 , 385. chagrins que lui cause son attachement pour la marquise de Verneuil , 387. jalousie de la reine , portrait qu'il fait de cette princesse & celui de sa maitresse , 388. découvrir une conspiration faite par le comte d'Auvergne , pour mettre sur le trône Henri de Bourbon , son neveu , fils de la marquise de Verneuil , le fait arrêter , lui fait faire son procès & au comte d'Entragues , qui sont condamnés à avoir la tête tranchée , leur peine est commuée en une prison perpétuelle , 397 & *suiv.*

Henri IV se laisse prévenir contre le baron

de Rosny, IV, 29 & *suiv.* éclaircissement dans lequel Rosny se justifie pleinement, 37. belles paroles qu'il dit à Rosny, 44. Le roi part de Paris à la tête de ses troupes pour aller soumettre le duc de Bouillon, 67. celui-ci remet sa ville de Sedan au roi qui lui pardonne, 68. Réception que les Parisiens lui font à son retour de Sedan, 71. est sur le point de se noyer en passant le bac de Neuilly, 74. bonne humeur & gaieté du roi, causée par l'heureuse situation de ses affaires, 76 & *suiv.* se rend le médiateur du différend du pape Paul V avec la république de Venise, envoie à Rome pour cet effet le cardinal de Joyeuse, 95. a tout l'honneur de cette négociation, 100. se rend encore médiateur entre les archiducs & les provinces-unies, 101. fait conclure entr'eux une trêve de douze années; paroles qu'il dit à cette occasion; lettre de remerciement que les états-généraux lui écrivent, 113 & *suiv.* Il voit avec impatience l'ascendant que la reine laisse prendre sur son esprit à Concini & à Léonora Galigai sa femme, 121. Reçoit dom Pedro de Tolède ambassadeur du roi d'Espagne, ses conversations & ses bons mots avec lui, 126 & *suiv.* Belles propositions qu'il fait au duc de Sully pour changer de religion, & que celui-ci refuse, 137. portrait qu'il fait de ses trois ministres, 146 & *suiv.*

Henri IV veut faire célébrer le mariage du duc de Vendôme, son fils, avec la fille du duc de Mercœur; cette demoiselle, sa mere & sa grand'mere n'y veulent point consentir, 149. le pere Cotton, jésuite, est employé à conduire cette négociation, il y réussit & le mariage se fait, 152. Le roi fait épouser au prince
de

de Condé Henriette-Charlotte de Montmorency, fille du connétable, 157. apprend leur évasion de la cour, ses inquiétudes à ce sujet, 161. fait faire plusieurs tentatives auprès du prince de Condé pour l'engager à revenir, 165. Mort du duc de Cleves & de Juliers, il laisse une succession fort litigieuse, qui cause une guerre en Allemagne, 174. le roi se dispose à y prendre part & leve une armée considérable, 177. attend le printems pour se mettre à la tête, donne ordre au gouvernement intérieur de son royaume pendant son absence, nomme la reine régente & forme son conseil; écrit à l'archiduc pour lui demander passage par ses états, 178 & *suiv.* assiste au couronnement de la reine à S. Denis, 185. est assassiné par Ravaillac, 190. Enfans légitimes & naturels qu'il laisse, 209. son portrait, 211. aventures comiques qui lui sont arrivées, 230 & *suiv.* Eloge de Henri IV, par M. de la Harpe, de l'académie Française, 249 & *suiv.*

HORTES, (Vicomte d') belle réponse à l'ordre que la cour lui avoit envoyé de faire massacrer les huguenots dans son gouvernement de Normandie, I, 74.

HUMIERES (Charles, seigneur d') marquis d'Ancre, est un des premiers seigneurs à reconnoître Henri IV, & à lui prêter serment de fidélité, I, 297. amene au roi pendant la bataille d'Ivry trois cens gentilshommes, 387. s'empare de la ville de Corbie sur la Ligue, II, 24.

J

JACQUES VI, roi d'Ecosse & premier de ce nom en Angleterre, succede à la reine Elisabeth, état de la cour de ce prince, III, 362. le roi lui envoie en ambassade extraordinaire le baron de Rosny, 363. fait un traité d'alliance avec Henri IV, 367.

JEAN, (le capitaine Saint-) de la maison de Montgomeri, stratagème dont il se sert pour sauver sa vie à la prise de la ville de Lagny, II, 17.

JEANNIN, (Pierre) avocat au parlement de Dijon, la meilleure tête du conseil du duc de Mayenne, empêche à Dijon par sa prudence le massacre des huguenots, est fait président au parlement de Dijon, sa réponse à Henri IV lorsqu'il le voulut mettre dans son conseil, I, 314 & *note*. est chargé par le duc de Mayenne, pendant son absence, d'arrêter les décisions des états, II, 150. réponse courageuse qu'il fait au roi au siège de Laon, 323. conclut l'accommodement du duc de Mayenne avec le roi, III, 7. est envoyé par le roi pour travailler à la paix entre les archiducs & les Provinces-unies, & préside aux conférences, IV, 106 & *suiv.* discours qu'il tient aux états assemblés, 110. & fait conclure une trêve de douze ans, 113.

JÉSUITES, (la société des) arrêt du parlement du 29 décembre 1594, qui les condamne à sortir de Paris dans trois jours de la signification de l'arrêt, & du royaume dans quinzaine, II, 353. Le sieur de Varenne obtient pour

eux la permission de venir à Metz se jeter aux pieds du roi , III , 371. ce prince leur donne de bonnes paroles , promet de procurer leur établissement , 372. édit qui ordonne leur rétablissement , & sous quelles conditions , 378. la pyramide élevée devant le palais est démolie , 380. se retirent de Venise lors de l'interdit de cette ville par le pape Paul V , IV , 92. la seigneurie refuse de les recevoir par le traité fait avec le pape , 99.

JOYEUSE , (Guillaume de) second du nom , maréchal de France sous Henri III , sa postérité , III , 185, *note*.

JOYEUSE , (Anne , duc de) maréchal de France , Henri III lui donne le commandement de l'armée catholique contre les huguenots , I , 174. prend la résolution de les combattre & de leur livrer la bataille à Coutras , 178 & *suiv.* est tué de sang froid par les capitaines Bordeaux des Centiers & la Mothe-Saint-Héray , 184.

JOYEUSE , (Claude de) de Saint-Sauveur , est tué à la même bataille , I , 184.

JOYEUSE , (Henri , duc de) maréchal de France & ensuite capucin , quitte cet ordre pour se mettre à la tête des armées de la Ligue , sa conduite dans ce parti , s'accommode avec le roi , II , 392 & *suiv.* raisons qui l'engagent à rentrer dans le cloître , III , 184 & *suiv.*

JOYEUSE (François , cardinal de) exhorte Henri de Joyeuse son frere , à rentrer dans l'ordre des capucins , III , 187. Henri IV l'envoie à Rome en qualité de médiateur , pour terminer le différend survenu entre le pape Paul V & la république de Venise , IV , 95. consomme cette affaire à la satisfaction de tout le monde , 99. fait à S. Denis le couronne-

ment de la reine Marie de Médicis , 185 ; 186.

I V R Y, (bataille d') ordre de bataille de l'armée du roi , I , 388. comment étoit rangée celle du duc de Mayenne , 389. le sieur de Rosne commence la charge , 392. le duc de Mayenne fond sur l'escadron du roi , 393. le roi remporte une victoire complète , 397.

L

L A F I N, (Jacques de la Node , sieur de) gentilhomme Bourguignon , s'introduit dans la maison du maréchal de Biron , & devient son agent secret , le trompe avec une scélératesse inouïe , III , 294 & *suiv.* obtient entière abolition , non-seulement de sa complicité avec le maréchal , mais de ses autres crimes , 326. est tué peu de tems après en plein jour au milieu de Paris par plusieurs hommes à cheval , *ibid.* *note.*

L A N D R I A N O , nonce du pape Grégoire XIV , apporte en France deux monitoires contre Henri IV , que le parlement séant à Tours fait brûler par la main du bourreau ; il decrete de prise de corps le nonce , avec promesse à quiconque le livrera à la justice , d'une récompense de mille livres , II , 55.

L A N G L O I S , échevin de Paris , contribue beaucoup à faire rendre cette ville au roi , sort le 2 mars 1694 , par la porte de S. Denis , rencontre le sieur de Vitry auquel il la livre , II , 284. le roi lui donne une charge de maître des requêtes , 317. est nommé procureur par la reine Marguerite , pour consentir la dissolution de son mariage , III , 181.

LA NOUE, (François de) dit Bras-de-fer, son éloge & sa mort funeste, louanges que le roi donne à ses belles qualités, I, 272 & *note.* défait entièrement l'armée du duc d'Aumale qui assiégeoit Senlis, 276. sa modestie, 277. belle action que le roi fait en sa faveur, II, 297.

LAVARDIN (Jean de Beaumanoir, marquis de) se distingue beaucoup à la bataille de Coutras; à la tête de son escadron met en déroute ceux de la Trimouille & d'Arembures, I, 178, 179. commande l'armée catholique contre le roi de Navarre en l'absence du duc de Joyeuse; après la mort de Henri III, il prend le parti de Henri IV, qui le fait chevalier de ses ordres & maréchal de France, *ibid. note.*

Légar, (Philippe SEGAL) cardinal, évêque de Plaisance, envoyé en France par Grégoire XIV, & confirmé par Clément VIII, distribue un écrit insultant contre le roi, par lequel il exhorte les députés des états de la Ligue à faire élection d'un roi catholique, II, 133. assiste avant l'ouverture des états à une procession qui se fait à Notre-Dame, où il donne la communion à tous les députés, 136. conférences tenues chez lui avec ceux du parti Espagnol, où ils insistent à refuser la conférence demandée par les seigneurs catholiques du parti du roi, 145. il ne peut cacher son ressentiment aux députés des états contre l'assemblée qui avoit approuvé la conférence demandée par les seigneurs catholiques royaux, 149. défend au curé de S. Eustache & à ses confreres de se rendre à S. Denis, pour assister à l'abjuration du roi, réponse du curé, 209. publie une lettre aux évêques de France, portant défense d'absoudre Henri IV, & de se trouver à son abjuration, 210. après

la réduction de Paris, le roi l'ayant fait prier de le venir voir, il le refuse obstinément, sort de Paris accompagné seulement de du Perron, évêque d'Evreux, meurt en s'en retournant à Rome, 296.

LE MAITRE, (Jean) après la mort du président Brisson, le duc de Mayenne le nomme premier président du parlement de la Ligue. Le duc lui ayant fait des reproches d'un arrêt que ce parlement avoit rendu le 28 juin 1593, il lui répond avec beaucoup de fermeté & ordonne à l'archevêque de Lyon de parler une autre fois de la cour avec plus de considération, II, 175 & *note*. Le roi pour le récompenser de la manière avec laquelle il s'étoit comporté dans les fonctions de premier président du parlement de la Ligue, créa pour lui un septième office de président au parlement, 317.

LESDIGUIERES, (François de Créquy, duc de) maréchal de France, commande en Dauphiné & fait évanouir les desseins du duc de Savoie, I, 368. bat les troupes qu'il avoit envoyées dans cette province, II, 32. y rend de grands services au roi, & se rend maître de la ville de Grenoble, qui demeure soumise au roi, *ibid.* envoie à la cour Saint-Julien son secrétaire, pour en demander le gouvernement, que le conseil lui refuse, & qu'on est forcé de lui donner, parce que Saint-Julien répond, que puisqu'on le lui refusoit, on cherchât les moyens de le lui ôter, 30 & *suiv.* vient à Lyon trouver le roi qu'il n'avoit pas vu depuis son avènement au trône; accueil que ce prince lui fait, 398.

LIBERTAT, Corse de nation, lieutenant de Charles Casaux & de Louis d'Aix, tyrans de

la ville de Marseille , contribue à remettre cette ville sous l'obéissance du roi , III , 19.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans de) défere à la Noue le commandement d'une armée qui s'assembloit dans son gouvernement , & veut servir sous lui , I , 273. il combat comme simple particulier , fait lever le siège de Senlis assiégée par le duc d'Aumale qui est battu , & entre triomphant dans Senlis , 276 & *suiv.* il est le premier seigneur qui reconnoît Henri IV sans restriction , 300. est tué dans Dourlens en faisant la visite des places de son gouvernement , II , 398.

LONGUEVILLE , (la duchesse de) le roi lui donne le comte de Chaligny de la maison de Lorraine , fait prisonnier par le brave Chicot , pour la dédommager d'une rançon de trente mille écus que les Ligueurs lui avoient fait payer après l'avoir arrêtée en Flandres avec ses filles , II , 91.

LORRAINE , (Charles II , duc de) ses prétentions sur la couronne de France , I , 369. entre en Champagne avec son armée , le duc de Nevers lui fait lever le siège de Sainte-Menehould , & le force de quitter la province , II , 28.

LUC , (François d'Epinay de Saint-) grand-maître de l'artillerie , renverse le prince de Condé de dessus son cheval d'un coup de lance à la bataille de Coutras , le relève & il lui dit : *Monseigneur , je me rends votre prisonnier* , I , 183. engage le comte de Brissac , son beau-frere , à faire rentrer Paris sous l'obéissance du roi ; son éloge & sa mort , II , 280.

LUX , (Edme de Lalain , baron de) confident

du maréchal de Biron , l'engage de se rendre à Fontainebleau , III , 306 & *note.* découvrir au roi les intelligences du maréchal de Biron , 324.

Lyon , (la ville , de) les habitans avertis que le duc de Nemours , leur gouverneur , veut y faire entrer des troupes , se tiennent sur la défensive , enveloppent Nemours , l'arrêtent & le mettent à Pierre-Encise , II , 250 & *suiv.* prennent la résolution de rentrer sous l'obéissance du roi. Les bourgeois politiques attaquent les échevins ligueurs , les chassent , font des barricades , se saisissent des principaux postes , 253 & *suiv.* le maréchal d'Ornano y entre avec les officiers de ses troupes , la ville rentre sous l'obéissance du roi , *ibid.* & *suiv.* Les bourgeois forcent l'archevêque de lui remettre le château de Pierre-Encise & la personne du duc de Nemours , 257.

Lyon , (Pierre d'ESPINAC , archevêque de) de la maison de Maréchal en Bourgogne , sort de la prison où Henri III l'avoit fait mettre , moyennant une rançon de quinze mille écus , est fait par le duc de Mayenne , garde des sceaux de la Ligue , I , 380. il trompe le cardinal de Gondy par de fausses propositions de paix qu'il lui fait faire au roi , II , 10. avoit composé le discours du duc de Mayenne aux états de la Ligue , qui fut trouvé assez bon , 139 , 140. est un des députés de la Ligue pour assister aux conférences avec les seigneurs catholiques du parti du roi , 163. Le duc de Mayenne l'envoie à Lyon pour arrêter les entreprises du duc de Nemours , qui en est gouverneur , excite sous main les bourgeois à se soulever , 250. ils se mettent en défense ,

font prisonnier Diximieux & Nemours, & les mettent à Pierre-Encise, 251. Les bourgeois de Lyon se barricadent, résolus de rentrer sous l'obéissance du roi; l'archevêque veut s'y opposer, vient à l'hôtel-de-ville, mais les menaces qu'on lui fait l'obligent de se retirer, 253. on le force de rendre le château de Pierre-Encise & la personne du duc de Nemours, 257.

M

MANSFELD, (le comte Charles de) général de l'armée Espagnole, joint le duc de Mayenne, prend la ville de Noyon où il perd beaucoup de monde, & se retire aux Pays-bas avec son armée, considérablement diminuée sans avoir été d'aucune utilité à la Ligue, II, 325.

MARGUERITE, sœur de Henri II, son mariage est conclu avec le duc de Savoie, les réjouissances qu'il occasionne à la cour de France, sont funestes au roi son frere, qui y perd la vie, I, 27.

MARGUERITE de Valois, fille de Henri II, épouse Henri de Bourbon, roi de Navarre, I, 59. Catherine de Médicis la conduit en Guyenne à son mari, 108. Elle obtient une paix, avantageuse pour le roi de Navarre, 114. son mariage avec Henri IV est déclaré nul, III, 183. découvre au roi des complotts qui se faisoient contre son service en Auvergne. & dans les provinces voisines, & en avertit le baron de Rosny, IV, 12. revient à la cour

où elle est fort bien reçue par le roi & la reine ; le roi lui rend visite & lui fait beaucoup d'accueil, 14. son portrait, *ibid.*

MARK, (Charlotte de la) dame de Sedan & de Bouillon, Henri IV fait conclure son mariage avec le vicomte de Turenne, II, 72.

MAROLLES, (Claude de) gentilhomme du parti de la Ligue, son combat singulier avec Jean de Lisse Marivaut qu'il tue, I, 319.

MATIGNON, (Jacques Goyon II du nom, seigneur de) comte de Thorigny, chevalier des ordres du roi, maréchal de France, gouverneur de Guyenne, rétablit la tranquillité à Bordeaux & dans sa province entre les catholiques & les huguenots, I, 373. envoie au gibet un cordelier qui avoit prêché séditieusement, *ibid. note.*

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de) commande une armée en Guyenne contre le roi de Navarre, sans avoir sur lui aucun avantage, I, 160. il manque de prendre le roi de Navarre, 165. est obligé de quitter le commandement de l'armée pour venir se plaindre à la cour, 167. Après la mort du duc de Guise, Henri III envoie à Lyon le colonel Ornano pour arrêter le duc de Mayenne, mais ce duc, averti par l'ambassadeur d'Espagne, se sauve, est mis à la tête du conseil de la Ligue & déclaré lieutenant général de l'état & couronne de France, 245 & *suiv.* part de Paris pour commander l'armée de la Ligue, & forme le dessein d'enlever Henri III, 262 & *suiv.* attaque les faubourgs de Tours & manque de se rendre maître de sa personne, 264. Après la mort de Henri III, Henri IV, roi de France, fait faire au duc de Mayenne

des propositions d'accommodement très-avantageuses, 316. réponse qu'il lui fait faire; déclaration qu'il fait rendre contre le roi, qu'il ne qualifie que de roi de Navarre; rodomontades & mépris qu'il fait du roi, 317 & *suiv.* sa lenteur laisse au roi le tems de se fortifier, 337. il est repoussé de devant Dieppe, 339. méfintelligence qui regne dans son parti, 341. il attaque le château d'Arques & en est repoussé, 343. intrigues des Espagnols & de la faction des Seize pour diminuer son autorité, 378. casse le conseil de la Ligue & en établit un qui lui est tout dévoué, 379. A la bataille d'Ivry se met à la tête de l'aile gauche de son armée opposée à l'aile droite de celle du roi, 389. est mis en déroute & abandonne le champ de bataille avec tous ses bagages, 395. écrit au pape & au roi d'Espagne pour leur demander de prompts & puissans secours, 405. il fait faire au roi par le sieur de Villeroi de fausses propositions de paix, qui sont refusées, 406.

Le duc de Mayenne est averti assez tôt pour éviter de tomber entre les mains du roi, II, 8. s'abouche avec le prince de Parme qui le reçoit avec beaucoup de hauteur; il refuse de donner à ce prince aucune place de sûreté, *ibid.* & *suiv.* arrive à Meaux avec l'armée Espagnole, & oblige le roi de lever le siège de Paris, 11. les divisions augmentent dans son parti. Refuse le gouvernement de Normandie au duc de Nemours, son frere uterin, qui devient irréconciliable avec lui, 52. fait connoître que s'il n'eut pas été un grand homme, il n'auroit jamais pu se soutenir si long-tems à la tête d'un parti qui lui causa toujours les plus grands embarras, 63. Les Seize font

une si méchante action qu'il est obligé de les faire punir; fait exécuter Anroux, Émenor, Ameline & le commissaire Lonchard, & chasse de la Bastille Buffy-le-Clerc, les cinq plus furieux Ligueurs d'entre les Seize, 66. cette punition rétablit la tranquillité dans Paris, 69. la division augmente dans son parti par l'évasion du jeune duc de Guise son neveu, de la prison où il étoit détenu. Le roi lui envoie des lettres que les Seize avoient écrites au roi d'Espagne contre lui, & qui avoient été interceptées, 87. est obligé de livrer au prince de Parme la ville de la Fere, pour l'engager à secourir la ville de Rouen, 88. s'oppose à ce que le prince de Parme attaque les retranchemens du roi, 104: l'engage imprudemment dans le pays de Caux, où son armée manque de périr, 106.

Mort du premier cardinal de Bourbon, reconnu par la Ligue pour roi, sous le nom de Charles X; le duc de Mayenne se fait continuer par le parlement la qualité de lieutenant général de l'état & couronne de France, 130 & *suiv.* déclaration par laquelle il exhorte tous les catholiques du parti du roi de se soustraire à son obéissance, & invite les provinces & les villes du parti de la Ligue, d'envoyer leurs députés à Paris aux états convoqués pour l'élection d'un roi, 132 & *suiv.* envoie des émissaires dans les villes de sa dépendance, pour faire élire des députés qui lui soient dévoués, 134. ne consent à la tenue des états, que pour satisfaire en apparence les Espagnols, sur l'idée chimérique qu'ils avoient de faire élire leur infante reine de France, 135. il n'a dans les états que la noblesse pour lui, *ibid.*

Il assiste à la premiere séance des états, reçoit un paquet de la part des seigneurs catholiques royalistes, qui demandent une conférence pour la paix avec les députés des états, 143. le légat & l'ambassadeur d'Espagne s'opposent à ce qu'il soit communiqué aux états, le duc de Mayenne soutient le contraire, parce que le paquet leur est adressé, 145. il engage les députés des états à surseoir l'élection d'un roi, jusqu'à l'entrevue qu'il doit avoir avec les ambassadeurs du roi d'Espagne, pour déterminer les secours qu'on peut obtenir, 150. Il se rend à Soissons où ils étoient, ils lui parlent de l'élection de l'infante, comme une chose souhaitée par les états; ils lui font les promesses les plus magnifiques en argent & en troupes; mais ne voyant rien d'effectif, il demande des réalités présentes & non des chimères & se brouille avec le duc de Feria, 151. Tassis, ambassadeur ordinaire, trouve le moyen d'adoucir l'aigreur de Mayenne, lui fait de nouvelles promesses & lui donne vingt-cinq mille écus, qu'il accepte à cause du dérangement de ses affaires, 152. revient à Paris le 6 mai 1593, & fait reprendre les séances des états, 154. fait des reproches au premier président le Maître de l'arrêt que le parlement avoit rendu le 28 juin 1593, pour empêcher que la couronne ne soit transférée à des étrangers; le président lui répond avec beaucoup de fermeté, 174. fait serment entre les mains du légat, conjointement avec les principaux chefs de la Ligue, de ne point faire la paix avec le roi de Navarre, quelqu'acte de catholicité qu'il puisse faire, 220.

Le duc de Mayenne indispose toute la fa

mille contre lui en retenant prisonnier à Pierre-Encisé le duc de Nemours son frere uterin, 252. la ville de Lyon se révolte contre lui & se soumet à l'obéissance du roi, 253. conférence à Fontainebleau pour la paix, où le duc de Mayenne envoie alternativement pour députés, Villeroi, Jeannin & le comte de Belin, 263. Le roi fait voir à Villeroi la copie du dernier serment que Mayenne avoit fait; raisons pour lesquelles il avoit fait ce serment, donne ordre aux députés des états de se retirer dans leurs provinces, 264. on intercepte des lettres par lesquelles il proposoit aux Espagnols de marier son fils aîné à l'infante d'Espagne, en mettant l'un & l'autre sur le trône de France, 265. l'apprehension qu'il a que Paris n'ouvre ses portes à son souverain, le détermine à en ôter le gouvernement au comte de Belin, pour le donner au comte de Brissac, & faire sortir de la ville les plus accrédités politiques, ce qui accélère la réduction de Paris, 270. sort de Paris avec sa femme & ses enfans; réflexions sur la conduite du duc de Mayenne, 276 & *suiv.* Le roi lui fait remettre une lettre que le duc de Feria écrivoit contre lui au roi d'Espagne, offre de se justifier & de se battre avec Feria, 338. journée de Fontaine-Françoise, après laquelle Mayenne désespéré du peu d'expérience & de courage du comte de Castille, prend la résolution de se reconcilier avec le roi, 389 & *note.* charge le président Jeannin de négocier son accommodement, 391.

Le duc se reconcilie avec le roi, dont il obtient des conditions très-avantageuses par l'intercession de la duchesse de Beaufort, III, 7.

Edit que le roi donne en sa faveur, 8. réception que le roi lui fait à Monceaux, 12. conseil qu'il donne au roi au siege d'Amiens, d'attendre dans ses retranchemens l'archiduc qui venoit au secours de cette place, 87.

Meaux, (la ville de) les habitans se remettent sous l'obéissance du roi, Vitry, leur gouverneur, en ayant retiré ses troupes, II, 260.

MEDAVI, (Pierre Rouxel, baron de) gouverneur de Verneuil, traite avec le baron de Rosny pour la reddition de cette place, II, 306.

MÉDICIS, (Catherine de) reine de France, femme de Henri II, s'empare du gouvernement pendant la jeunesse de François II, son fils, I, 28. le parlement lui accorde l'administration du royaume pendant la jeunesse de Charles IX, 36. Triumvirat formé entre le duc de Guise, le connétable de Montmorency & le maréchal de Saint-André, pour lui ôter le gouvernement des affaires, 37. la mort du duc de Guise la rend maitresse absolue, 39. nouveau parti formé contr'elle par le duc d'Alençon, qu'elle fait arrêter avec le roi de Navarre, 77. la régence lui est confirmée par le roi de Pologne, pour gouverner en son absence, 82. se rend à Lyon avec la cour pour y recevoir Henri III, & goûter le plaisir de voir porter la couronne à celui de ses enfans qu'elle chérissoit le plus, 85. gouverne l'état sous l'autorité de Henri III, convient d'une trêve avec le duc d'Anjou son fils, qui s'étoit révolté contre le roi, 92. & lui fait faire sa paix 93. se rend en Guyenne dans le dessein de faire la paix avec le roi de Navarre & les huguenots qui avoient repris les armes, 107. il se fait un

mélange singulier de sa cour avec celle du roi de Navarre ; dans lesquelles on se livre à toutes sortes de plaisirs & à plusieurs expéditions guerrières , 109. fait ses efforts pour engager le roi de Navarre & le prince de Condé à revenir à la cour & abandonner les huguenots , 110. nouveau traité qu'elle fait avec eux , 113. sa conversation avec le roi de Navarre , *ibid. note.* elle effraie Henri III en lui exagérant les forces de la Ligue , & l'empêche de prendre une résolution vigoureuse contr'elle , 151. journée des barricades , elle s'abouche avec le duc de Guise pour l'engager de faire mettre bas les armes aux Parisiens , 207. elle conseille au roi de quitter Paris pendant qu'elle amuse le duc de Guise de différens projets d'accommodement , 211 & *suiv.* elle vient à Chartres trouver le roi , accompagnée des députés des chefs de la Ligue , 219. lui fait faire un traité avec le duc de Guise , tout à l'avantage de celui-ci , 220. le roi lui cache le dessein qu'il avoit pris de punir le duc de Guise , & l'en avertit après. Sa réponse , 229 & *suiv.* elle meurt au château de Blois le 5 janvier 1588. Ses dernières paroles , 240.

MÉDICIS, (Marie de) niece de Ferdinand , grand-duc de Toscane , arrive à Lyon pour épouser le roi , III , 251. elle met un fils au monde le 17 septembre 1601 , 279. sa jalousie contre la marquise de Verneuil & sa mauvaise humeur , 387. ne donne point de repos au roi qu'il ne lui ait promis de retirer la promesse de mariage qu'il avoit donnée à la demoiselle d'Entragues , 392. laisse prendre trop d'empire sur son esprit à Concini & à

Eléonora Galigai sa femme, IV, 121. a des sentimens contraires à ceux du roi sur les alliances de sa famille, 123. est nommée régente par le roi pour gouverner en son absence, 178. fait au roi les instances les plus pressantes pour être couronnée avant son départ, 183. cérémonie de son couronnement à Saint Denis par le cardinal de Joyeuse, 185. le roi est assassiné, 190. la reine est nommée régente par le parlement, 196.

MERCŒUR, (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de) frere de la reine Louise, femme de Henri III, se rend maître de la plus grande partie de la Bretagne, I, 371. fait tous les efforts pour se faire duc de cette province & s'y rendre indépendant du roi, II, 29. se voit sur le point d'être entièrement chassé de la Bretagne, III, 106. a recours à la duchesse de Beaufort, maitresse du roi, pour obtenir de lui un accommodement favorable ; elle lui promet de lui faire avoir satisfaction, s'il veut donner sa fille en mariage au fils qu'elle avoit eu du roi ; Marie de Luxembourg, sa femme s'y oppose ; n'ayant pu parvenir à voir le roi, elle est obligée d'y consentir, 107 & *suiv.* le duc & la duchesse de Mercœur obtiennent presque tout ce qu'ils avoient demandé. Cet accord est terminé par les fiançailles de leur fille avec le jeune César, fils de la duchesse de Beaufort, auquel le roi fait donation du duché de Vendôme, 109.

MEYRARGUES, (Louis d'Alagon, baron de) seigneur Provençal, forme le dessein de livrer la ville de Marseille aux Espagnols, est arrêté à Paris par le secrétaire de l'ambassadeur

d'Espagne, IV, 20. est condamné à avoir la tête tranchée, 21.

MIGNON (Nicole) forme le dessein d'empoisonner le roi, se découvre au comte de Soissons qui la fait arrêter, elle fait l'avou de son crime & est brûlée vive, III, 204.

MIREBEAU, (Jacques Chabot, marquis de) comte de Charny, conseiller d'état & lieutenant pour le roi en Bourgogne, se comporte courageusement à la journée de Fontaine-Françoise, louange que le roi lui donne, II, 385.

MIRON, (François) seigneur du Tremblay, lieutenant civil & prévôt des marchands, s'oppose au retranchement que le roi vouloit faire sur les rentes de l'hôtel-de-ville; les bourgeois de Paris veulent prendre sa défense, il les apaise, IV, 52. sentimens du roi à son égard, louange qu'il fait de lui, 54.

MOIÉ, (Edouard) conseiller au parlement, est nommé procureur avec Martin Langlois, maître des requêtes, par la reine Marguerite, pour consentir à la cassation de son mariage avec Henri IV, ce mariage est déclaré nul; éloge de ce président, III, 181.

MONTENEGRO, gouverneur d'Amiens à la place de Porto Carrero, rend cette place, après en avoir reçu la permission de l'archiduc, compliment qu'il fait au roi en cette occasion, III, 92.

MONTMORENCY, (Anne de) connétable de France, est rappelé à la cour par Henri II, I, 20. est fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, 24. conclut la paix avec l'Espagne à Câteau-Cambresis, 26. est relégué une seconde fois à Chantilly, 29. son éloge, 32.

est fait prisonnier à la bataille de Dreux, 38.
est tué à la bataille de Saint-Denis, 40.

MONTMORENCY, (Henri de) nommé successivement maréchal de Damville, maréchal & connétable de Montmorency, est mis à la Bastille pour s'être lié avec le duc d'Alençon, I, 77. le roi lui rend sa liberté, contribue beaucoup à l'accommodement du duc d'Anjou avec la cour, 93. le duc d'Epemon lui a l'obligation de son accommodement avec le roi, III, 26. explication entre lui & le baron de Rosny en présence du roi, 142.

MONTMORENCY, (Henriette Charlotte de) fille du connétable, épouse Henri de Bourbon, prince de Condé, IV, 157.

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, duc de) est un des premiers qui reconnoit Henri IV pour roi de France, I, 305. combat courageusement à la bataille d'Ivry, son cheval est tué sous lui, conserve le canon, 393. propose à Henri IV de rendre les gouvernemens héréditaires, réponse que le roi lui fait, III, 62. le roi veut lui faire épouser madame Catherine sa sœur, ce qu'elle refuse, 156.

MONTPENSIER, (Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de) sœur du duc de Guise, forme le complot de faire enlever Henri III, I, 198. son désespoir quand elle apprend que le roi étoit dans Paris, se rassure lorsqu'un messager de sa part lui dît qu'il prenoit sa personne & ses biens en sa protection & sauve-garde. Le roi vient lui rendre visite, agréable conversation qui se passe entr'eux, II, 292 & suiv.

MORNAY (Philippe du Plessis, seigneur de) met la dernière main au traité commencé par

le baron de Rosny, entre le roi de France & le roi de Navarre, I, 255, 256 & *note.* sollicite vivement le roi de ne pas quitter la religion protestante, & de révoquer les édits que le feu roi avoit donnés contr'elle, II, 51. conférence à Fontainebleau en présence du roi & de toute la cour, entre lui & du Perron au sujet du livre qu'il avoit composé contre la messe, III, 205 & *suiv.* elle est au désavantage de du Pleffis, qui se retire sans avoir voulu la continuer, 221.

N

NASSAU (Philippe , comte de) paroît devant Rouen avec une flotte , & amene à Henri IV un secours de trois mille Hollandois , II, 83.

NEMOURS , (Charles-Emmanuel de Savoie , duc de) frere utérin du duc de Mayenne , se sauve de la prison où Henri III l'avoit fait enfermer , & vient à Paris exciter le peuple à la sédition , I, 242. est obligé de prendre la fuite à la bataille d'Ivry , 395. soutient avec vigueur le siège de Paris , prend les plus grandes précautions pour éviter les surprises , 409. devient irréconciliable avec le duc de Mayenne , pour lui avoir refusé le gouvernement de Normandie , II, 52. traite les habitans de Lyon & du Lyonnais , dont il étoit gouverneur , avec la plus grande dureté , 248. veut faire entrer des troupes dans la ville. L'archevêque qui éclaircit sa conduite par ordre du duc de Mayenne , avertit les bourgeois de se

mettre sur la défensive , 250. Diximieux , gouverneur de Vienne , s'avance par ordre de Nemours avec des troupes jusqu'à Lyon , veut forcer la barriere , les bourgeois s'y opposent ; s'étant trop avancé , il est arrêté & mis au château de Pierre-Encise , 251. fait son traité avec Henri IV , dont il ne profite pas , étant mort quelques jours après , III , 9. le roi témoigne le regret qu'il a de sa mort , 10.

NEVERS (Louis de Gonzague , duc de) vient trouver Henri IV , & lui offre ses troupes & ses richesses , I , 421. se conduit avec tant de courage & de prudence en Champagne , dont il avoit le gouvernement , qu'il la conserve au roi , oblige le duc de Lorraine d'abandonner la province , II , 28. est envoyé par le roi en ambassade à Rome pour demander au pape une nouvelle absolution , 224. arrive à Rome , est admis aussi-tôt à l'audience du pape , en obtient une seconde où il se rend accompagné de soixante-dix gentilshommes , 236. instruit le pape des affaires de France ; après plusieurs audiences sans avoir pu recevoir de réponse positive , & avoir reçu une visite du cardinal Tolet , qui lui donne de bonnes espérances , revient en France , 237 & *suiv.* Le roi lui donne le commandement de l'armée de Picardie à la place du duc de Longueville , 407. tombe malade d'un reproche que le roi lui fait & meurt , son éloge , 408.

NICOLAS , secrétaire du roi , homme d'un esprit agréable , aimant la bonne chere , secrétaire du duc de Mayenne ; le roi l'envoie chercher pour le réjouir à son diner , paroles que le roi lui dit , qui ne plurent pas à plusieurs de ceux qui étoient présens , II , 289 & *suiv.*

O

O, (François d') seigneur de Fresne , gouverneur de Paris , est fait surintendant des finances à la place de Bellievre ; I , 224. veut obliger Henri IV ; de changer de religion avant de le reconnoître pour roi , 301. paroles que le roi dit au sujet du gouvernement de Paris , que plusieurs personnes demandoient ; faisoit part des finances aux seigneurs de la cour , meurt à Paris le 24 novembre 1594 , III , 41 & *note*.

Offices , édits portant établissement du droit annuel pour assurer aux officiers de judicature & autres , la propriété de leurs offices , IV , 55. réflexion sur cet édit , *ibid*.

OLIVIERI, (Seraphino) auditeur de Rote , homme d'esprit & fort agréable , avec lequel le pape Clément VIII prenoit plaisir à s'entretenir familièrement , lui demande la permission de lui remettre une lettre de la part du roi de France , II , 230. le pape affecte de se mettre en colere ; plaisanterie d'Olivieri qui fait rire le pape auquel il demande audience pour un gentilhomme François , que le pape lui accorde , 231.

OSSAT, (Arnaud d') ce qu'il faisoit à Rome , II , 228 , *note*. est chargé secrètement par le pape Clément VIII de négocier l'absolution du roi , 229. est un de ceux auxquels le roi a le plus d'obligation de la réussite de cette affaire , 371.

P

PARCHAPPE, maire de la ville d'Epernay , action courageuse de ce magistrat & de ses cinq fils en accompagnant le roi au siège de cette place, II, 124.

Parisiens, honneurs qu'ils rendent au duc de Guise, I, 201. forment les barricades dans la ville de Paris, 204. envoient au roi à Chartres une députation pour lui demander pardon, 217. description des miseres & des calamités qu'ils souffrent pendant le siège de leur ville, 423. ils sortent en si grand nombre, qu'il sembloit que tous les habitans voulussent l'abandonner pour assister à l'abjuration du roi, quoique le duc de Mayenne eût fait défense d'y aller, & fait fermer les portes, qu'il est obligé de faire ouvrir de crainte de sédition, II, 212.

Parlement de Paris (le) est arrêté par Bussy-le-Clerc & conduit à la Bastille, d'où plusieurs ne sortent qu'après avoir payé de fortes rançons, I, 244. on le force de rendre un arrêt conforme à une décision de la faculté de théologie, qui défend sous peine de la vie de parler de paix avec Henri de Bourbon, 416. la plus saine partie de ses membres retirée à Tours, rend un arrêt sur l'appel comme d'abus interjetté par le procureur général, tant de deux nouveaux monitoires apportés par Landriano, nonce du pape Grégoire XIV, que des excommunications lancées contre Henri

III & Henri IV, qui déclare tous ces actes nuls, ordonne qu'ils seront brûlés par la main du bourreau, & decrete le nonce de prise de corps, avec promesse de mille livres à quiconque le livrera à la justice, II, 55 & *suiv.*

Parlement de la Ligue séant à Paris, casse l'arrêt rendu par le parlement séant à Tours, contre le nonce Landriano, II, 56. arrêt notable de ce parlement contraire aux intérêts du duc de Mayenne, des Ligueurs & des Espagnols, 172. le roi rend deux déclarations, pour la réunion des deux parlemens, forme dans laquelle-elles sont enregistrées, 314 & *suiv.*

Parlement réuni, premier acte de juridiction qu'il fait, est un arrêt solennel qu'il rend le 31 mars 1594, qui annule tout ce qui s'est passé, révoque le pouvoir donné au duc de Mayenne, sous peine d'être déclaré criminel de leze-majesté au premier chef, lui enjoint & à tous ses adhérens, sous les mêmes peines, de reconnoître Henri de Bourbon pour seul & unique roi de France & de Navarre, 317. ses remontrances au roi au sujet de l'édit de Nantes, réponses que le roi lui fait, III, 158. estime que ce prince témoigne pour lui, 161.

PARME (Alexandre Farnese, duc de) entre en France pour porter du secours à la Ligue, arrive à Meaux le 22 mars 1590, II, 10. sa réponse à Henri IV sur l'offre d'une bataille que ce prince lui fait faire, 15. s'empare de la ville de Lagny qu'il fait saccager, 16. rend les rivières de Marne & de Seine libres; fait entrer des convois dans Paris, 21. prend Corbeil de force & traite la garnison & les habitans avec beaucoup d'inhumanité, 22. se retire

aux

aux Pays-bas, ses troupes sont continuellement harcelées dans leur route par le roi & le maréchal de Biron ; son arriere-garde est chargée sur le chemin de Marle où il perd une partie de ses bagages, 23. rentre en France pour faire lever le siège de Rouen, 88. La valeur & l'intrépidité que Henri IV avoit fait paroître à l'attaque de l'avant-garde du prince de Parme & à la journée d'Aumale, lui font concevoir une si grande idée de ce prince, que ce général n'ose l'attaquer, & manque l'occasion de le défaire, 98. il croit surprendre le roi, fait trente lieues en quatre jours & se présente à une lieue de Rouen, 104. il entre dans la ville avec les chefs de son armée, 105. il propose au duc de Mayenne d'aller attaquer le camp du roi, Mayenne l'en détourne & lui conseille de faire le siège de Caudebec, où il trouveroit des magasins de bled dont son armée avoit besoin ; *ibid.* Il donne dans le piège que le roi lui avoit tendu, afin de l'engager dans le pays de Caux en-deçà de la Seine, il s'empare de Pont-Audemer & de Caudebec que le roi ordonne de lui rendre, 107. Le roi rassemble son armée en moins de huit jours & s'avance au-devant de l'ennemi avec dix mille fantassins & six mille chevaux, il attaque à Ivetot l'avant-garde du prince de Parme commandée par le duc de Guise, qui est mise en déroute, & qui eut été taillée en pièces, si ce général ne fût venu à son secours, 108. il y perd environ huit cens hommes, mais dans le tems qu'il paie de sa personne, il est blessé d'un coup de mousquet entre le coude & la main où la balle demeure, 110. Le roi campe entre Caudebec & Rouen, lui

ôte la communication de ces deux villes, & lui coupe les convois de tous côtés; il voit son armée prête à périr faute de vivres & d'eau, & revient à Caudebec dans le dessein d'y repasser la Seine, 110. il fait venir de Rouen en diligence les bateaux & les matériaux nécessaires pour construire un pont; il fait passer la rivière à huit enseignes de gens de pied, fait bâtir précipitamment un fort de l'autre côté, y met une partie de son canon pendant qu'il fait construire avec la même diligence un pont sur lequel il fait passer toute son armée, sans que le roi en soit averti, 112 & *suiv.* appréhendant d'être coupé, il ne fait que quatre campemens depuis Caudebec jusqu'à Saint-Cloud, & ne s'arrête pour donner du repos à ses troupes, que lorsqu'il est arrivé à Château-Thierry, d'où il continue sa route jusqu'aux Pays-bas, 120. Le prince de Parme se disposant à rentrer en France une troisième fois, meurt à Bruxelles le 5 décembre 1592, des suites de la blessure qu'il avoit reçue à Ivotor, son éloge, 128.

PAUL IV (pape) de la maison des Caraffes, son ambition de vouloir procurer à ses neveux des établissemens aux dépens de l'empereur dans le royaume de Naples, excite une guerre en Italie à laquelle Henri II, roi de France, prit part, I, 22. le roi envoie le duc de Guise en Italie avec une armée, 23.

PAUL V, (pape) son caractère, IV, 89. se brouille avec la république de Venise pour les immunités ecclésiastiques, excommunique le doge & le sénat, & jette l'interdit sur les états de Venise, 91. témoigne à l'ambassadeur de France la satisfaction qu'il auroit si Henri

IV vouloit lui procurer ses bons offices pour accommoder ce différend; le roi s'en rend le médiateur, & termine cette affaire à la satisfaction du pape & des Vénitiens, 94 & *suiv.*

PEDRO DE TOLEDE, (dom) ambassadeur du roi d'Espagne auprès de Henri; ses conversations avec ce prince, ses bons mots & ses reparties, IV, 126 & *suiv.*

PELLEVÉ, (Nicolas de) cardinal, parle pour le clergé aux états de la Ligue, son discours est trouvé froid & ennuyeux, II, 140 & *suiv.* Les politiques l'appellent le cardinal pellé, parce que le roi avoit fait arrêter le temporel de ses bénéfices, *ibid. note.* il meurt de désespoir & de chagrin en apprenant l'entrée du roi dans Paris; le roi n'avoit pas dans son royaume un plus grand ennemi & un sujet plus dénaturé, 296.

PERRON (Jacques Davy, depuis cardinal du) est un des promoteurs du tiers-parti formé contre le roi en faveur du second cardinal de Bourbon, pour le mettre sur le trône, II, 155. sur les promesses que lui fait le baron de Rosny de la part du roi, il réussit à déterminer le cardinal d'abandonner ce parti & de se raccommoder avec le roi, 157. le roi l'envoie ambassadeur à Rome pour terminer l'affaire de son absolution, 364. reçoit cette absolution pour le roi, 373. conférence tenue à Fontainebleau en présence du roi & de toute la cour entre lui & Duplessis-Mornay, au sujet du livre contre la messe que celui-ci avoit fait, III, 205 & *suiv.* elle est toute à l'avantage de du Perron, 221.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, craint de rendre le duc de Mayenne trop puissant, veut

seulement l'empêcher de succomber , afin de l'obliger de se jeter entre ses bras , prend la résolution de secourir la ville de Rouen ; & y envoie son armée commandée par le prince de Parme , II , 86. Ses députés & ceux de Henri IV agissent de concert aux conférences de Vervins , conviennent de la paix entre les deux couronnes , III , 112. meurt à l'Escorial le 13 septembre 1598. ses mœurs , son caractère & l'extrait de sa vie , 144 & *suiv.*

PIBRAC , la meilleure tête du conseil de la reine mere , devient amoureux de la reine Marguerite , fait donner par Catherine de Médicis une paix favorable aux huguenots , I , 114.

PLESSIS , voyez **MORNAY**.

POL , (Antoine de Saint-) l'un des quatre maréchaux faits par la Ligue , gentilhomme courageux , le duc de Guise l'avoit mis au rang de ses braves ; son orgueil & son insolence l'avoient rendu insupportable , il étoit gouverneur de Rheims , dont il traitoit les habitans avec la dernière dureté ; ayant un jour répondu insolamment au duc de Guise , gouverneur de Champagne , celui-ci mit l'épée à la main & d'un seul coup le tua , II , 328.

Politiques , nom donné à ceux qu'on soupçonnoit dans Paris de favoriser le parti de Henri IV , I , 353. plusieurs d'entr'eux trouvent le secret de se faire députer aux états de la Ligue pour soutenir les intérêts du roi & s'opposer aux Ligueurs , II , 136. les principaux sont chassés de Paris par le duc de Mayenne , dans la crainte qu'ils ne livrent la ville au roi , 271.

PORTO CARRERO , (Hermandès Teillo) brave officier Espagnol , gouverneur de Dourlens , s'empare de la ville d'Amiens par sur-

prise, III, 69. sa premiere sortie, est repoussé par le maréchal de Biron; sa vanité, réponse que lui fait le sieur de Saint-Luc, 78. n'ose plus s'exposer à faire des sorties à cause de la diminution de ses troupes dans les trois sorties qui avoient été faites, 82. est tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçoit au côté droit, 84.

Q

QUENTIN, (le capitaine Saint-) Vallon, le roi l'envoie demander au duc de Feria, le jour même de son entrée à Paris, & lui sauve la vie, il devoit être pendu l'après-midi, paroles agréables que le roi lui dit, II, 286 & *suiv.*

R

RAMBOUILLET (Nicolas d'Angennes, marquis de) a beaucoup de part au traité fait entre le roi de France & le roi de Navarre, son éloge, I, 252. est un des premiers seigneurs qui reconnoît Henri IV après la mort de Henri III, 300.

RAVAILLAC, (François) natif d'Angoulême, assassine le roi, IV, 190. dit constamment à la question & jusqu'à la fin de sa vie, qu'aucun François ni étranger ne l'avoit poussé en quelque maniere que ce fût à tuer ce prince, 203.

REGNIERS, gentilhomme François, est généreusement garanti du massacre de la saint Barthelemi par Vesins son ennemi, I, 124, *note.*

ROCHEPOT (Antoine de Silly, comte de la) est insulté par les Espagnols qui enlèvent son neveu & d'autres François; colere du roi en apprenant cette nouvelle, il est rappelé, III, 261 & *suiv.*

ROHAN, (le duc de) Henri IV lui fait épouser la fille du duc de Sully : ce que pensoit le roi de la noblesse de cette maison , IV , 50.

ROLLET, (du) gentilhomme Normand , gouverneur du Pont-de-l'arche pour la Ligue , remet généreusement cette place au roi sans conditions , I , 325. se rend maître par intelligence de la ville de Louviers , II , 48.

ROSNE, (Chrétien de Savigny , baron de) le meilleur général des armées de la Ligue , gouverneur de Paris , fait arrêter le président de Blancmesnil & lui fait faire son procès , I , 358. commande l'aile droite & commence la charge à la bataille d'Ivry , 392. conseille au comte de Fuentes , gouverneur des Pays-bas , d'assiéger Cambray ; II , 399. est instruit de la méfintelligence qui regnoit entre les généraux François , bat leur armée , 401. engage le comte de Fuentes d'assiéger Cambray & s'en rend le maître , 403 & *suiv.* propose dans le conseil de l'archiduc de faire le siège de Calais , qui y est résolu , III , 31. est chargé de ce siège , & le presse si vivement qu'il se rend maître de la place , 32.

ROZE , (Guillaume) évêque de Senlis , prédicateur du roi Henri III , qui le nomma à cet évêché , un des plus furieux Ligueurs & un des plus méchans d'entr'eux ; il marche tenant un crucifix d'une main & une hallebarde de l'autre à la tête de cette ridicule procession de la Ligue composée des moines de toutes les especes , armés , qui fut faite à Paris en l'année 1590 , I , 417. il fut un des plus scédirieux prédicateurs de la Ligue , ses principales actions , *ibid.* *note.*

S

SANCY, (Nicolas de Harlay de) son éloge , [I](#), [282](#). son expédition en Suisse & en Savoie, engage les Suisses à lui accorder dix mille hommes & à les payer, les amène au roi avec mille Lanſquenets , douze cens Reîtres , & arrive à Conſlans avec ſes troupes , ſans perte d'un ſeul homme , *ibid.* & *ſuiv.* eſt envoyé en ambaffade à la reine d'Angleterre pour l'engager à ſecourir Calais, propoſitions qu'elle lui fait, réponſe de Sancy, [III](#), [32](#).

SANNÉSIO, (Jacques) domeſtique aſſidé du cardinal Aldobrandin, dont le pape Clément VIII ſe ſert pour négocier ſecretement avec Arnaud d'Oſſat l'abſolution de Henri IV, [II](#), [227](#). ſe conduit avec beaucoup de ſageſſe & de circonſpection dans cette affaire, [371](#).

SAVOIE (Charles-Emmanuel, duc de) vient en France pour traiter avec le roi de la reſtitution du marquiſat de Saluces, [III](#), [188](#). réception qu'on lui fait, [189](#). converſation avec le baron de Roſny, ſa conduite & ſes libéralités à la cour de France, [190](#). ſon traité avec le roi eſt conclu, [201](#). craint d'être arrêté; le roi informé de ſes inquiétudes, lui fait dire qu'il peut retourner dans ſes états, avec la même liberté qu'il en eſt ſorti, & le fait reconduire juſques ſur la frontière, [203](#). reſuſe d'exécuter le traité de Paris, [224](#). reſte dans l'inaction, & laiſſe le roi ſ'emparer de toute la Savoie, [230](#). la ville de Montmélian qu'il croyoit imprenable, eſt priſe par le baron de Roſny, [231](#). le cardinal Aldobrandin, légat du pape, conclut la paix entre le roi & le duc, [258](#).

SCHOMBERG, (Théodoric) colonel Suisse, no-

- ble réparation que Henri IV lui fait avant la bataille d'Ivry, sa réponse, il y est tué, [1](#), [400](#).
Seize, (la fonction des) ce qu'elle étoit & ses commencemens dans Paris, [1](#), [169](#), de quelles personnes elle étoit composée, [171](#). Satyres & faux bruits qu'ils répandent contre Henri III, [195](#). excès auxquels ils se portent, [198](#). leurs intrigues avec les Espagnols pour diminuer l'autorité du duc de Mayenne, [378](#). il casse leur conseil, & en forme un autre à sa dévotion, [379](#). ils font consoler le peuple par leurs prédicateurs à l'occasion de la perte de la bataille d'Ivry, dont ils diminuent les avantages, [403](#). sont les plus grands ennemis du duc de Mayenne, entretiennent correspondance avec les villes du royaume attachées à la Ligue, & travaillent à former une espece de république sous la protection du roi d'Espagne, indépendante du duc de Mayenne, II, [53](#). il en fait pendre quatre des plus séditeux & complices de la mort du président Briffon, [68](#). lors de la réduction de Paris à l'obéissance du roi, cette faction est éteinte par l'expulsion de ses misérables restes, [319](#).
Sentences & bons mots de Henri IV, [1](#), [113](#), *note*, [237](#), [281](#), [346](#), [351](#), [381](#), [384](#), [391](#), [395](#). II, [15](#), [37](#), *note*, [46](#), [47](#), [74](#), [83](#), [267](#), *note*, [288](#), [290](#), [291](#), [292](#), [293](#), [294](#), [297](#), [320](#), [342](#), [387](#), [407](#). III, [13](#), [35](#), [36](#), [37](#), *note*, [38](#), [56](#), [92](#), [98](#), [102](#), [112](#), [125](#), [128](#), [156](#), [158](#), [203](#), [220](#), [292](#), [331](#), [338](#). IV, [6](#), [44](#), [73](#), [79](#), [119](#), [128](#), [129](#), [130](#), [131](#), [132](#), [133](#), [156](#), [211](#), [214](#), [218](#), [219](#), [224](#), [225](#), [230](#), [231](#), [232](#), [233](#), [234](#), [235](#), [237](#), [238](#).
SILLERY, (Nicolas Brulard de) président au parlement, & depuis chancelier de France, est nommé plénipotentiaire aux conférences de Ver-

vins, III, 105. est envoyé à Rome pour solliciter la cassation du mariage du roi avec Marguerite de Valois, 169.

SIXTE V (Felix Peretti) lance une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre & le prince de Condé, I, 154 & *note*. son sentiment sur l'appel de cette bulle par le roi de Navarre au parlement & au futur concile, 156. écrit une lettre pleine de louange au duc de Guise, 225. ses sentimens sur la Ligue, 366. ce qu'il dit au cardinal de Joyeuse, & ses invectives contre Henri III, *ibid.* sa mort, II, 35. son éloge & ses sentimens pour Henri IV, la reine d'Angleterre & le roi d'Espagne, *ibid.* & *suiv.* Aubri, curé de saint André-des-arts, prêche contre lui dans son église, & le traite de méchant pape & politique, 37. bon mot de Henri IV sur sa mort, *ibid.* *note*.

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de) se joint au roi de Navarre, I, 175. se comporte vaillamment à la journée de Coutras, 183. accompagne le roi en Béarn, raison qu'il avoit de faire ce voyage, & son dessein d'épouser madame Catherine de Bourbon, sœur de ce prince, 188.

Suisses (les ambassadeurs) viennent à Paris renouveler l'alliance de leurs cantons avec le roi, la cérémonie s'en fait avec beaucoup d'appareil dans l'église de Notre-Dame. A la fin d'un grand festin qu'on leur avoit fait, le roi les vient voir, se fait apporter du vin, boit à la santé de ses bons comperes, & veut que les cardinaux de Gondy & de Joyeuse en fassent autant, III, 337. réponse que le roi fait au prévôt des marchands au sujet de leur dépense, leur audience de congé, le roi leur donne à

chacun une médaille & une chaîne d'or , 338.
SULLY (Maximilien de Béthune , duc de) n'é-
 tant encore que baron de Rosny, est envoyé par le
 roi de Navarre à la cour de France pour en péné-
 trer les intrigues , I, 139. conclut de la part
 du roi de Navarre, un traité de confédération
 avec Henri III, 249. combat dans l'escadron du
 roi à la bataille d'Ivry ; il a deux chevaux tués
 sous lui , reçoit six blessures de feu , de lance
 & d'épée , fait prisonniers les sieurs de Chan-
 telou , Sigogne & d'Amfreville , & prend la
 cornette blanche du duc de Mayenne, 399.

Remontrance que Rosny fait au roi sur ce
 que ce prince s'exposoit trop , réponse qu'il en
 reçoit , II , 94. Il surprend des paquets qui lui
 découvrent un tiers-parti formé entre le roi
 & la Ligue , pour mettre le cardinal de Bourbon
 sur le trône , est chargé de développer cette
 intrigue , 156. Rosny travaille si efficacement
 avec les Durets & l'abbé du Perron, confidens
 du cardinal , qu'il l'engage de se raccommo-
 der de bonne foi avec le roi , 157. conseille
 au roi de se faire catholique , 207. il est char-
 gé par le roi de traiter avec l'amiral de Vil-
 lars de la réduction de Rouen & de toute la
 Normandie , 298. demandes exorbitantes que
 Villars fait à Rosny , 300. le traité est conclu
 par Rosny à la satisfaction du roi , 305. M. de
 Thou dans son histoire fait de grands éloges
 de cette négociation , 306 , *noté*. Aventure ar-
 rivée au baron de Rosny à Louviers avec le
 capitaine Bois-Rosé , M. de Rosny fait donner à
 Bois-Rosé par le roi un dédommagement plus
 honorable que celui qu'il demandoit , 309 &
suiv. la duchesse de Guise prie le roi de
 nommer le baron pour conclure le traité de

son fils avec S. M. ; ce traité qui languissoit depuis trois semaines, est terminé en trois jours à la satisfaction du duc de Guise, 331.

Le roi convoque une assemblée des notables pour se procurer les secours d'argent dont il a besoin, & dont il fait le détail dans une lettre qu'il écrit au baron de Rosny, III, 37. fait entrer Rosny au conseil des finances : l'exactitude & la régularité qu'il y veut établir déplaisent à messieurs du conseil, il s'en retire, mais le roi les oblige de le rappeler, en lui témoignant les vues qu'il avoit sur lui à ce sujet, 41. est envoyé par le roi dans trois généralités du royaume, pour prendre connoissance des revenus de l'état, en rapporte quinze cents mille livres, 44. altercation entre lui & Sancy, 45. Portrait du baron de Rosny, 47. est nommé surintendant des finances : son économie & son intelligence mettent un si grand ordre au siège d'Amiens, que l'argent ne manque point, & procure à l'armée du roi les plus grandes commodités, 76. contestation entre la duchesse de Beaufort & M. de Rosny au sujet du baptême de son second fils, 123. fermeté avec laquelle le roi soutient son ministre, 128. parole que le roi dit à Rosny à ce sujet, 130. le baron de Rosny s'applique avec une ardeur infatigable à rétablir les finances de son maître, 133. il engage le roi de faire remise à ses peuples de vingt millions qu'ils doivent, 135. fait rendre un arrêt du conseil qui défend à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de rien lever sur les peuples, *ibid.* est insulté en plein conseil par le duc d'Epemon, que le roi réprimande & oblige de faire des excuses

à Rosny, 136 & *suiv.* fait rendre un second arrêt, qui défend à tous étrangers & naturels, princes du sang, militaires & officiers de justice & autres personnes, de lever aucun droit sur les fermes & autres revenus de l'état, & leur ordonne de s'adresser directement au trésor royal, explication qu'il a sur ce sujet avec M. le connétable, 140.

Conversation de Rosny avec le duc de Savoie, 190. refuse le présent que ce prince lui envoie, 198. sa réponse au roi sur la conférence entre l'évêque d'Evreux & du Plessis-Mornai, 219. déchire la promesse que le roi avoit faite à la demoiselle de Balzac de l'épouser dans l'année si elle mettoit au monde un enfant mâle; le roi lui donne quelques jours après la charge de grand-maitre de l'artillerie, 226. sa contestation avec le chancelier de Bellievre au sujet de la guerre de Savoie, 228. s'obstine malgré tout le conseil du roi à faire le siège de Montmélian qu'on disoit imprenable, 231. & s'en rend maître, *ibid.* conversation singulière entre le roi & Rosny au sujet du mariage de ce prince, 241 & *suiv.* fait démolir par ordre du roi le fort Sainte-Catherine, ce qui arrête les conférences pour la paix avec le duc de Savoie, 255. Plaisanterie qu'il dit au légat qui l'engage à continuer les conférences, & conclut la paix en peu de jours à la satisfaction du roi, 257 & *suiv.* est envoyé par le roi à Douvres pour conférer avec la reine Elisabeth sur la lettre qu'elle lui avoit écrite, caresse qu'il reçoit de cette princesse, 267 & *suiv.* est envoyé en ambassade extraordinaire auprès de Jacques I, roi d'Angleterre, suc-

celleur d'Elisabeth, 370. conclut un traité d'alliance entre Henri IV & ce prince, 363. sa conversation avec la marquise de Verneuil, 406.

Le roi donne à Sully le gouvernement de Poitou, louange qu'il fait de lui en présence de sa cour, IV, 6. complot fait contre lui à la cour pour le faire disgracier, 24 & *suiv.* lettre qu'il écrit à ce sujet, 33. se justifie des accusations formées contre lui, belles paroles que le roi lui dit en cette occasion, 44. Sully porte au roi & à la reine leurs étrennes au commencement de l'année 1606. est reçu du roi avec beaucoup de gaieté, 59. refuse au pere Cotton, jésuite, cent mille livres que le roi lui avoit promises, & dans le même tems le roi donne à Rosny trente mille écus pour ses étrennes, au lieu de vingt mille qu'il avoit coutume de lui donner, 87. le roi donne des bénéfices à sa recommandation, 134. belles propositions que le roi lui fait pour l'engager à changer de religion & qu'il refuse, 137. conseil qu'il donne au roi au sujet de l'évasion du prince de Condé, 162. Eloge de Sully, par M. Thomas, de l'Académie Françoisé, 289 & *suiv.*

T

TASSIS, (Jean-Baptiste) ambassadeur du roi d'Espagne auprès des états de la Ligue, II, 151. appaise le duc de Mayenne brouillé avec le duc de Féria, en lui donnant vingt-cinq mille écus, & lui faisant de nouvelles promesses, 152.

THOU, (Jacques-Auguste, président de) député pour assister aux conférences entre les seigneurs catholiques du parti du roi & ceux de la Ligue, II, 162.

THOU, (Nicolas de) évêque de Chartres , contient les Ligueurs de cette ville dans leur devoir , & engage les habitans de recevoir Henri III après la journée des barricades , I , 213. fait dans son église la cérémonie du sacre de Henri IV , malgré les oppositions de l'archevêque de Bourges , II , 276.

TIRON , voyez **DESPORTES**.

TOLET, (le cardinal) jésuite Espagnol , que le pape Clément III avoit fait sortir de sa compagnie pour lui donner sa confiance , son éloge , II , 233. il a trois entretiens sur l'absolution du roi avec la Clielle & sur les affaires de France , *ibid.* rend visite au duc de Nevers pour le même sujet , 242. est celui auquel le roi a le plus d'obligation de son absolution à Rome , 374.

TOUCHET, (Marie) fille du lieutenant particulier au bailliage d'Orléans , maîtresse de Charles IX , dont elle eut Charles de Valois , comte d'Auvergne , duc d'Angoulême , I , 81 , *note.* elle épousa depuis N. de Balzac , marquis d'Entragues , dont elle eut Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues , maîtresse de Henri IV , voyez **VERNEUIL**.

TRIMOUILLE, (Catherine-Charlotte de la) épouse de Henri I du nom , prince de Condé , est accusée d'avoir fait empoisonner son mari ; le lieutenant particulier de Saint-Jean-d'Angely commence contr'elle une procédure criminelle , est taxé d'avoir été trop vite ; le parlement déclare la princesse innocente de ce crime , I , 192.

Turcs, (Mahomet III , empereur des) envoie une ambassade à Henri IV , titres singuliers qu'il lui donne , il fait prier le roi de rap-

peller le duc de Mercœur de la Hongrie, réponse du roi, III, 273 & *suiv.*

TURENNE, (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de) accusé d'avoir des liaisons avec le duc d'Anjou, se retire de la cour avec le prince de Condé, I, 78. s'empare avec une seule échelle de la ville de Castillon, plaisanterie des huguenots sur cette prise, 163. se flatte de devenir chef des huguenots, si le roi les quittoit, II, 51. Assisté de Jacques Bongars, ministre du roi en Allemagne, il obtient des puissances du Nord, malgré les traverses des ministres de l'empereur, un corps de seize mille Allemands avec un équipage d'artillerie, qu'il amène au roi sur les frontières, 71. le roi pour récompenser ses services, fait conclure le mariage du vicomte avec Charlotte de la Mark, dame de Sedan & de Bouillon, 72. Le roi assiste à son mariage le 11 octobre 1591, Turenne la nuit de ses noces va se rendre maître de la ville de Stenai, *ibid.* voyez **BOUILLON**.

V

VARENNE, (Guillaume Fôuquet de la) porte-manteau du roi, qui le charge d'une commission très-délicate, voit le roi d'Espagne, qui lui découvre ses desseins sur la France, voit aussi l'infante d'Espagne à laquelle il fait voir le portrait du roi qu'elle retient, est découvert, manque d'être arrêté, se sauve: le roi pour le récompenser lui donne le contrôle général des postes & le gouvernement d'Angers, II, 266 & *suiv.* ce que le roi lui dit au sujet de son fils, 267, *note.*

VENDÔME, (César de Bourbon , duc de) fils naturel de Henri IV & de la belle Gabrielle , est fiancé avec la fille du duc de Mercœur , le roi lui donne en faveur de ce mariage le duché de Vendôme , III , 109. ce mariage est accompli le 9 juillet 1609 , IV , 152.

Venise (la république de) ordonne à Mocenigo , son ambassadeur , de complimenter Henri IV sur son avènement à la couronne , & de continuer ses fonctions auprès de lui , I , 361. témoignages de joie que le peuple de Venise donne dans cette occasion , *ibid.* elle fait remettre au roi par ses ambassadeurs l'obligation d'un million que ce prince lui devoit , III , 278.

VENTE, (Guillaume) maire de la ville de Verneuil , oblige le baron de Medavi , de remettre cette place sous l'obéissance du roi : récompense que le roi lui donne pour ce service , II , 307.

Ventre-saint-gris , assertion ou jurement ordinaire de Henri IV , les huguenots l'avoient accoutumé à se servir de ce terme au lieu de jurer le nom de Dieu , comme on faisoit alors trop communément , II , 74. Dissertation sur les juremens ou assertions des princes & seigneurs particuliers depuis Charles VII , quatrain sur ceux de Louis XI , Charles VIII , Louis XII & François I , *ibid.* note.

VERNEUIL, (Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues , marquise de) le roi devient amoureux d'elle , III , 225. & lui donne une promesse de l'épouser dans l'année si elle mettoit un fils au monde , 226. le tonnerre la fait accoucher d'un enfant mort , 228. refuse avec emportement de rendre au roi la promesse de mariage qu'il lui avoit donnée , 393. prétend s'en servir pour faire casser le mariage du roi ,

fait des cabales pour cet effet à Rome & en Espagne , 395. est accusée d'être complice d'une conspiration contre lui , 396. elle est arrêtée & mise sous la garde du chevalier du Guet , 405. conversation entr'elle & le baron de Rosny , 406. le parlement ordonne contr'elle un plus amplement informé , 409. est déclarée innocente du crime dont elle étoit accusée , 410.

VESINS, gouverneur de Cahors, est tué à l'attaque de cette ville , I , 124. malgré son caractère farouche & singulier , il conserve la vie dans le tems de la saint Barthelemi à Regniers son ennemi , éloge de Vesins , *ibid.* & *suiv. note.*

VIC , (Dominique de) seigneur d'Ermenonville , dit le capitaine Sarred , fait l'office de sergent de bataille à celle d'Ivry , I , 385. à quelle occasion & pourquoi il se fit couper la jambe , II , 38. action courageuse qu'il fait à Saint-Denis , dont il étoit gouverneur , & en chasse le duc d'Aumale & les Parisiens qui l'avoient surprise , 39 & *suiv.* le roi lui donne l'abbaye du Bec que possédoit le chevalier d'Aumale , tué dans cette occasion , 42. louanges plaisantes que lui donnoient les politiques , 43. meurt de douleur de la mort du roi , IV , 198.

VLETTE , (François) maître des requêtes. déchiffre toutes les lettres des Ligueurs , II , 198 , *note.*

VILLARS , (André de Brancas , seigneur de) amiral de la Ligue & gouverneur de Rouen , se conduit courageusement à la défense de cette place , son éloge , II , 77. fait faire une tranchée pour arrêter les assiégeans , le roi en personne s'en empare , louanges qu'il donne à ce prince , 80. fait une sortie sur les assiégeans , cause du désordre dans les tranchées , en est repoussé , 82. se trouve en grand danger d'être

tué ou pris, le jeune baron de Mailloc le dégage d'une troupe d'ennemis qui l'avoient démonté & enveloppé, 85. après la levée du siège, il va faire celui de Quillebeuf qu'il est obligé de lever, 121. fait son accommodement avec le roi, & soumet à son obéissance Rouen & toute la Normandie, 303. est tué de sang froid à l'affaire de Dourlens par un capitaine Espagnol, 402 & *note*.

VILLEROI, (Nicolas de Neuville, seigneur de) secrétaire d'état, est renvoyé par Henri III, I, 224. le duc de Mayenne lui donne sa confiance, 314. le roi lui fait parler pour engager le duc de Mayenne à s'accommoder, 316. réponse qu'il rend pour le duc de Mayenne, 317. est d'avis, malgré l'opposition du légat, de l'ambassadeur d'Espagne & de leurs adhérens, de communiquer aux états de la Ligue la demande des seigneurs catholiques royaux de conférer par des députés pour parvenir à la paix, II, 144. portrait que le roi fait de lui, IV, 148.

VITRY (Louis de l'Hôpital de) ne veut reconnoître Henri IV, qu'à condition qu'il se fasse catholique, I, 306. quitte son parti, mais lui rend la ville de Dourdan, dont le feu roi Henri III lui avoit donné le gouvernement, *ibid.* ayant appris l'abjuration du roi, il prend la résolution de rentrer sous son obéissance, II, 259. remet aux magistrats de Meaux, dont il étoit gouverneur, les clefs de leur ville, & se retire, 261. le roi lui en rend le gouvernement, & le confirme dans ses charges & bénéfices, 262. sa réponse aux reproches que lui fait faire le duc de Mayenne, *ibid. note*.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la troisième Edition de l'*Histoire de la Vie de Henri IV*, par M. de Buri; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la publication. A Paris, ce 2 Juin 1779.

Signé, TERRASSON.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé le sieur DE BURI, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé: *Histoire de la Vie de Henri IV*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait

seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en sera ensuite remis

deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatorzième jour de Juillet l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre regne le sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1638, fol. 167, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 17 Juillet 1779.

Signé, A. M. LOTTIN l'ainé, Syndic.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande.

*EXTRAIT du Catalogue des Livres
qui se trouvent chez le même Libraire.*

HISTOIRE de la Vie de Louis XIII, par
M. de Bury, 4 vol. *in-12.* 12 l.

Histoire de France, par MM. Velly, Villaret &
Garnier, 26 vol. *in-12.* 78 l.

La suite sous presse.

La même, avec les portraits des grands Hommes
dont il y est fait mention, 15 vol. *in-4°.* 156 l.

Mémoires secrets sous les Regnes de Henri IV &
Louis XIII, traduits de Vittorio Siri, 35 par-
ties *in-12.* br. 51 l.

Le Regne de Louis XIII se vend séparément,
20 parties, 30 l.

Histoire Romaine, par Rollin, 16 vol. *in-12.* 48 l.

— des Empereurs, par Crevier, 12 vol. *in-12.* 36 l.

La même, 6 vol. *in-4.* 60 l.

— du Bas-Empire, par M. le Beau, & con-
tinuée par M. l'Abbé Guenet, 22 vol. *in-12.* 66 l.

La suite sous presse.

Histoire Moderne, par MM. de Marfy & Richer,
30 vol. *in-12.* 90 l.

Tableau d'Histoire Moderne, par de Mehegan,
3 vol. *in-12.* 9 l.

Variations de la Monarchie Françoisé, 4 vol.
in-12. 12 l.

Histoire d'Angleterre, de Humes, 18 vol. *in-12.*
48 l.

La même, 6 vol. *in-4°.* 72 l.

La même, 6 vol. *in-4°.* 108 l.

Histoire d'Asie, d'Afrique & d'Amérique, 15 vol.
in-12. 45 l.

La même, 5 vol. *in-4°.* 60 l.

- Mœurs des François, *in-12.* 3 l.
- Modeles de l'Héroïsme & des Vertus Militaires, contenant l'abrégé des vies de Paul-Emile, Scipion, Alexandre, César, du Guesclin, Bayard, Turenne, Maurice, Duc de Saxe, &c. 2 vol. *in-12. sous presse.*
- Continuation des Révolutions de Suede, ou Histoire d'Eric, fils de Gustave, *in-12.* 3 l.
- Abrégé d'Histoire Sainte, Ancienne, Romaine, de France & Universelle, faisant partie du Cours d'Etudes, à l'usage des Eleves de l'Ecole Royale Militaire, 6 vol. *in-12.*
- Chaque volume se vend séparément.*
- Histoire de l'Empereur Charles-Quint, par Robertson, 6 vol. *in-12.* 18 l.
- La même, 2 vol. *in-4°.* 24 l.
- Mémoires de Retz, Joly & Nemours, 6 vol. *in-12.* 18 l.
- Mémoires de Sully, 8 vol. *in-12.* 20 l.
- Abrégé de l'Histoire de la Milice Française, du P. Daniel, 2 vol. *in-12. fig.* 6 l.
- Vies des Hommes Illustres de Plutarque, 12 vol. *in-12.* 36 l.
- Mémoires concernant l'Histoire, les Arts, les Sciences, &c. des Chinois, 4 vol. *in-4°.* 48 l.
- La suite sous presse.*
- Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences, par M. de Fontenelle, 2 vol. *in-12.* 6 l.
- Mélange de Traductions d'Ouvrages Grecs, Italiens, Latins & Anglois, par M. le Franc de Pompignan, *in-8°.* 6 l.
- Autre Mélange de Traductions, du même Auteur, *in-12. p. p.* 2 l.
- Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, par le Président Hénault, 3 vol. *in-8°.* 15 l.
- Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Espagne & de Portugal, 2 vol. *in-8°.* 12 l.

- Abrégé Chronologique de l'Histoire du Nord , 2
vol. *in-8°*. 10 l.
- Dictionnaire Historique, Littéraire, &c. de l'Italie,
2 vol. *in-8°*. 12 l.
- Description d'Italie , par M. l'Abbé Richard , 6
vol. *in-12*. 18 l.
- Histoire Naturelle de l'Air , par le même, 10 vol.
in-12. 30 l.
- Anecdotes de Bienfaisance , ou Annales du Regne
de Marie-Thérèse , avec de très-jolies figures,
in-8°. 6 l.
- Causes célèbres , rédigées & continuées par M.
Richer , 14 vol. *in-12*. 42 l.

La suite sous presse.

L'Europe Illustre , ou Recueil de plus de six cens
portraits des grands Hommes de l'Europe, gravés
par les soins d'Odieuvre , avec l'abrégé de la
Vie de chaque personnage , par M. Dreux du
Radier , 6 vol. *in-fol.* broché en carton , 288 l.

- *in-4°*. gr. pap. br. 186 l.
- *in-4°*. pet. pap. br. 126 l.
- *in-8°*. gr. pap. br. 84 l.

Cours d'Etudes , à l'usage des Eleves de l'Ecole
Royale Militaire , rédigé & imprimé par ordre
du Roi , contenant une petite Grammaire Fran-
çoise , Latine & Grecque ; des principes de Lit-
térature ; des extraits des Auteurs Latins en prose,
Phedre , Virgile , Horace , & des extraits de
Plaute & Térence ; des abrégés d'Histoire ; des
extraits de feuilles Grecques ; Logique & Gram-
maire générale ; Arithmétique & Algebre ; Géo-
métrie & Sphere ; *specimen methodi Scholasticæ
Philosophicæ* ; abrégé d'Histoire Naturelle ; Tra-
ductions des Auteurs Latins en prose , & des ex-
traits de Plaute & Térence , en tout 45 parties,
dont chacune se vend séparément.

F I N.

644047



